

SI LES CALCULS DU RADAR
SONT BONS ON DEVRAIT ÊTRE
SUR LA PREMIÈRE PIERRE DE
LA FONDATION DE L'UMR.

IL Y A TRENTE ANS!



ARTEHIS

30 ans d'histoires

ARTEHIS

ARTEHIS, 30 ans d'histoireS, album anniversaire réuni par l'équipe de l'infolettre d'ARTEHIS, sous la direction de Sabine Lefebvre, Dijon, ARTEHIS, 2024.

Cet album de témoignages a été rassemblé par l'équipe de l'infolettre d'ARTEHIS : Mélanie Arnoult, Mélinda Bizri, Brigitte Colas, Fabienne Creuzenet, Sophie Desbois, Anthony Dumontet, Marie-José Gasse-Grandjean et Claire Touzel.

Coordination : Brigitte Colas, Sophie Desbois, Marie-José Gasse-Grandjean.

Mise en page : Anthony Dumontet.

L'illustration de la première de couverture a été réalisée par Mathieu Sapin. ARTEHIS le remercie chaleureusement pour ce dessin. Sauf indication spécifique, les autres illustrations ont été réalisées par des membres d'ARTEHIS.

© ARTEHIS, 2024

ARTEHIS - Université de Bourgogne, 6, boulevard Gabriel - 21000 Dijon
artehis.u-bourgogne.fr



ARTEHIS
30 ans d'histoires

ARTEHIS



Cluny (Saône-Loire) :
début de la fouille
de la salle du
chapitre en 2008,
cl. CEM.

Sommaire

Prologue.....	11
<i>Christian Sapin, Claude Mordant et Sabine Lefebvre</i>	

Les pionniers et pilotes du laboratoire : des hommes et des femmes

Interview de Jean-Paul Thevenot, premier directeur de l'unité	15
<i>L'équipe éditoriale de l'infolettre d'ARTEHIS Sur le Toit</i>	
L'UMR il y a 30 ans : bienvenue dans l'open space	19
<i>Fabienne Creuzenet</i>	
De la R.A.E.C.E. à la R.A.E., et de l'UMR 9934 à l'UMR 6298 : origines	21
<i>Claire Touzel</i>	
Il était une fois une technicienne.....	23
<i>Germaine Depierre</i>	
Les trente ans d'ARTEHIS et l'arrivée des médiévistes migrants	27
<i>Christian Sapin</i>	
La Protohistoire à l'université de Bourgogne au milieu des années 1990.....	31
<i>Claude Mordant</i>	
Jean Rosen, un parcours et une spécialité atypiques	35
<i>Mélinda Bizri</i>	
Sept ans de réflexions... ..	39
<i>Sabine Lefebvre</i>	

Une identité haute et en couleurs

Souvenirs d'ARTEHIS, entre André Déléage (1903-1944) et André Leroi-Gourhan (1911-1986).....	47
<i>Daniel Russo</i>	
Dans les archives du site internet d'ARTEHIS... ..	51
<i>Sophie Desbois</i>	
« Mais où se trouve le laboratoire ARTEHIS, s'il vous plaît ? »	55
<i>Marie-José Gasse-Grandjean et Anthony Dumontet</i>	
La collection insolite de Mélanie !	59
<i>Mélanie Arnoult</i>	

Les coûts comparés d'un livre d'heures et d'une livre de beurre dans une perspective paneuropéenne au prisme de la chrono-cholestérolémie croisée à la pollution par orpiment (*hic et nunc*)61
Diane Carron

A, R, T, E, H, I et S dans les miniatures de Cîteaux67
Alessia Trivellone

ARTEHIS par monts et par vaux

Les sorties de l'UMR ARTEHIS : florilège.....81
Les membres d'ARTEHIS

ALESIA in ARTEHIS. Retour subjectif sur 30 ans d'histoire commune....85
Fabienne Creuzenet

Quand l'archéologie s'invitait au bord de l'autoroute A6 :
un souvenir de Jean-Paul Thevenot89
L'équipe éditoriale de l'infolettre d'ARTEHIS Sur le Toit

Nouvelles de l'archéologie icaunaise : découverte fortuite d'un
couvre-chef énigmatique91
Jean Rosen

Retour sur la « fabrique d'un patrimoine » : le Musée de l'Abbaye
de Saint-Claude et l'Église de Luxeuil.....99
Sébastien Bully

Un projet ethnoarchéologique sur l'île de Sumba (Indonésie),
2015-2023107
Anthony Denaire

ARTEHIS à l'étranger109
Anthony Dumontet

Des collaborations fructueuses

En Bourgogne, Bibracte, Centre archéologique européen,
un outil au service de la recherche et de la formation en
archéologie protohistorique113
Jean-Paul Guillaumet et Éloïse Vial

ARTEHIS et le partenariat avec l'Inrap.....119
Sabine Lefebvre

ARTEHIS et musée archéologique de Dijon, un partenariat heureux..... 121
Christian Vernou

ARTEHIS et OpenEdition, 20 ans de collaboration127
Marie-José Gasse-Grandjean

Les revues d'ARTEHIS.....129
Rémi Martineau, Christian Sapin et Jean-Pierre Garcia

Du stage de 3^{ème} à la thèse de doctorat.....133
Léonard Dumont

Depuis plus de 20 ans : chercheur associé à Dijon.....135
Martin Schönfelder

L'ouverture de l'UMR aux jeunes chercheurs étrangers137
Sabine Lefebvre

ARTEHIS au prisme de la Méditerranée antique. Retour sur les
collaborations internationales139
Arianna Esposito

Prologue

Christian Sapin, Claude Mordant et Sabine Lefebvre

30 ans ! C'est une jeunesse que l'on salue à des années de distance pour se souvenir de ce moment décisif de l'histoire de l'unité amorcée alors par Jean-Paul Thevenot en 1993, qui évoque ici dans ce volume les premiers pas. Ce noyau initial ne regroupait que des archéologues protohistoriens et néolithiciens, des anthropologues, car la tendance de l'époque portée par le CNRS était de resserrer les compétences scientifiques sur un petit nombre de thématiques et de périodes. Sur cette lancée, nous avons été plusieurs à prendre le gouvernail en dépit des avis de tempêtes. L'architecture du navire ARTEHIS s'est étoffée, s'est consolidée accueillant un équipage de plus en plus nombreux et s'imposant progressivement sur des eaux calmes ou tourmentées. L'équipe des archéologues et historiens médiévistes a rejoint d'abord l'embarcation sous la gouverne de Christian Sapin, sans mettre en péril le bâtiment dans une confiance qui s'est avérée réciproque. Dans le même bateau, nous frôlions des côtes nouvelles, recueillant ici ou là de nouveaux chercheurs prêts à partager cette aventure. Chacun avait amené de quoi échanger, le plus souvent des « produits » inconnus du reste de l'équipage. La curiosité restait forte, et le désir de parcourir ensemble le terrain l'emportait sur toutes les menaces pouvant venir du continent. De port en port, d'année en année, nous avons tenu bon pour construire ce qui allait devenir un vrai paquebot aux couleurs de la recherche.

Pour rester dans cet univers de la Marine, l'étape suivante a nécessité des appontages en eaux plus profondes avec l'arrivée des historiens et archéologues de l'Antiquité, du Moyen Âge, des spécialistes de l'Histoire de l'Art, mais aussi de l'environnement présent et passé.

C'est à ce moment que l'Unité a déménagé dans des locaux plus grands, mais toujours en terrasse avec quelques annexes en caves (!) dans le bâtiment Sciences-Gabriel ou dans l'ancienne faculté rue Chabot-Charny. La doctrine du CNRS avait changé et le temps virait vers l'interdisciplinarité avec des regroupements importants de collègues de spécialités variées sur la base de thèmes de recherche, les futurs axes structurants de l'Unité. Les collègues de l'Inrap ont gagné progressivement le navire, d'abord assez timidement sur la base d'engagements personnels, puis de manière plus institutionnalisée.

Christian Sapin et Claude Mordant

En 2017, prendre la direction d'un laboratoire qui avait déjà son histoire et son identité nécessitait de tenir compte du potentiel existant, en respectant les équilibres internes des disciplines et des périodes, mais en cherchant aussi à améliorer autant que possible les conditions de travail tant matérielles que scientifiques.

Un mandat long de sept ans (2017-2023) a permis un suivi des projets : il est alors satisfaisant de voir leur aboutissement et leur réalisation ! Car diriger un laboratoire, c'est avant tout guider des femmes et des hommes, des chercheurs, des doctorants et des personnels afin que tous puissent travailler ensemble en bonne harmonie. Diriger un laboratoire, c'est aussi faire preuve de curiosité : la mienne a été nourrie par la diversité des sujets abordés, la richesse des recherches menées, les découvertes faites au fil des années. Diriger un laboratoire, c'est aussi anticiper : anticiper les besoins en postes – et si nous avons réussi à maintenir le nombre de postes d'enseignants-chercheurs dans un contexte universitaire difficile, on ne peut que regretter qu'aucun chercheur CNRS ne nous ait rejoints en dépit de candidats -, anticiper les besoins et modalités nouvelles de la recherche en relayant l'information, en se tournant très tôt vers la science ouverte et la publication en open access et en participant à la construction de réseaux de recherche.

C'est un challenge... qui a été en grande partie relevé. ARTEHIS a atteint l'âge de la maturité ; c'est aujourd'hui un laboratoire riche d'individualités et de potentialités à développer dans notre espace régional et au-delà des frontières. Les années à venir permettront de consolider cette base solide.

Sabine Lefebvre



30 ans

**Les pionniers et
pilotes du laboratoire :
des hommes et des femmes**

Hypogées et
minières de silex
néolithiques
de Vert-Toulon
« La Crayère »
(Marne),
Cl. Rémi Martineau.



Interview de Jean-Paul Thevenot, premier directeur de l'unité

L'équipe éditoriale de l'infolettre d'ARTEHIS *Sur le Toit*

**L'équipe de l'infolettre *Sur le Toit*
Qui a eu l'idée de créer le laboratoire ARTEHIS ?**

Jean-Paul Thevenot

Ce sont plusieurs têtes. Mais, en fait, ce sont les circonstances qui organisent les choses et les imposent. Après deux ans de détachement au CNRS, en 1991 et 1992, il fallait que je revienne au sein du Ministère de l'Éducation nationale (mon ministère d'origine), ou bien du Ministère de la Culture. Le Service Régional de l'Archéologie (SRA) de Bourgogne venait bien entendu en premier.

Le SRA avait alors un nouveau Conservateur régional, Claude Mordant ; les directions régionales des Antiquités préhistoriques et historiques avaient été en effet fusionnées en 1991 en un seul service, le Service Régional de l'Archéologie. Nous avons de concert, dès avril 1992, proposé à la Sous-direction de l'Archéologie, une série de tâches susceptibles de m'être confiées à mon retour, notamment celle de la création d'une unité de recherche sur le modèle conçu par le CNRS. Au début des années 1990, le CNRS encourageait en effet la formation d'unités mixtes de recherche (UMR) en partenariat avec le Ministère de la Culture. Mon implication dans le DESS « Archéo-sciences » à la Faculté des sciences de Dijon était un élément favorable, car je donnais quelques cours de Préhistoire en « Sciences de la terre », où j'avais remplacé l'abbé Joly, géologue, qui fut le premier directeur des Antiquités préhistoriques de la Région Bourgogne.

L'idée s'est imposée en faveur de la création d'une UMR et cette tâche a été confiée, d'un commun accord, à l'agent disponible du moment. Le projet était de créer une unité de recherche consacrée à l'Archéologie. La première structure, géographiquement limitée, a été appelée de ce fait « Archéologie de la Bourgogne » et numérotée UMR 9934.

Avant d'entreprendre ce travail, je ne savais pas ce qu'était une unité de recherche du CNRS. Je me suis adressé à des responsables d'équipes reconnues, à Lyon et à Paris. Je suis allé leur demander directement conseil sur la façon de concevoir et d'organiser une unité de ce type, démarche qu'ils m'ont dite inhabituelle dans le milieu.

Jean-Paul Thevenot,
Chassey-Le-Camp,
sortie du
17 septembre 2004,
cl. Diane Carron.



Comment est venue l'idée d'installer le laboratoire dans les locaux de l'université de Bourgogne ?

Trouver des locaux adaptés aux besoins d'une unité de recherche apparaissait comme le premier point à traiter. Comme j'étais un habitué du Laboratoire des Sciences de la Terre où je venais depuis que j'étais étudiant, je suis allé voir directement le président de l'université, Gilles Bertrand, pour lui présenter le projet de création d'une structure d'étude en archéologie, en cotutelle entre le CNRS et le Ministère de la Culture, et lui demander s'il pouvait l'accueillir au sein de l'université. Immédiatement favorable à ce projet, il m'a donné son accord, « à condition toutefois que l'université soit partie prenante dans l'opération et devienne un troisième partenaire ». Cette triple tutelle, a été une rare opportunité en la circonstance. L'UMR en projet trouvait des moyens amplifiés et un cadre parfaitement approprié.

L'UMR s'est installée au quatrième étage du bâtiment des Sciences, 6 boulevard Gabriel. C'était le bâtiment où la préhistoire était présente depuis longtemps, car l'abbé Joly y avait un bureau. Les archéologues et les préhistoriens avaient à leur disposition sur le campus des laboratoires spécialisés dans plusieurs domaines propres à leurs recherches. Nous étions attribuées alors toutes les salles du secteur central du bâtiment. Toutes les adaptations nécessaires (pose de cloison et branchements divers) étaient acceptées par les services techniques. La seule interdiction qui m'ait été faite a été d'installer une bibliothèque au milieu d'une pièce, les sols de la terrasse n'étant pas assez résistants.

Le quatrième étage où s'était implantée l'UMR était au contact direct d'une cafétéria, lieu de rencontre et de discussion privilégié de tous les professeurs et étudiants de la faculté des sciences. C'est là qu'un des serveurs a versé un jour devant moi une poignée de monnaies romaines en argent à fleur de coin – quelques exemplaires d'une quantité d'autres monnaies en même métal trouvés par un grutier –, qui sont aujourd'hui au Cabinet des médailles à Paris. Ce trésor monétaire aurait-il été sauvé sans la présence voisine de l'UMR ?

Le laboratoire couvrait-il tous les champs chronologiques ?

Non, pas vraiment au tout début. Notre programme de recherche intéressait au premier chef la Pré- et la Protohistoire. Mais au bout de deux ans, le CNRS m'a demandé d'intégrer à l'UMR les membres encore présents au sein du « Bureau d'architecture antique » installé alors dans l'ancienne Faculté des Lettres, rue Chabot-Charny et en cours de dissolution. Cela ne posait pas de problème car je connaissais bien son directeur, Albéric Olivier, qui m'avait accueilli pendant mon détachement au CNRS, ainsi que les dessinateurs qui y travaillaient.

Et puis, des archéologues, intéressés par notre unité, appelaient de différentes régions pour savoir s'ils pouvaient y être intégrés. Grâce aux relations que les archéologues bourguignons avaient avec des collègues extérieurs, des chercheurs comme Michel Pernot, spécialiste des métaux à base cuivre, qui travaillait au Louvre, sont venus à l'UMR de Dijon tout comme Jean-Pierre Nicolardot, installé à Paris, mais travaillant sur le Néolithique de Côte-d'Or.

Le champ d'étude s'est accru peu à peu. En définitive, tout chercheur travaillant sur le passé de la Bourgogne, de l'origine de l'homme à hier avait sa place dans l'UMR. C'est pour cela que Jean Rosen, spécialiste des faïences, installé initialement dans un laboratoire lyonnais, est venu dans nos bureaux. Ce qui me paraissait primordial était de rassembler de vrais chercheurs, pas des poètes.

Comment était organisé le laboratoire ?

Initialement, le faible nombre de chercheurs composant notre Unité n'exigeait pas une structure très élaborée. Le CNRS ne jugeait pas nécessaire, au début, de créer un conseil de laboratoire. Il m'a demandé de faire deux mandats successifs pour commencer à mettre en place une organisation classique, le premier de deux ans, le second de quatre ans, à savoir jusqu'en 1998. Au commencement, à neuf personnes, avant l'arrivée des membres du Bureau d'architecture antique, les réunions se tenaient simplement autour d'une table et les décisions étaient prises après examen.

La gestion était assurée par le directeur. Les crédits alloués par le CNRS et par le Ministère de la Culture sont passés ensuite par l'Université. On voit aujourd'hui le rôle primordial que tiennent dans la vie pratique d'une UMR la comptabilité et le secrétariat.

Je devais m'occuper aussi de la *Revue archéologique de l'Est (R.A.E.)* cofinancée par le CNRS et le Ministère de la Culture. À l'origine la *R.A.E.* avait une bibliothécaire professionnelle, Martine Chauney-Bouillot, agent du CNRS, que Claire Touzel a remplacée. Ce sont les livres rassemblés par la *R.A.E.* qui constituent le fonds de la bibliothèque que gère aujourd'hui l'UMR et qui l'enrichissent constamment. Jean-Bernard Devosges, directeur de la Circonscription des Antiquités historiques de Bourgogne et moi-même, l'avons enrichie déjà, dans les années 1970, lorsque l'université a sorti des locaux de la rue Chabot-Charny une quantité de livres mis au rebut. Nous en avons récupéré beaucoup dans les bennes. À noter que certains meubles encore présents aujourd'hui à l'UMR proviennent de ce déménagement.

Lorsque vous étiez directeur, y a-t-il quelque chose que vous auriez aimé faire au sein du laboratoire et que vous n'avez pas pu finaliser ?

J'aurais voulu créer des pôles de recherche originaux au sein de l'UMR, par exemple, dans le domaine de la métallographie. Il y avait sur le Campus de Dijon toute une série de laboratoires qui possédaient tous les appareils nécessaires à des analyses métallographiques poussées et des scientifiques très spécialisés qui auraient pu aider à la mise en place d'une structure de recherche sur les métaux antiques (à base cuivre notamment) à l'exemple du laboratoire du fer de Nancy. On aurait pu créer quelque chose de sérieux, car l'université aurait aidé à le faire, d'autant que le secteur avait été déjà exploré par Michel Mangin professeur à l'université de Besançon. Mais le projet n'a pas vu le jour faute d'animateur entreprenant.

Que pensez-vous de l'évolution du laboratoire ?

L'UMR a débuté modestement avec moins de dix chercheurs. Mais elle n'a cessé de croître grâce à des directeurs attachés à des domaines différents de l'archéologie, ce qui a multiplié ses champs d'action. L'arrivée de Christian Sapin et de ses chercheurs a marqué un moment important dans son évolution, car il s'agissait de vrais archéologues qui abordaient l'étude des bâtiments médiévaux avec des techniques vraiment scientifiques. L'UMR ainsi complétée s'est appelée alors UMR « Archéologie, cultures et sociétés - La Bourgogne et la France orientale du Néolithique au Moyen Âge ». L'époque romaine a été un autre moment clé de cette croissance.

Le nombre si important de chercheurs qui travaillent aujourd'hui dans notre Unité ne cesse de surprendre mes collègues américains. Je leur ai présenté à différentes occasions, depuis 1994, à l'université que je fréquente, les techniques de travail qu'elle utilise et les domaines qu'elle aborde, et ils ont un peu suivi son évolution. Ils s'étonnent qu'elle puisse aujourd'hui compter plus de 200 membres.

Mais peu importe la grosseur de l'équipe, pourvu qu'elle ait une âme.

L'UMR il y a 30 ans : bienvenue dans l'open space

Fabienne Creuzenet

Quand l'UMR a été mise en place, nous étions pour beaucoup des archéologues travaillant à la maison, entre deux opérations de terrain. À Alésia, en 1993, la Maison Jouard n'avait pas encore été rénovée et les conditions d'accueil étaient des plus sommaires. Le chantier école sur le site d'En Curiot était en voie de création. Alors quand l'UMR a proposé un bureau, un ordinateur, une photocopieuse et des services nous permettant de travailler dans un grand espace partagé, c'était une belle opportunité de produire rapports, articles, thèses dans de bonnes conditions. Nous avons pour la première fois en Bourgogne un espace collectif dédié à la recherche archéologique, aux échanges entre chercheurs, bref un laboratoire. Des collaborations, des amitiés sont nées dans cet open space dans lequel Claire Touzel et Jean-Paul Thevenot étaient des piliers, tandis que les bureaux étaient occupés tantôt par les un·e·s, tantôt par les autres, au fil des thèses, des publications, des rapports d'opérations. Parmi les souvenirs : Fabienne Olmer finissant sa thèse, les fous rires de



*Open space dans
l'aile centrale du
bâtiment Gabriel
en 2002-2003.*

Stéphane Lenda et de Germaine Depierre, Anne Delor, Sylvie Boulud, Nathalie Huet, Sylvain Collet... des passantes et passants partageant en plus de leurs recherches, de leur fin de thèse, moments de vie, soutiens, joies et coup de blues.

L'UMR s'est agrandie, nous avons eu des bureaux partagés. Le site d'Alésia a eu sa base archéologique avec bureaux où nous avons pu traiter une partie de la post-fouille. Mais, avec l'automne, la transhumance vers l'UMR revenait. La fin des rapports de fouilles pendant les vacances de Noël avec une petite équipe dans une UMR pas chauffée reste un bon souvenir. Tout comme ce moment de l'installation de l'UMR sur le toit, qui pour beaucoup d'entre nous correspondait à un moment où en fin de thèses, sans postes, en contrats précaires, nous rêvions l'avenir.

De la R.A.E.C.E. à la R.A.E., et de l'UMR 9934 à l'UMR 6298 : origines

Claire Touzel

Été 1993.

Nous sommes deux à tourner autour d'une vitrine-table exposant fibules, plaques-boucles et autres rouelles d'époque mérovingienne dans une salle d'exposition du Musée archéologique de Dijon (MAD) : Jean-Paul Thevenot, alors à la Circonscription des antiquités préhistoriques de Bourgogne, et moi-même, vacataire horaire au MAD. Nous nous connaissons depuis plusieurs années ; je dessine pour lui certains des plus beaux objets du dépôt de Blanot, destinés à paraître parmi les Suppléments à la R.A.E.

Je ne me souviens plus de l'énoncé exact de la question, mais ça devait être quelque chose comme « Claire, ça vous dirait de travailler au CNRS ? ». Ouf !

Jean-Paul m'explique : création très prochaine d'une Unité mixte de recherches centrées sur l'archéologie dans le Grand-Est de la France, en cotutelle CNRS/Ministère de la Culture, avec installation des chercheurs sur le campus universitaire de Dijon, et nécessité de recruter une personne multitâche assurant à la fois le secrétariat de direction, la gestion comptable, la gestion de la bibliothèque de la future UMR... et le secrétariat de la *Revue Archéologique de l'Est*, à 50/50.

Le 2 novembre 1994, je m'installe devant un Mac 21' aussi profond que large, dont les deux doctorants présents installés derrière moi dans la grande salle commune m'apprennent le maniement au jour le jour.

C'est ainsi qu'a commencé une longue cohabitation entre la toute jeune UMR 9934 « Archéologie de la Bourgogne : le premier millénaire avant Jésus-Christ » et la Revue, sous la bienveillante mais exigeante férule de Claude Rolley, alors directeur de ladite revue et président de la Société archéologique de l'Est et du Centre-Est (créée à son initiative en 1974), et Jean-Paul Thevenot, directeur de la Revue de 1988 à 1998 et directeur de l'UMR. Puis ce fut Henri Gaillard de Sémainville de 1998 à 2017, avant qu'intervienne le choix de séparer les fonctions de président de la Société de celle de directeur de la Revue. Claude Mordant assume alors la première, tandis que Rémi Martineau prend en charge la seconde depuis cette date.

Mon temps de travail étant partagé entre deux principales affectations ; je passais de l'une à l'autre sans transition. Le premier volume de la

revue éditée dans l'unité fut le tome 47-1996. Le premier Supplément fut le 14^{ème}, les actes du colloque sur le Néolithique tenu à Dijon en 1991. Quarante-quatre Suppléments sont parus depuis, soit à peu près 17 200 pages et quelques milliers d'illustrations à ce jour.

À l'époque, la *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est (R.A.E.C.E.)* était publiée en noir et blanc, dans le format « américain » (22 x 28) imposé par CNRS Éditions, et certaines illustrations arrivaient encore sous forme de calques, de tirages photos ou de cartes dessinées avec des gommettes collées dessus. La mise en page et l'impression étaient effectuées par Jacques et Demontront, à Besançon, et quinze Tirés à part étaient envoyés à chaque auteur ensuite. Jacques et Demontront ayant cessé leur activité en 1985, l'imprimerie Darantière, à Quetigny, a pris la suite. Darantière ayant disparu en 2014, la Sepec, dans l'Ain, a repris le flambeau en 2015.

Entre temps, des collègues m'ont efficacement remplacée dans la plupart des tâches relevant de l'UMR (secrétariat, comptabilité et bibliothèque), les documents papier ont définitivement laissé la place aux fichiers numériques, la revue a perdu beaucoup d'abonnés « papier », mais a gagné en audience numérique par sa mise en ligne sur Revue.org à partir de 2008 et maintenant avec OpenEdition.

En 2021, et avec un an de retard pour cause de Covid-19, la R.A.E. a fêté ses 70 ans d'existence par la tenue d'une table ronde qui a réuni plus d'une centaine de personnes concernées de près ou de loin par la publication de l'archéologie en France. Depuis le 5 décembre 2023, Anthony Denaire a pris en charge la présidence de la Société et de son comité de rédaction, qui cadrent la revue, aux côtés de Rémi Martineau, actif directeur de la Revue depuis 2017.

Depuis 1950, la R.A.E. a publié 140 volumes papier, plus de 29 000 pages, plus de 800 auteurs, à peu près 2320 notules, rubriques ou articles¹. Elle sera mise en ligne sur Persée (www.persee.fr) dans les très prochaines années et désormais accessible à tous gratuitement. Avec un long avenir devant elle toujours sous les auspices de l'Institut National des Sciences Humaines et Sociales (INSHS) et de l'UMR 6298, c'est ce qu'on peut lui souhaiter de mieux.



Pour en savoir plus :

<https://journals.openedition.org/rae/>

¹ Un immense merci à Axelle pour les heures passées à éplucher tous les numéros de la revue pour répondre aux exigences de Persée.

Il était une fois une technicienne...

Germaine Depierre

Il était une fois une technicienne de recherche du ministère de la Culture en perte de repères scientifiques... Mon histoire de l'UMR 9934, puis 5594 enfin 6298 pourrait commencer ainsi. Le parcours est long puisqu'il débute en 1991. À cette époque, j'avais envisagé de démissionner du ministère de la Culture n'y trouvant pas l'aspect recherche qui existait quand j'avais été recrutée et pour lequel je m'étais formée. L'objectif était de rejoindre l'Éducation nationale... Après en avoir discuté avec Henri Duday, j'ai appris qu'une UMR était en cours de création à Dijon, avec comme directeur potentiel Jean-Paul Thevenot qui était alors Conservateur de l'archéologie à Dijon également.

Je suis allée le voir (juste un étage à monter, pas compliqué), et il est apparu que les recherches sur les crémations et les inhumations que je faisais et surtout l'aspect diachronique de celles-ci pouvaient trouver leur place dans ce nouvel organisme de recherche. Le fait de donner des cours au DESS Archéo-Sciences à l'université de Bourgogne, à la demande de Michel Campy et Henri Gaillard de Sémainville, était un plus, surtout les stages de formation qui y étaient liés. J'avais croisé par hasard Claude Rolley qui m'avait dit avoir consulté mon projet de recherche pour intégrer l'UMR qu'il avait trouvé passionnant et tout à fait dans l'optique de cette nouvelle UMR ! J'en suis restée un peu interdite. Claude Rolley était à mes yeux un professeur d'université inaccessible. La surprise passée et quelques rencontres plus tard, nous étions des amis, allant déjeuner régulièrement d'une pizza près de la gare.

Après un rendez-vous avec Wanda Diébolt, sous-directrice de l'archéologie, et Jacques Tarrête, Conservateur en chef, il m'a été notifié qu'effectivement les services de l'archéologie dépendant du ministère de la Culture n'avaient pas vocation à faire de la recherche, que l'UMR était une possibilité tout à fait acceptable dans la mesure où le ministère était partie prenante de sa constitution. Je pouvais donc intégrer ce laboratoire le 1^{er} septembre 1993, soit quelques mois plus tard ! Je bénéficiais d'une affectation spécifique à temps plein. Que du bonheur !

Je suis donc arrivée le premier jour ouvré de septembre 1994 avec mon petit cartable contenant mes dossiers de recherche en cours au 4^e étage de

l'UFR Sciences, Vie, Terre, 6 boulevard Gabriel. Jean-Paul Thevenot m'a proposé de choisir un bureau dans une grande salle qui en contenait six, disposé par deux, face à face. Un bureau à tiroirs, un fauteuil de bureau confortable que j'utilise toujours et un ordinateur qui lui n'a pas résisté au temps. Mais pas facile d'avoir une communication téléphonique directe avec des collègues quand vous partagez un espace avec cinq autres personnes et un téléphone pour six. Mais c'était l'occasion de franches parties de rigolades (on peut travailler sérieusement sans se prendre au sérieux), surtout lorsque l'on faisait des blagues à notre directeur, Jean-Paul Thevenot... Puis vint le temps des premières extensions dans le prolongement des locaux occupés, avec cette fois un bureau personnel et un téléphone. Le seul bémol : l'absence de porte individuelle. Je devais traverser le bureau d'un collègue pour me rendre dans le mien. Collègue qui prônait les bienfaits de la sieste en s'allongeant après le déjeuner sur son bureau avec son petit oreiller qu'il rangeait ensuite soigneusement dans une armoire. Petit choc culturel pour les collègues venant d'autres laboratoires.

Là s'est posée la question du stockage des collections archéologiques à étudier puisque le service de l'archéologie souhaitait récupérer les pièces qu'il avait mises à notre disposition. Ce fut l'époque de Chabot-Charny. La faculté rue Chabot-Charny où, grâce à Jean-Paul Thevenot, nous disposions de salles en sous-sol. Les sous-sols, ça peut paraître glauque à certains, d'autant qu'il n'y avait pas de fenêtre, seulement des petits vasistas qui donnaient pour certains sur la rue, à hauteur des pots d'échappement. Mais des locaux extrêmement silencieux au point qu'il a fallu installer une petite clochette à actionner en arrivant afin d'éviter de faire peur aux étudiants concentrés sur leurs travaux. Mais que d'énergie, que d'envie, quel foisonnement d'idées dans ces locaux grâce à Fred, Denis, Hélène, Marie, Romu, Antoine, Émilie. L'environnement comptait peu, l'essentiel était les rapports de fouille, les études dans le cadre de maîtrise ou de DEA, le soutien des uns et des autres. Puis ces locaux ont été considérés comme dangereux, insalubres et les finances ayant permis de mettre à disposition la salle à charbon et l'installation des points d'eau n'auront servi que deux ans. De nouveaux locaux, plus petits, lumineux, au 4^e étage à proximité des locaux initiaux de l'UMR ont été créés. Mais la magie était rompue, retour aux actions encadrées.

Nouveau déménagement des bureaux, vers d'autres locaux toujours au même étage. Avec Stéphane Rottier nous avons choisi le bureau près de la terrasse, entrée discrète, sortie discrète. Et une salle possédant un (vieux) climatiseur. Être au 4^e et dernier étage a pour avantage une vue imprenable sur la ville et ses alentours, de magnifiques couchers de soleil, l'obscurité grandissante et tonitruante des orages, des coups de vents redoutables secouant les locaux. Des moments de partage entre collègues. En revanche, l'inconvénient majeur, c'est la chaleur. Ces locaux ont été construits pour une utilisation provisoire... qui dure. Donc une isolation largement insuffisante. Un été dans les premiers locaux, j'avais décidé de marquer le matériel avec lequel j'allais partir en fouille. Munie d'un feutre rouge, j'ai voulu noter le nom de l'UMR (9934) sur une lampe de bureau. À cause de la chaleur, l'encre du feutre était tellement liquide que de chaque lettre s'échappait une coulée rouge sang... Effet garanti ! Ces dernières années, dans les salles actuelles, la climatisation a été adaptée et généralisée répondant à la fois à la législation complétée par la volonté de l'équipe de direction.

Puis de nouveaux locaux techniques (plate-forme ostéologique) nous ont été affectés. Ils ménageaient cette fois une place pour l'ostéologie animale, l'archéozoologie. La survie de cette dernière discipline à Dijon reste questionnée.

Et nous voilà, 30 ans plus tard. Une installation de l'archéothanatologie dans la formation universitaire qu'il a fallu quelquefois défendre avec un certain acharnement (rien n'est jamais gagné) et l'arrivée de l'anthropologie sociale, indispensable lorsque l'on engage des réflexions sur l'archéothanatologie. Une reconnaissance des travaux effectués par la communauté scientifique, même à l'international. Des étudiants qui ont acquis à leur tour la reconnaissance de leurs travaux et font également de la formation et de l'encadrement de diplômés universitaires. Maintenant l'UMR occupe l'essentiel de ce 4^e étage.

Le petit noyau de passionnés de l'époque « Chabot-Charny » est devenu la base de l'atelier « Archéo-anthropologie » qui, après l'épisode COVID, a retrouvé ses réunions.

Je suis rentrée à l'UMR pleine d'enthousiasme, celui de la jeunesse (relative) et de la passion. Grâce à cet environnement scientifique, j'ai pu faire de la recherche fondamentale sur les crémations à travers un DEA et une thèse, m'exprimer dans une discipline qui au début de l'UMR était jeune et devait installer ses fondamentaux, participer à la création de ces derniers. J'espère en repartir avec une partie de l'enthousiasme des jeunes qui y ont fait leur formation même si la conjoncture n'est plus la même.

Heureusement, il y a les bons souvenirs, les réussites, les belles rencontres, les amitiés qui durent... une carrière !

Les trente ans d'ARTEHIS et l'arrivée des médiévistes migrants

Christian Sapin

L'opération pouvait être délicate et la greffe n'était pas assurée d'emblée lors d'une migration de chercheurs, arrivant groupés, vers l'UMR 5594. Nous ne mesurons pas encore l'avenir. Je dis « nous », car c'est un bloc de plusieurs historiens, archéologues et historiens de l'art qui arrivait en 1999 - avec l'aval et l'encouragement des autorités du CNRS - de différentes unités (Nancy, Paris ou Lyon), après un passage au Centre Georges Chevrier (UMR 5605) en 1996-1997.

Je connaissais depuis plusieurs années l'éminent et vaillant directeur de l'UMR Jean-Paul Thevenot, qui a retracé plus haut « l'archéologie » de l'installation et des premières années du laboratoire. Préhistorien, il avait été un premier soutien inattendu pour moi qui travaillais sur le Moyen Âge lors de journées archéologiques de Bourgogne. Un soutien dans ma démarche d'archéologue médiéviste innovant à Autun en 1976 - avec l'appui de Jean-Paul Guillaumet alors conservateur au musée Rolin - sur les élévations, ce qui allait devenir l'archéologie du bâti. Rencontre de confiance avec Jean-Paul Thevenot, mais, de manière compréhensible, cette confiance n'était pas partagée par les autres membres de l'équipe qui voyaient arriver avec méfiance des « barbares », dont certains n'étaient même pas archéologues. Outre les contacts qui allaient se faire progressivement, je savais que certaines démarches scientifiques nous étaient communes, avec, par exemple, un attrait pour les matériaux et leur analyse, que l'Unité avait déjà fortement appuies à l'époque avec Michel Pernot.

En septembre 1998, sollicité par plusieurs membres et en accord avec le directeur scientifique adjoint des sciences humaines, Georges Tate, et du sous-directeur de l'archéologie M. Monot, je présentais ma candidature à la direction de l'UMR en posant comme condition le besoin d'une secrétaire, et de l'aide administrative d'un directeur adjoint. En l'occurrence, Pascal Duhamel fut cet adjoint, d'une présence efficace tout au long de mon mandat jusqu'en 2002. J'ajoutais la nécessaire attribution de moyens financiers en relation avec l'augmentation de l'équipe. Je souhaitais en même temps pour ma part ne pas abandonner le site d'Auxerre, où je conduisais avec les historiens médiévistes un chantier important depuis 1989, base d'un pôle de recherche qui devint l'antenne médiévale de l'Unité.



Auxerre, la maison du Coche d'Eau, Centre d'Études Médiévales.

Lors d'une réunion plénière de l'UMR 5594, le 12 octobre 1998, fut adopté, avec vote, l'élection du directeur et des directeurs adjoints, le principe de conseil de laboratoire, celui de pôles « excentrés » (Auxerre, Beuvray...). Des conventions furent signées avec les sites ou villes concernés par ces pôles, auxquels s'ajouta celui de Sens. L'Unité prit pour intitulé « Archéologie, cultures et sociétés ; Bourgogne et France orientale du Néolithique au Moyen Âge ». On ouvrait l'espace de la simple Bourgogne et on dilatait le temps et sa chronologie. C'était le début d'un changement de paradigme dans l'organisation de l'UMR et dans ce que cela recouvrait, c'est-à-dire travailler ensemble et partager des crédits.

1999, cette première année d'engagement fut pour moi une année très tendue avec la fin d'un chantier de dix ans, des publications et expositions qui clôturaient le tout entre Auxerre et Dijon. Cette même année, l'UMR amorçait sa véritable vitesse de croisière en passant de 9 à 28 membres chercheurs et enseignants-chercheurs. Au cours de l'exercice 1999-2001, ce nombre passa à 33 membres : 16 du CNRS, 13 de l'université et 5 de la Culture. Nous étions encore loin du nombre atteint actuellement, mais désormais suffisamment nombreux pour reposer, dès 1999, la question des locaux, de la gestion d'une bibliothèque - avec du personnel affecté - et de la gestion administrative de l'UMR. Au fil des années, les demandes trouvèrent de la part du CNRS et de l'université des réponses - avec dans un premier temps des mutualisations entre équipes au sein de l'université -,



Auxerre, Colloque d'Archéologie mérovingienne en 2018.

qui sont la base de la structure actuelle. Dans ces mêmes années 1999-2000 se jouait la constitution de la Maison des Sciences de l'Homme (MSH) de Dijon, où nous espérions alors avoir une place entière et des locaux affectés. L'histoire en a décidé autrement.

Le fonctionnement par pôles thématiques dès janvier 1999 allait, durant ces années, parfaitement fonctionner grâce à la bonne volonté de chacun. Les thèmes, à la dénomination classique à l'époque, donnèrent lieu à des réunions périodiques et des réunions deux fois par mois pour les responsables sous la forme d'un bureau représentant le conseil de laboratoire. Ainsi, dans ces premiers pas de la nouvelle UMR, Pascal Duhamel était responsable de l'équipe du Néolithique, Claude Mordant de celle des âges du Bronze et du Fer, Jean-Paul Guillaumet de celle des sociétés gauloises et Alain Saint-Denis de l'équipe médiévale. Étaient également associées à ce bureau : la métallurgie, avec Michel Pernot, et l'apparition d'approches transversales avec l'anthropologie funéraire et l'ostéologie humaine prise en charge par Germaine Depierre. On voyait émerger dans ce même temps de nouvelles problématiques de l'archéologie, comme les approches spatiales et la cartographie automatisée (Claude Mordant). Plusieurs de ces responsables d'équipe sont devenus par la suite directeurs de notre unité.

Le secrétariat était assuré à l'époque par Claire Touzel, dont le poste était affecté à mi-temps à la *Revue archéologique de l'Est*, mais qui consacrait une grande partie de son temps (50 %) à plusieurs tâches administratives : secrétariat, bibliothèque, etc. Les pôles extérieurs avaient selon leur implantation leur propre secrétariat, comme c'était le cas pour Chantal Palluet (CNRS) au Centre d'Auxerre, auquel étaient rattachés 13 membres médiévistes de l'Unité.

Pour donner un ordre d'idée, le budget de base, réunissant les dotations de l'université, du CNRS et de la Culture, était de 366 000 francs, soit 55 796 euros au change de 1999. À ceci, s'ajoutaient les contrats d'études et autres sources issues de partenariats, de Groupement de Recherche (GdR),



Entrée des cryptes de Saint-Germain avec Christian Sapin.

etc. Nous étions encore loin des appels à projet de l' Agence Nationale de la Recherche (ANR) ou d'autres instances...

Il nous reste de ces années de très bons souvenirs et contacts avec des collègues d'autres disciplines, que, sans l'UMR, nous aurions eu peu de chance de croiser. Ce fut l'occasion de projets communs, base d'une synergie dont nous avons besoin pour échapper aux cloisonnements. La greffe jugée réussie et le dynamisme de l'UMR en pleine croissance ont été salués en 2002 par les rapporteurs des sessions d'automne du CNRS. La grande aventure d'ARTEHIS avait commencé, installée peu de temps après dans ses nouveaux bureaux du 4^e étage de l'immeuble Gabriel, cet archange des hauteurs et des bonnes nouvelles.

La Protohistoire à l'université de Bourgogne au milieu des années 1990

Claude Mordant

Il n'a pas été évident, en cette fin du XX^e siècle, d'installer un cursus de Protohistoire européenne à l'université de Bourgogne. Mon recrutement pour la rentrée 1994 résulte assurément d'une succession d'évènements totalement imprévisibles, mais de fait, favorables. Dans ces années, le programme « Université 2000 » permet l'ouverture de nouveaux postes d'enseignants-chercheurs dans l'Université française pour la préparer à de nouvelles arrivées d'étudiants. C'est dans ce contexte favorable que le président Gilles Bertrand, très impressionné par une visite du site de Bibracte, décide de placer un poste de professeur de Protohistoire européenne sur la liste des demandes faites au Ministère pour la rentrée 1994. Elle est classée 18^e sur une liste de 46 postes sollicités et donc le poste sera ouvert. Gilles Bertrand est chimiste, bien éloigné des préoccupations de l'archéologie, mais il comprend que ce poste permettra une juste promotion de cette période très bien représentée en région, en particulier par Bibracte. Il faut dire aussi que le Département d'Histoire de l'Art et d'Archéologie n'a nullement fait cette demande et qu'il s'agit d'une décision directe du Président. Pour résumer, je n'étais vraiment pas attendu ! L'archéologie à Dijon se limitait à une archéologie gréco-romaine plutôt tournée vers l'histoire ancienne et l'histoire de l'art...

Nommé le 1^{er} septembre 1994, je me présente à l'UFR de Sciences humaines où règne une totale désorganisation. Le doyen a été démissionné et un administrateur provisoire, Robert Chapuis, géographe, assume la rentrée ; mon futur bureau est en plein chantier... Pour le moins interloqué par cette situation qui tranche avec l'organisation administrative de la DRAC que je viens de quitter, je téléphone au secrétaire général de l'université pour lui dire que « je suis arrivé », suite à ma nomination et que je m'étonne de cette situation... Mon interlocuteur, lui, ne comprend pas très bien mon empressement à venir travailler à l'université début septembre ! Il me conseille de retourner à mes chères études et on me préviendra du jour de la rentrée officielle ! Avec le recul, je conçois tout à fait que ma démarche (voire naïveté) était pour le moins insolite pour le secrétaire général ; j'avais évidemment profité de cet entretien pour lui dire que je trouvais un peu cavalier cet accueil d'un nouveau professeur !

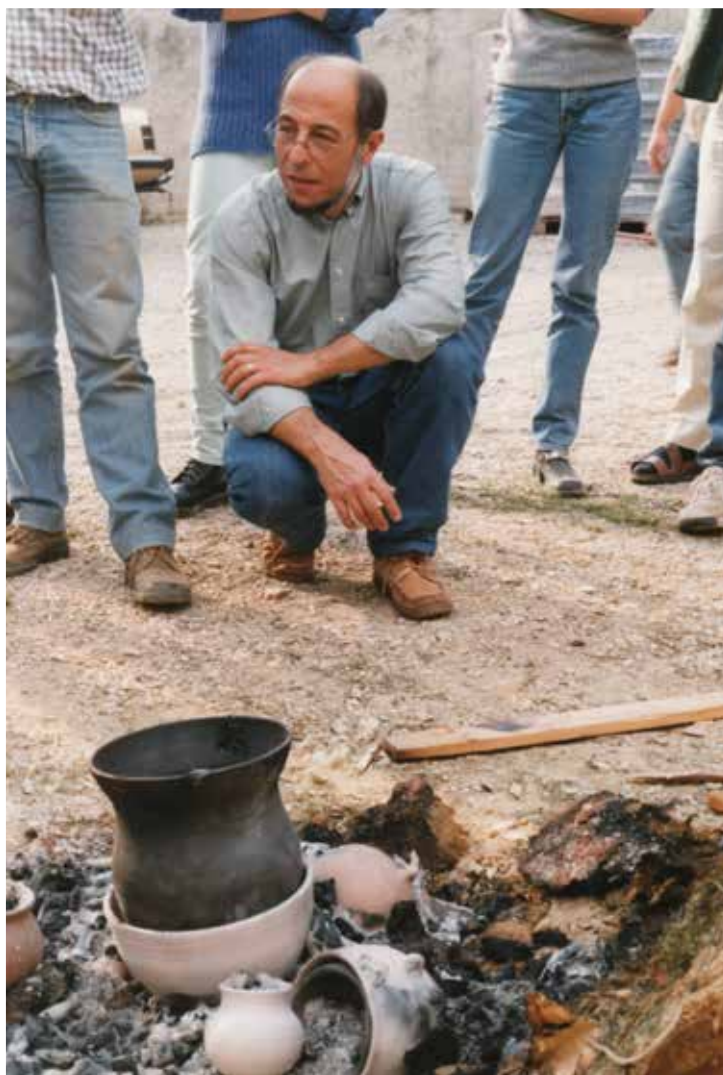
Il va de soi que j'arrive avec une totale méconnaissance du fonctionnement administratif de l'université, mais que bien sûr, il me faut prévoir la création d'un cursus complet en Pré-Protohistoire qui n'existe pas. Avec le soutien de mon collègue Gilles Sauron, professeur d'archéologie romaine, nous préparons une maquette complète en Pré-Protohistoire, de la première année du DEUG au DEA... puis le doctorat. Elle sera établie en comparaison avec les autres spécialités archéologiques enseignées avec cours et TD : première année avec introduction à la Préhistoire, une seconde pour le Néolithique, puis en 3^e année de licence, développement de la spécialité « âge du Bronze européen », suivie d'une année de séminaires spécialisés de maîtrise. En III^e cycle, la Protohistoire s'intègre à un DEA d'Histoire contemporaine « Ordres et désordres dans les sociétés... » dirigé par Serge Wolikow puisqu'il n'y a plus de DEA spécifique d'archéologie à Dijon dans ces années-là... Et cette greffe très hétérodoxe réussit fort bien !!

Ce cursus décidé au sein du Département d'Histoire de l'Art et d'Archéologie sera mis en place dès la rentrée 1994, de fait, sans examen et contrôle par les instances de l'université... Je reste encore étonné de cette facilité quand je vois maintenant (mais de loin !) tous les tracasseries des collègues lors de la modification des maquettes et pour l'obtention des heures statutaires d'enseignement qu'elles méritent. Nous avons tout simplement fait naître la Pré-Protohistoire à l'Université de Bourgogne, en toute indépendance...

Évidemment, j'assume tout l'enseignement avec des heures supplémentaires et une charge de travail de préparation dont je me souviens encore... En 1994, se tient à l'automne à Sens, le colloque bisannuel des bronziens consacré à un thème bien représentatif sur les « Enclos funéraires protohistoriques ». La réunion est un franc succès avec beaucoup de participations régionales autour de la détection aérienne de ces monuments arasés. Malheureusement, ma charge de travail est telle en ces années 1994-1996 que je ne pourrais assurer le secrétariat scientifique de la publication des actes de cette rencontre qui restera non publiée. C'est la seule depuis la création de ces colloques en 1983 et jusqu'à nos jours ! Il faut dire que je vais être aussi rapidement aspiré par l'administration universitaire car, avec la remise en ordre de l'UFR, je me vois élu au bureau comme premier assesseur en charge des finances et moyens pédagogiques. Un vrai challenge qui me conduira quasi inéluctablement à succéder à Robert Chapuis comme doyen en 1998...

1994, c'est aussi l'année de naissance de l'UMR 9934 « Archéologie de la Bourgogne » et cette création va conforter immédiatement la position scientifique de la Protohistoire au sein du Département et de l'université. Dire que l'enseignement que je propose tranche avec celui de mes collègues académiques est une litote... La traduction de cette incompréhension initiale est bien illustrée par un épisode de « rébellion » des étudiants de première année lors du premier examen semestriel où le sujet de Préhistoire était tombé... C'était, *dixit*, « trop dur » ! De fait, les résultats n'ont pas été différents de ceux des années précédentes et j'ai eu ensuite le plaisir de voir ces mêmes étudiants de première année avec un large sourire, quelques années plus tard, lorsque le sujet de Préhistoire tombait car c'était devenu « plus simple » que l'archéologie romaine ou grecque...

Claude Mordant
accroupi
devant un four
expérimental de
cuisson de poteries
(plutôt néolithiques
ici) dans la cour
du musée de Sens
dans le cadre des
universités d'été
qui ont eu lieu en
partenariat avec
le Musée et la ville
de Sens de 1997
à 2001 grâce
au fort soutien
de l'équipe
municipale de
l'époque et
en particulier
de son maire,
Jean Cordillot.
Septembre 1998
(cl. Musée
de Sens).



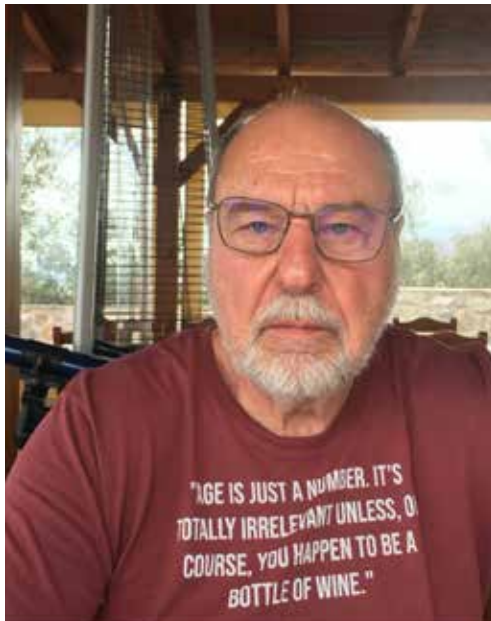
Claude Mordant
en excursion sur
le lac de Zurich
pour aller voir
« le fond du lac »
et observer les
stations lacustres
du Bronze final...
à l'occasion de la
réunion du Bronze
Age Studies
Group en mai 1998
(cl. Marc Talon).

La maquette initiale a été largement reprise et augmentée en 2000 avec des collaborations établies avec l'université de Besançon grâce à la complicité objective et le soutien résolu de mes collègues François Favory, Philippe Barral, Hervé Richard. Il a ainsi été possible d'introduire dans le programme plus de méthodologies de l'archéologie, d'enseignements spécialisés sur l'âge du Fer et du Néolithique. Un master commun a pu être envisagé et maintenu depuis ces années avec bien des péripéties et difficultés. Bref, Dijon est maintenant un pôle universitaire reconnu au plan de la Pré-Protohistoire européenne en France et j'en suis fort fier.

Ma spécialité étant l'âge du Bronze européen, j'ai naturellement développé cette spécialité et plusieurs thèses confirment cet ancrage de mon enseignement, mais il m'a fallu aussi encadrer d'autres thématiques de recherche puisque j'ai été pendant bien des années le seul professeur habilité à diriger les recherches. Le bilan est une longue liste de masters et de 23 thèses dont 12 concernent l'âge du Bronze européen.

Jean Rosen, un parcours et une spécialité atypiques

Mélinda Bizri



Insolite dans les années 2000 : un archéologue moderniste, Jean Rosen, a été directeur adjoint du laboratoire ARTEHIS aux côtés de Claude Mordant de 2003 à 2006 ; il revient ici sur cette expérience et sur son parcours de chercheur.

Le profil de Jean est atypique, car il est le seul membre du laboratoire qui ait relevé de la section 33 (mondes modernes et contemporains) à un moment où émergeait seulement un intérêt archéologique pour ces périodes uniquement abordées par le biais de l'histoire.

C'est à 16 ans, à Nevers, que Jean s'est confronté à la matérialité de la faïence qui sera ensuite le fil conducteur de sa carrière de chercheur, à savoir « les bouzines » lancées entre copains, des boulettes d'argile issues du terrain de jeu de son enfance. Professeur agrégé d'anglais en 1972, il débute en banlieue parisienne, avant d'aller enseigner le machinisme aux futurs ingénieurs agricoles à Montargis, puis de revenir à Dijon.

Il reprend des études d'histoire de l'art et d'archéologie en 1985, commence à fouiller à Nevers en tant que bénévole grâce à la compréhension d'Henri Gaillard de Sémainville, et s'inscrit ensuite en maîtrise dans les années 1989, en fouillant des ateliers de manufactures de faïence à Dijon (Montmuzard, Cour de la faïencerie, l'Île...), puis soutient un doctorat sur la manufacture de Meillonas, poursuivant ses recherches sur le terrain. Après deux tentatives, il parvient à intégrer le CNRS où il rejoint d'abord le laboratoire d'archéométrie de Lyon. Alors que le laboratoire de Dijon est en train de se construire, il est contacté par Jean-Paul Thevenot pour le rejoindre sur la question des matériaux au cœur des spécialités de recherche

en développement à Dijon (matériaux parmi lesquels sont aussi présents le métal et le bois). Après quelques années au sein du laboratoire à Dijon, son ami Claude Mordant lui propose de codiriger le laboratoire dans un contexte d'essor. Ainsi, il participe à établir un règlement intérieur, mettre en place des conventions avec le nouveau partenaire qu'est l'Inrap (institut créé en 2001). Les espaces du laboratoire s'étendent alors dans les murs (expansion dans de nouvelles ailes du bâtiment Gabriel) et hors les murs (à Bibracte, Sens, Auxerre).

La faïence : une passion

Côté recherches, paradoxalement, alors que les archéologues continuaient trop souvent à éluder les strates modernes pour arriver plus rapidement sur les niveaux médiévaux ou antiques, son intérêt grandit pour documenter la céramique d'époque industrielle, et plus particulièrement la faïence. Des collaborations naissent avec Alban Horry (Lyon). Afin de sensibiliser davantage les archéologues aux matériaux et à leur composition, un atelier de géologie pour les archéologues voit le jour à son initiative.

Des travaux d'archéométrie sont menés avec d'autres laboratoires ou partenaires (à Lyon, Caen, Bordeaux et Fribourg, en Suisse). Après avoir passé une habilitation à diriger des recherches (HDR), il supervise ensuite les travaux de cinq doctorantes : peu resteront dans la discipline. Il accueille aussi une étudiante japonaise, travaillant sur les rapports entre céramique orientale et faïence occidentale. Elle découvre alors le rythme français particulier de Jean Rosen, qui fait la sieste après le repas, sur une table ou par terre, sur un tapis offert par Stefan Wirth.

Afin de changer la manière dont les conservateurs, les marchands et les collectionneurs considèrent la céramique (et la faïence en particulier, qui est encore peu considérée par l'archéologie), il publie de nombreux ouvrages sur l'histoire de la faïence et divers aspects des productions, croisant l'archéologie, les archives, l'histoire de l'art, l'iconographie, les matériaux, l'archéométrie... (160 publications au total, dont une pour une exposition à Shanghai sur les rapports entre la Chine et l'Europe au XVII^e siècle). Pourtant, une des expositions dont il se souvient le plus est la première, montée au musée de la Vie Bourguignonne, et présentant en ouverture un tas de sable avec des tessons de faïence, image visant à marquer les esprits quant à la prise en compte d'un artefact peu considéré alors (nous sommes en 1985).

Son travail sur les matériaux l'amène à faire quelques expérimentations dans une manufacture à Nevers (pour les recuissons) dès lors que les terres (carrières) avaient été retrouvées (par l'archéologie, l'archéométrie). Les oxydes (cobalt) font l'objet de recherches menées avec le laboratoire d'Orléans (ex-Centre Ernest Babelon) et le magnétisme avec Jussieu (Yves Gallet).

D'autres collaborations l'amènent ensuite au Québec (fouilles de la Place Royale), ou à dater des contextes archéologiques, par exemple grâce à un pot de moutarde dans les fouilles du Louvre, ou à des faïences dans une épave de la Mer du Nord.

Jean Rosen reste une personnalité scientifique toujours active : dernièrement par exemple, autour de la question de la consommation du vin (1640-1863), révélant ainsi des changements socio-économiques et des pratiques culturelles en lien avec l'évolution du contenant en faïence (Publication fin 2022, couronnée par l'Organisation Internationale de la Vigne et du Vin, exposition au musée de Nevers en 2023 et au château de Saumur en 2024), ou encore dans ses recherches sur les cépages disparus au travers de l'association « Rencontres des cépages modestes ».

Jean Rosen, dit Petit Verdot, président des « Rencontres des cépages modestes »

Sept ans de réflexions...

Sabine Lefebvre

Depuis 2007 et mon élection comme professeur à l'université de Bourgogne, j'ai été membre du conseil du laboratoire d'ARTEHIS. Cela m'a donné l'occasion de voir quelles étaient les responsabilités des directeurs successifs, Daniel Russo (2007-2011), puis Jean-Paul Guillaumet (2012-2013), Rémi Martineau, directeur intérimaire durant 6 mois (2014), et Annie Dumont (2014-2016).

Courant 2015, il a fallu songer à la succession d'Annie Dumont, dans le cadre du nouveau contrat débutant en 2017. Les bonnes volontés se faisant rares, cette dernière organisa une réunion avec les titulaires du laboratoire pour essayer de trouver le futur directeur d'ARTEHIS. Arrivée avec une vingtaine de minutes de retard (les aléas de la SNCF...), j'ai rejoint mes collègues, munie d'un sandwich, et m'installais dans un petit coin de la salle Leroi-Gourhan. Claude Mordant prit alors la parole pour me résumer les premières discussions ; un portrait type avait été dressé : il serait bon que le futur directeur soit un universitaire - nous étions alors dans le contexte du rapprochement entre les universités de Bourgogne et de Franche-Comté dans le cadre de la Comue UBFC -, qu'il soit plutôt de rang A afin d'avoir le poids hiérarchique nécessaire pour se faire entendre. Jusque-là, j'adhérais pleinement. Il faudrait aussi que le candidat pressenti ait une bonne connaissance des structures de la recherche, de l'HCERES, du CNU, de l'ANR... En effet, c'est important. Le 4^e critère fut précisé : la possession d'un bon réseau national, et international, avec l'Allemagne, l'Espagne... l'Afrique du Nord. J'ai alors senti le filet se resserrer autour de moi... les collègues réunis avaient pensé que je serai la candidate idéale... Très gentil de leur part... Mais ce n'était pas exactement ce que j'avais prévu, envisageant plutôt de me proposer comme directrice adjointe lors du prochain contrat.

La proposition demandait réflexion.

Quelques jours après, j'ai répondu favorablement avec quelques conditions cependant. La première était une augmentation de la décharge accordée par l'université au directeur du laboratoire : elle était alors de 64 heures. Le président en fonction, Alain Bonin, a trouvé le cadre administratif permettant que la décharge passe à 96 heures ; décharge renouvelée depuis dans ces termes, ce dont je ne peux que



Sabine Lefebvre en pleine réflexion à Bulla Regia (Tunisie).

remercier son successeur Vincent Thomas... Sans cela, ma tâche aurait été encore plus complexe.

La seconde condition était que je ne pourrais être tous les jours au laboratoire ; pour des raisons personnelles, il ne m'était pas possible de m'installer à Dijon. Cela supposait que la gestion du laboratoire au quotidien soit organisée en fonction d'un planning précis.

Durant l'année 2016, Annie Dumont a commencé à m'associer à certains dossiers. J'ai aussi constitué l'équipe de direction que j'ai souhaité élargir. La présence de Sébastien Bully, chargé de recherche au CNRS, s'imposait : déjà présent aux côtés d'Annie Dumont pendant trois ans, il permettait le tuilage des dossiers ; chercheur CNRS et archéologue médiéviste, il me complétait bien. Sa présence a été tout au long de ce mandat très importante pour moi. Je souhaitais qu'un collègue de l'Inrap, notre partenaire scientifique, rejoigne l'équipe. Régis Labeaune, protohistorien a accepté le challenge à ma grande satisfaction. Il a joué un rôle important, entre autres dans le cadre d'un dossier, celui de la reprise des fouilles du tumulus de Vix. Enfin Pascale Chevalier, maîtresse de conférences à l'université de Clermont-Ferrand, a proposé son aide que j'ai bien volontiers acceptée. Elle m'a représentée entre autres lors des réunions de classement des dossiers du personnel (ITA) à la délégation CNRS de Nancy chaque année, ce qui m'a permis d'avoir une rentrée allégée !

Janvier 2017 : lors de l'AG annuelle, le passage du relais entre Annie Dumont et moi s'est opéré. Il a fallu mettre en place les délégations de signature, assister aux formations et réunions proposées par le CNRS, à Paris, à Besançon... J'ai commencé à comprendre que mon rythme de vie allait changer... et que les voitures du TGV allaient devenir un bureau de substitution...

Quel bilan faire de ces 7 ans (le contrat quinquennal est passé à 6 ans du fait de l'alignement sur la vague bisontine, puis à 7 du fait de la Covid-19) ? Il est globalement positif : j'ai d'ailleurs accepté de porter le nouveau contrat 2024-2028 et d'assurer encore pendant 2 ans la direction du laboratoire.

Le point très positif est l'enrichissement personnel en termes de connaissances dont j'ai pu bénéficier, en discutant avec mes collègues de toutes les disciplines accueillies au sein du laboratoire, autour d'une tasse de thé/café, dans le cadre des archéo-lunchs, lors de la publication des actes d'un colloque ou d'une réunion scientifique. J'ai appris beaucoup, ma curiosité a été alimentée de façon régulière. Et j'espère avoir donné à chacun des membres d'ARTEHIS, durant ce premier mandat une écoute suffisante. Toutes les recherches, du plus modeste projet au plus ample programme, ont leur place. L'antiquisante romaniste que je suis a découvert des sites, des problématiques bien loin de mes sujets d'étude qui m'ont permis de voyager dans l'époque néolithique dans les marais de Saint-Gond et dans les carrières de silex (mon jeans s'est souvenu des traces blanches gagnées en rampant dans une cavité !). J'ai évidemment appris beaucoup de choses sur Vix, son territoire et le tumulus dont les fouilles en 2019 en partenariat avec l'Inrap ont relancé l'intérêt pour ce site, à la fois du grand public, de la communauté scientifique et de la Région Bourgogne-Franche-Comté, qui a financé un programme de recherche en géoarchéologie. J'ai été moins dépaysée en arpentant Bibracte, Alésia et Autun : je retrouve là mes Romains et la traduction collective des œuvres de César, *Guerre des Gaules* et *Guerre civile*, publiée aux Belles Lettres en 2020 nous a permis à mes quatre comparses et à moi-même de passer une semaine au Centre archéologique européen de Bibracte, géré par Vincent Guichard, puis au Muséoparc d'Alésia alors dirigé par Michel Rouger. Dans ces deux lieux, l'accueil fut chaleureux, les équipes aux petits soins. La fréquentation des médiévistes m'a permis d'acquérir une terminologie dont j'ignorais tout, autour de l'archéologie du bâti, une des spécialités d'ARTEHIS. J'ai découvert les sites de Saint-Claude, de Luxeuil, les monastères bourguignons ou les sites de Croatie, encore plus passionnants quand en émerge une inscription romaine (merci Sébastien !).

Comme directrice, j'ai voulu aussi relancer la vie de laboratoire. Pour cela, il m'a fallu apprendre à décrypter les caractères des membres de l'UMR ; certains ont compris ce qu'était un laboratoire de recherche où il convient de travailler de façon collective, de discuter avec ses collègues, de se montrer au laboratoire de temps à autre. Je ne les citerai pas, ils et elles savent combien je leur sais gré de leur investissement souvent conséquent, dans le cadre du conseil de laboratoire, de la direction d'axes, de la participation aux diverses commissions. Sans eux, ma tâche aurait été bien plus rébarbative. Et puis il y a les collègues qui sont membres du laboratoire *a minima* : je trouve cela dommage pour eux, et pour nous qui ne pouvons bénéficier de leur expérience. La recherche est faite d'échanges, et sans cela, on ne peut pas vraiment faire évoluer ses méthodes de travail, et se mettre au diapason des nouveautés informatiques (la Covid nous a appris à utiliser la vidéoconférence, avec quelques ratés dans les débuts). Enfin il y a ceux, heureusement peu nombreux, qui protestent sur tout, sans jamais proposer de solutions constructives. Ils sont plus difficiles à supporter au quotidien !

Cette équipe a bénéficié de nouveaux apports durant le contrat : tous les postes d'enseignants-chercheurs ont été conservés, nous avons pu recruter maîtres de conférences et professeurs, autant de sang neuf qui a ou va dynamiser nos activités. Il est donc bien dommage que les efforts faits pour aider les candidats aux postes de chargé de recherche du CNRS n'aient pas porté leurs fruits ; plusieurs ont sollicité le laboratoire comme futur accueil, mais aucun n'a réussi le concours, en dépit de la très bonne qualité des dossiers. Ce n'est pas faute de rappeler l'importance de certains profils nécessaires au bon fonctionnement de notre recherche au directeur-adjoint scientifique de l'INSHS... C'est dans cette direction qu'il nous faut encore travailler.

Ma troisième grande source de satisfaction a été le dynamisme des propositions émanant des ITA ; très vite dès la première année, des idées ont fusé lors des réunions mensuelles permettant d'évoquer les nouvelles tant administratives que scientifiques. Ont ainsi été proposées plusieurs des avancées qui sont nées durant ce contrat : la lettre d'information *Sur le toit*, qui permet de fournir deux fois par an, à nos partenaires extérieurs et à nos tutelles, des informations sur les activités du laboratoire, l'*Hebdo* hebdomadaire étant réservé à la communication interne. Nous avons aussi amélioré notre site web, et disposons désormais de comptes Facebook et Twitter. Et c'est aussi l'aventure d'ARTEHIS Éditions en open access, qu'il ne faut pas oublier, permettant une bien meilleure visibilité des productions scientifiques du laboratoire. D'autres avancées peuvent aussi être mentionnées, comme la plateforme *Grr* pour les réservations, l'achat d'un véhicule du laboratoire... Je ne peux que remercier tous les ITA pour leurs idées et les discussions partagées.

Ma quatrième source de satisfaction concerne les doctorants, la richesse future de notre recherche : c'est sans doute avec eux que j'ai eu le plus de plaisir à œuvrer comme directrice. Les accueillir dans les meilleures conditions matérielles et scientifiques a été une de mes lignes de conduite : nos doctorants trouvent un espace personnel de travail au laboratoire, de la place pour s'installer, un vrai lieu d'échanges avec les chercheurs et les ITA. Ils sont aidés pour leurs missions, des éléments de leur matériel, nous essayons de les mettre en rapport avec nos réseaux de collègues, de leur trouver des débouchés une fois la thèse terminée. Ils sont une source d'enrichissement régulière, apportant leurs idées, de nouvelles méthodes. Les voir grandir dans leur démarche est un grand plaisir. La plupart s'investisse dans le laboratoire, faisant partie des commissions ou du conseil, ou animant Dokima, le groupe de recherche des doctorants. Beaucoup ont été recrutés après leurs thèses, et restent fidèles à ARTEHIS, ce dont je les remercie.

Enfin, j'ai beaucoup apprécié toutes les initiatives des membres du laboratoire liées à la valorisation de nos travaux auprès du grand public. Les Bourguignons et les Francs-comtois ont la chance de disposer d'un patrimoine culturel considérable, de riches archives, de sites et bâtiments emblématiques, de musées renommés pour leurs collections variées. Les relations nouées avec les conservateurs de musées, la participation à l'organisation d'expositions remarquées, les nombreuses conférences grand public proposées régulièrement par des membres du laboratoire, des plus jeunes aux plus émérites, témoignent des travaux en cours, des compétences

acquises, de l'expertise reconnue de nos membres qui savent communiquer leur enthousiasme au public de tout âge.

Mais diriger une UMR, ce n'est hélas pas qu'avoir des aspects positifs. Il faut apprendre à encadrer une équipe, à gérer tout type de personnel, à essayer de faire preuve de patience, d'un peu d'empathie. L'agrégation d'histoire ne m'avait guère préparée à cette gestion au quotidien de tout ce qui va de travers : les retards des collègues, les budgets non respectés... Il faut savoir écouter, tout en mettant des limites (j'ai appris à ne plus répondre le week-end et durant les congés), être très organisée pour ne rien oublier : trop souvent, chacun croit qu'il est le seul dont je dois m'occuper... dans un laboratoire où nous avons été jusqu'à 240. Il faut arriver à prioriser la multitude de dossiers, selon des critères qui ne sont pas toujours connus ou compris. Mais le plus dur a été le décès d'un de nos collègues, Gilles Hamm, qui nous a quittés en mars 2023 ; nous avons fait au mieux, pour les membres du laboratoire et pour la famille... enfin je l'espère.

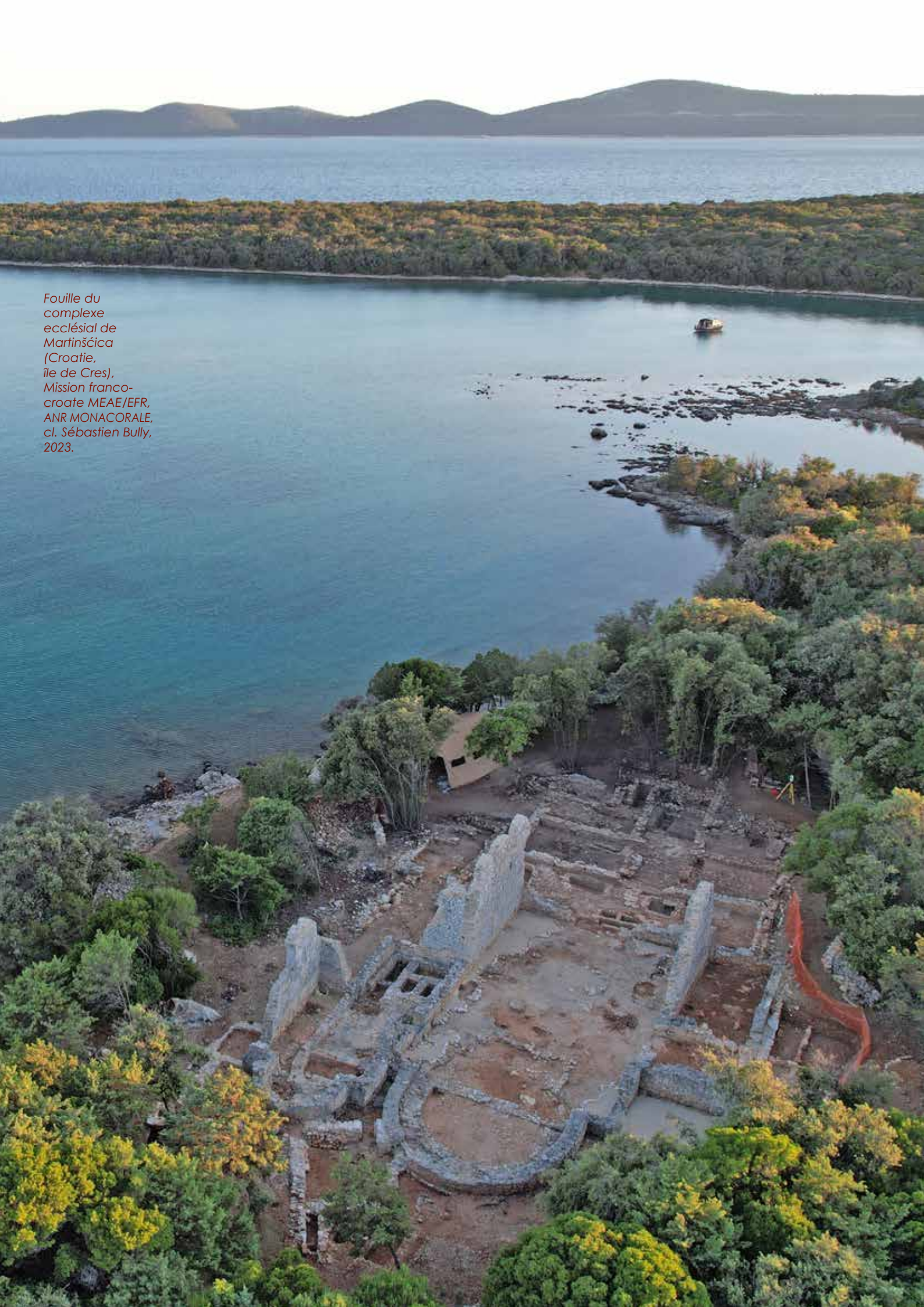
Mais les aspects négatifs sont restés modestes par rapport aux points positifs. Et être encore directrice pour célébrer les 30 ans du laboratoire est une grande fierté. J'espère laisser les lieux avec les forces nécessaires pour que mes successeurs fêtent tout aussi dignement les 40 ans d'ARTEHIS !



30 ans

**Une identité haute et
en couleurs**

*Fouille du
complexe
ecclésial de
Martinšćica
(Croatie,
île de Cres),
Mission franco-
croate MEAE/EFR,
ANR MONACORALE,
cl. Sébastien Bully,
2023.*



Souvenirs d'ARTEHIS, entre André Déléage (1903-1944) et André Leroi-Gourhan (1911-1986)

Daniel Russo

De mon temps de recherche inscrit comme membre de l'UMR ARTEHIS à l'université de Bourgogne (Dijon), de septembre 1998 jusqu'à décembre 2015, et en tant que directeur de 2007 à 2011, je retiendrais, et avec un grand bonheur, trois projets conduits en équipe à l'échelle des médiévistes et à celle, plus large, de l'UMR, qui toujours ont apporté les résultats d'une enquête dynamique et orientée vers des résultats concrets. Sur les ressources documentaires, sur la définition des mots utilisés au cours de ces recherches, sur leur mise en épreuve dans le champ des sciences humaines et sociales avant même leur diffusion, j'ai souvent reconnu les apports d'André Déléage et d'André Leroi-Gourhan, quand ils travaillaient dans l'espace régional de la Bourgogne, puis de la France de l'Est, dans les temps respectifs des sociétés dont ils s'occupaient. C'est, du reste, selon cet esprit que j'ai proposé leurs deux noms pour veiller, le premier sur la salle de la bibliothèque de l'unité, le second sur la salle de réunion.

Le premier des trois projets porte sur les peintures murales et prend la suite du catalogue déjà réalisé de 1982 à 1992, en rapport étroit avec l'archéologie, le service de l'Inventaire et avec l'association *Patrimoines, Ambiances, Couleurs de Bourgogne*. Vues à l'échelle régionale, plus encore au niveau d'une micro-région telle que le *pagus* des historiens Déléage, Duby, Guerreau, les peintures retrouvées, stabilisées sur leurs surfaces, documentées, se sont imposées comme des objets d'analyse physico-chimique, d'abord, des associations d'enduits et de pigments, de teintes et d'effets visuels, ensuite, ainsi produits sur les parois qui leur servaient de supports et en orientaient l'exposition. Pour moi la découverte fut immense, d'où mon intérêt, jamais démenti, pour un objet d'enquête globale qui me retint de 1999 jusqu'aux années 2003-2005, pour la première synthèse livrée sous le double format d'une exposition-catalogue, en collaboration avec le Musée archéologique de Dijon, puis d'un livre issu du colloque international tenu à Dijon. Au milieu de ces redécouvertes, je tiens à citer l'exemple de Notre-Dame de Lantenay sur la route de Fleurey, le long de la vallée de l'Ouche et en direction de l'Auxois, XII^e siècle, Côte-d'Or, aujourd'hui conservée dans le Musée d'Art sacré à Dijon. La sculpture devait être enchâssée de la sorte à l'intérieur de l'écrin formé par les décors peints sur les murs du chœur développant en séquences-récit le corps de l'enfant que cette Mère, vierge porteuse du dieu vivant, *theotokos*, montre aux fidèles,



*La chapelle
Notre Dame
de Lantenay.*

*Vierge à l'enfant
de Lantenay,
theotokos,
bois sculpté,
Dijon, Musée
d'Art sacré.*

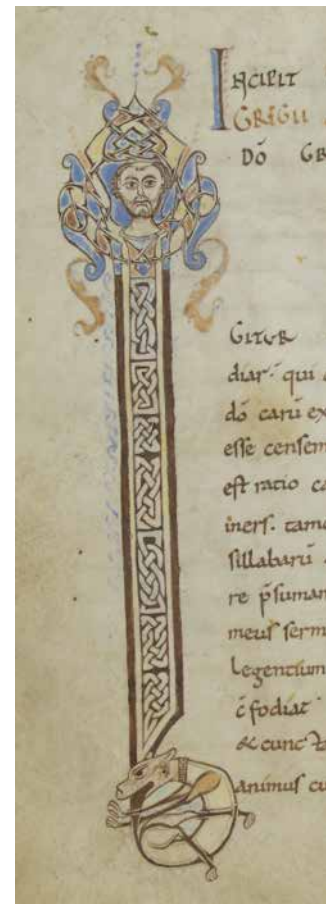
assise dans le chœur de l'ancienne Chapelle Notre-Dame du Château des Ducs, aujourd'hui Chapelle Saint-Louis (vers 1200, puis XIII^e siècle).

Le deuxième projet, également collectif, s'intéresse à l'artefact conçu comme un objet de prestige et de valeur, produit dans la société du haut Moyen Âge mais, plus tard encore, entre le XIII^e et le XV^e siècle, documenté sur des supports d'émail, de verres colorés, repris et transposés dans des cadres d'orfèvrerie. Le processus de la fabrication, les matières utilisées, les formes des décors et leur iconographie choisie entrent dans la compréhension de cette *res*, chose, sans cesse ressaisie en ses transformations successives et durant ses évolutions, au fil des interactions tissées avec les commanditaires et les destinataires, quand ils s'avèrent distincts, plutôt à la fin du XIV^e, au XV^e siècle, pour ce dernier cas. L'interrogation est née de l'ensemble des artefacts repris sous le nom de Saint Éloi et, aujourd'hui, conservés par le Musée de la Bibliothèque nationale de France (BnF), notamment le fragment de la *Croix de saint Éloi*, réalisée pour l'abbaye de Saint-Denis : or et verres colorés, premier tiers du VII^e siècle, 100 x 100 mm. Ce projet, enrichi, accru par d'autres interventions portant sur d'autres moments chronologiques, a été discuté au sein de l'UMR lors des séminaires transpériodes visant à élaborer des cadres de réflexion commodes et des questionnements précisés en commun de 2007 à 2011.

Le troisième projet s'inscrit à la charnière de l'écrit et du visuel à partir de l'étude du manuscrit 1 conservé à la Bibliothèque municipale de Semur-en-Auxois (21). Prenant sa place dans l'étude du dispositif plus large des



Fragment de la
Croix de saint Éloi,
Paris, Musée de
la BnF.



Bibliothèque
municipale de
Semur-en-Auxois,
Ms. 1, f° 52v°,
lettre I.

modes de communication sociale de l'écrit médiéval en Bourgogne, avec des aires de comparaison dessinées au-dehors, l'étude propose l'interprétation des traces écrites et des signes visuels du manuscrit alors commandé par l'abbaye Saint-Jean-de-Réôme/Moustier-Saint-Jean (21) : j'ai ainsi pu repérer, lire et classer les vingt-six lettrines et leurs types d'enchaînements internes au texte du *codex*, manuscrit, qui sont autant d'informations stockées par les scribes, au nombre de deux sans doute, en vue des grandes démonstrations liturgiques en l'honneur du saint patron, Jean de Réôme (VI^e siècle), célébrées pour la communauté monastique très implantée sur son site, autour de l'an mil, en date ronde : voir et lire la hampe de l'initiale figurée I de *Igitur*, à sa terminaison en queue de lettre, sous la figure d'un dogue qui semble mordre la lettre tout autant qu'être absorbé par elle, dans le même temps (f° 52v°, cliché bibliothèque municipale de Semur-en-Auxois/BVMM-IRHT, 2018). Les mots « nœud », « site », « image » au sens d'une production matérielle de l'image suscitée par le texte, soutiennent mon approche.

Ce sont là trois lignes de recherches que je tenais à rappeler au terme de ma rapide présentation parce qu'elles ont sous-tendu tout mon travail au sein de l'UMR ARTEHIS durant ces années mais aussi, et au-delà même, pour ce qui reste, ou resterait, à poursuivre. Je ne terminerais pas, cependant, cette évocation si je n'y associais pas étroitement l'équipe permanente qui, tout le temps, m'a apporté son concours, son humanité, ses sourires. Et partagés. Merci !

Dans les archives du site internet d'ARTEHIS...

Sophie Desbois



CNRS
CENTRE NATIONAL
DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE



UMR 5594
ARTEHIS

Archéologie, Terre, Histoire, Sociétés

[Le CNRS](#) | [Accueil SHS](#) | [Autres sites CNRS](#)







L'UMR 5594

Recherche

Publications et valorisation

Formation

Actualités

Partenariats

Bibliothèques et salles d'étude

Annuaire

Rechercher

Sur le WEB du CNRS

 **Colloques internationaux**

Congrès international de la SFECAG « La datation des ensembles céramiques antiques : confrontations méthodologiques »
Langres, Théâtre municipal, 17-20 mai 2007
[en savoir plus](#)

Colloque international "Objets figurés en métal dans les dépôts de sanctuaires à l'époque romaine. Autour du dépôt de Neuvy-en-Sullias"
Orléans, Musée des Beaux-Arts, 21-23 juin 2007
[en savoir plus](#)

Colloque international "Liber, gesta, histoire. Écrire l'histoire des évêques et des papes, de l'Antiquité au XXIe siècle"
Auxerre, Centre d'études médiévales, 25-27 juin 2007
[en savoir plus](#)

Colloque européen "L'artisanat antique en milieu urbain en Gaule et dans les régions voisines"
Autun, 20-22 septembre 2007
[en savoir plus](#)

Colloque international. Routes du monde et passages obligés
Ile d'Ouessant, musée des Phares et Balises, 26-28 septembre 2007
[en savoir plus](#)

Colloque "La cathédrale Saint-Etienne d'Auxerre"
Auxerre, Centre d'études médiévales, 27-29 septembre 2007
[en savoir plus](#)

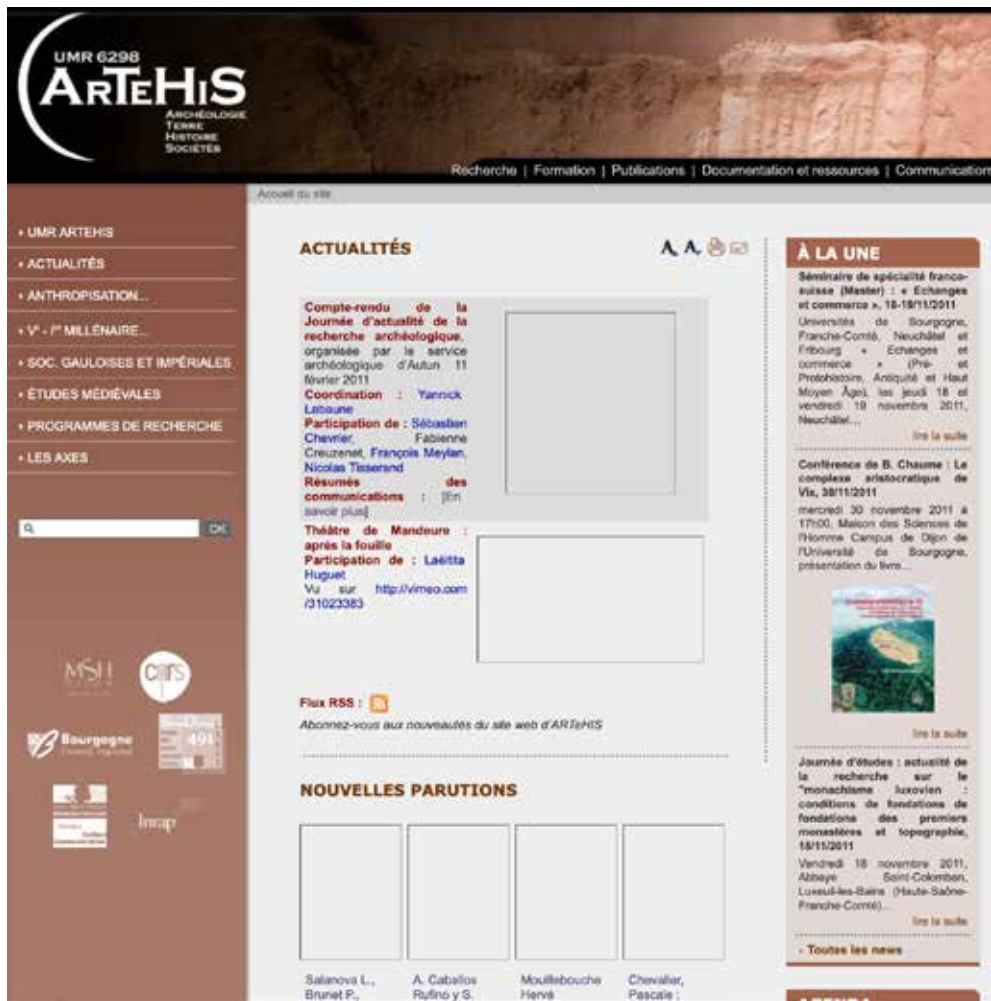
 **A noter**

Colloque international organisé par les universités de Nancy2, Dijon et Reims "Le Grand Pardon de Chaumont et les pardons dans la vie religieuse" / Chaumont, 24-26 mai 2007
[En savoir plus](#)

Soutenance de thèse "Quantification de la dynamique sédimentaire en contexte anthropisé. L'érosion des versants viticoles de Côte d'Or". par Jérôme BRENOT / Dijon, Université de Bourgogne, Faculté des Sciences, Amphithéâtre d'Orbigny, 25 mai 2007, 14h30.

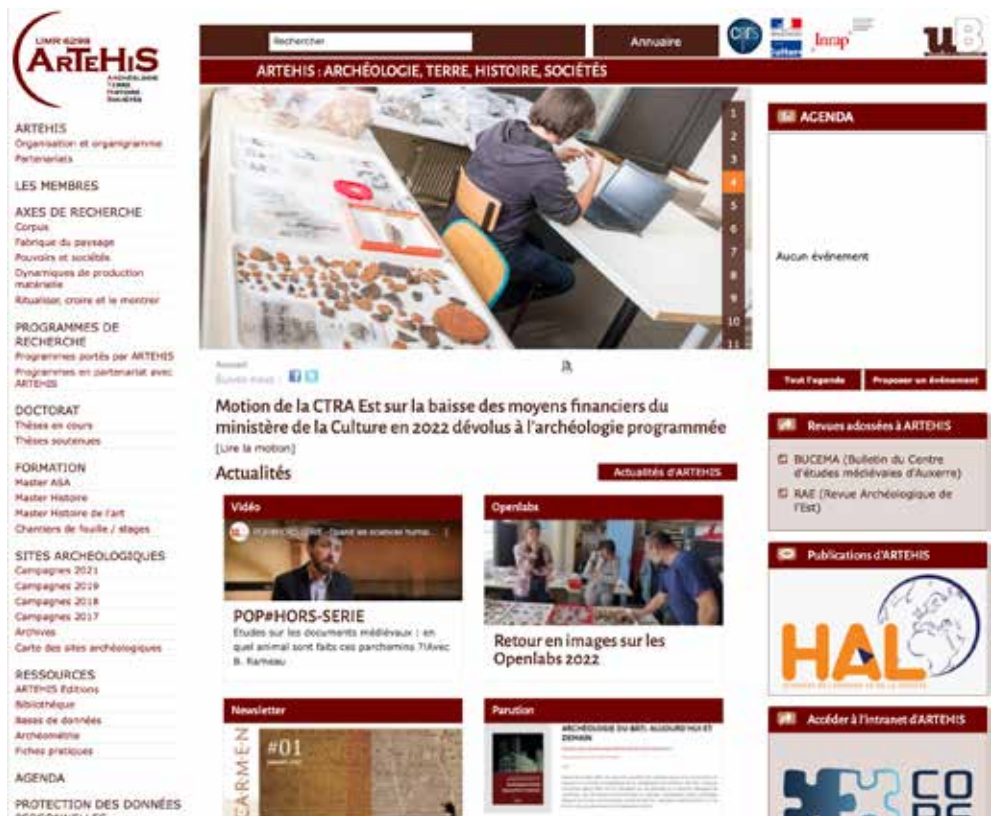
Soutenance de thèse "Les mobiliers métalliques découverts sur les habitats du Ha D-LTA, approches qualitative et quantitative pour quelques sites de l'Allemagne du Sud-Ouest à la France

Retour dans le temps, en 2007, à une époque où ARTEHIS portait encore le matricule 5594. Le site web est conçu avec le kit SPIP du CNRS. Le site ne paye pas de mine mais est efficace : on y trouve toutes les infos nécessaires !



Nouveau logo pour le laboratoire, nouveau matricule (6298) et nouvelles couleurs chaleureuses, terre et sable !

ARTEHIS rejoint les sites de l'université de Bourgogne et adopte le kit commun aux laboratoires de l'UB... tout en conservant son identité graphique et ses couleurs chaudes.





Actualités



24/02/2023
Teaser – Application
"Princesse de Vix"
–Mont Lassois



21/02/2023
Retour sur le colloque
de géoarchéologie
d'Oxford, 16 et 17
février 2023



21/02/2023
[PARUTION en ligne]
Crescentis, revue
internationale d'histoire
de la vigne et du vin,
n° 6



21/02/2023
[Parution] Hommes,
terroir et territoires. Le
Paléolithique en
Bourgogne méridionale
/ Floss H.

[+ d'actualités](#)

Agenda



Save the date : IXe Rencontres Doctorales de
l'École Européenne de Protohistoire de
Bibracte : Construire la Protohistoire – hier,
aujourd'hui, demain

[Tout l'agenda](#)



MEMBRES



PLATEAU
TECHNIQUE



FOUILLES
ARCHÉOLOGIQUE



BLOG

Vers la
modernité :
chic et sobre !

Visitez le site actuel : <https://artehis.u-bourgogne.fr/>

« Mais où se trouve le laboratoire ARTEHIS, s'il vous plaît ? »

Marie-José Gasse-Grandjean et Anthony Dumontet

Tout visiteur se pose cette question dès le rez-de-chaussée du bâtiment Gabriel et surtout en arrivant sur le toit. L'œil aux aguets, le vent lui cinglant le visage, le nouveau venu a de tout temps cherché un indice au milieu des tuyaux d'évacuation aux formes incongrues, des paraboles, de la camomille et autres plantes sauvages poussant entre les dalles et des fumeurs en pénitence dans une petite encoignure. Malgré les plans, la signalétique et les indications fournies, la question continue à être posée : « Mais où se trouve le laboratoire ARTEHIS, s'il vous plaît ? »

Il est vrai que l'emplacement de l'UMR a de quoi surprendre. Située en haut d'un bâtiment consacré aux Sciences de la Vie, Terre et Environnement, elle ne semble pas tout à fait à sa place. Pourtant, les liens entre ses disciplines, principalement orientées vers les Sciences humaines, et l'UFR SVTE sont indéniables. Peut-être alors est-ce dû à la présence de préfabriqués sur le toit ? Il est vrai que leur improbable silhouette en haut d'un bâtiment au style nettement plus soviétique que rococo a de quoi faire se lever un sourcil. Pourtant, c'est bien à l'intérieur de ces structures temporaires, devenues pérennes par la force des choses, que se trouve ARTEHIS.

Avec le temps, le laboratoire a évolué, déménageant d'une aile à l'autre, aménageant les espaces en fonction des besoins, luttant avec férocité pour conserver chaque salle et pour s'agrandir encore et encore jusqu'à atteindre sa taille actuelle. À force de persévérance et d'énergie, les conditions de travail se sont améliorées : salles de travail, bibliothèque, salle de réunion, bureaux individuels, coin repas, dépôts pour le mobilier archéologique et le matériel de fouille, chauffage et climatisation, etc. Bien sûr, il y aurait beaucoup de choses à dire sur ces locaux, sur ces constructions modulaires installées après coup, qui méritent la plupart des critiques formulées au gré des décennies, mais il faut bien admettre un fait indéniable : ils existent. Sans eux, le laboratoire n'existerait pas. Grâce à eux, le personnel ITA, les doctorants, les masters, les chercheurs, les enseignants-chercheurs, les associés et bien d'autres encore ont un lieu où travailler, où échanger, où étudier, où apprendre, où se former, où se réunir, où manger, où dormir parfois et, peut-être le plus important, où vivre ensemble.

Le mont Blanc
vu depuis la
terrasse du
bâtiment Gabriel.
Cl. Anthony Dumontet.



Ainsi, les locaux de l'UMR ARTEHIS ont grandement évolué au cours de ces trente dernières années. Et ils continueront, sans l'ombre d'un doute, leur transformation à l'avenir, en s'adaptant aux besoins des membres du laboratoire et à l'évolution de la recherche. Toutefois, tant qu'ils resteront au quatrième étage du bâtiment Gabriel, une chose perdurera : la vue saisissante sur Dijon et, les matins où le ciel est clair et se teinte de rose, sur le Mont Blanc. Pour notre plus grand émerveillement.

Brèves de terrasse

Une nouvelle entrante. Septembre 2004. Une nouvelle collègue intègre l'Unité. Elle arrive au pied du bâtiment Gabriel, cherche son chemin et rejoint le laboratoire par une porte secondaire. Allers et retours avec chaque carton, il vaut mieux être en forme pour intégrer une équipe d'archéologues installée au 4^{ème} étage. Un premier collègue arrive : présentation rapide et un conseil : *À votre place, je plierais bagage, car derrière cette porte il y a une équipe de fous furieux qui s'occupent de vieux cailloux !* Puis un deuxième collègue qui l'aide courtoisement à rentrer ses cartons. Puis un troisième qui lui prépare un café. Puis le directeur qui l'accueille et l'installe dans un bureau où un chercheur japonais lui abandonne, dans un petit mot de bienvenue, sa clé et sa patère ! C'était parti, direct et efficace.

Dans le noir. Retour au laboratoire après une journée d'études au rez-de-chaussée du bâtiment Gabriel. Il est 18 heures. Quelques collègues n'ont pas réalisé qu'il fait nuit et qu'il a neigé. Ils se retrouvent sur la terrasse très encombrée et plongée dans l'obscurité. Le Géo Trouvetout de la bande sort une lampe torche de son sac à dos et guide tant bien que mal la petite troupe patinant, jusqu'à la petite porte coincée entre de monstrueuses



Cl. ARTEHIS et
Sophie Desbois,
2020.

bouches d'évacuation. La porte ouverte, le premier s'enfonce de quelques marches dans le noir et trouve l'interrupteur. Bienvenue à ARTEHIS ! Tous se regardent et soupirent, quelle aventure pour rejoindre ARTEHIS un soir d'hiver !

En perdition. Nous avons tous eu des appels au secours de collègues ou visiteurs perdus dans les étages et qui ne trouvaient pas ARTEHIS. Nous courrions à leur rencontre au pied de l'ascenseur. Nous les cherchions parfois un bon moment avant de les retrouver tout au bout d'un couloir devant le vieil ascenseur obsolète, qu'ils essayaient vainement de faire fonctionner, tout en étant effrayés à l'idée de monter dans cette vieille carcasse, mais c'était avant les téléphones portables...

Près du soleil. L'équipe étant installée plus près du soleil, cela donnait l'idée à certains collègues de solliciter l'achat d'équipement pour notre grande terrasse. Sans doute pour effacer la teinte blafarde des bouches d'extractions, des climatisations et des paraboles envahissantes ? « Des parasols et des transats colorés » étaient régulièrement et subrepticement inscrits sur le tableau des fournitures à acheter !

Avec les pigeons. Les archéologues viennent d'aménager de nouvelles salles pour étudier les restes de faune prélevés sur leurs chantiers. En rentrant de déjeuner, nous apercevons un étudiant à quatre pattes très affairé dans un petit coin de la terrasse. Nous nous approchons et rebroussons vite chemin, il nous explique qu'il prélève les os d'un pigeon mort et en décomposition. Il est sans doute fort pressé de mettre en application certains enseignements et d'utiliser le nouvel équipement. Et nous comprenons qu'ARTEHIS, perché au sommet du bâtiment Gabriel, vit aussi avec les pigeons, les a nourris certains hivers (chut, c'est un secret) et en a fait un objet d'étude.

À la chaîne. Une localisation haute pose problème pour certaines livraisons. Quand plusieurs centaines de ramettes de papier sont déposées

à la loge ou au pied du bâtiment, tous les collègues présents font la chaîne pour transporter la précieuse fourniture jusqu'au laboratoire. Ce n'est pas une petite affaire quand il faut passer les volées d'escaliers ou lorsque l'ascenseur trop chargé s'arrête brutalement et qu'une collègue claustrophobe s'évanouit. Mais ces chaînes humaines restent de bons moments et resteront de très bons souvenirs. Comme une certaine banderole déroulée dans le long couloir puis fixée au mur de la coursive et bien visible dans tout le quartier !

La collection insolite de Mélanie !

Mélanie Arnoult

Je suis arrivée au laboratoire ARTEHIS en juin 2017 avec une collection d'objets un peu particulière, exposée dans mon bureau, et suscitant rapidement la curiosité de tous.

Mais pourquoi cette collection si insolite ? Voici sa petite histoire...

Tout a commencé, il y a quelques années, dans l'ancien laboratoire où j'étais également gestionnaire. Ma collègue secrétaire avec laquelle je partageais notre bureau, avait mis en place une sorte de rituel : quand des collègues partaient en missions, proches ou lointaines, ils lui rapportaient un petit objet souvenir.

Au fil du temps, les collègues ayant bien voulu jouer le jeu, une collection assez particulière s'est vite créée. De la figurine au porte-clés, en passant



La collection complète.



Pierres de la Creuse.



Dés à coudre du Mont Saint-Michel et de Périgueux.



Cigogne d'Alsace.



Verre de Vienne (Autriche).

par la petite peluche, un bon nombre d'objets souvenirs des villes et pays traversés, notamment l'Asie, les États-Unis, l'Afrique du Nord, l'Europe, presque un tour du monde !

À son départ en retraite, elle m'a confié cette collection d'objets « en souvenir », je l'ai réinstallée dans mon bureau où elle s'agrandit encore.

Depuis, certains collègues d'ARTEHIS ont contribué à la compléter : dés à coudre du Mont Saint-Michel et de Périgueux, pierres jaumâtres de la Creuse, petit verre de Vienne en Autriche, cigogne d'Alsace...

Quel sera le prochain ex-voto à rejoindre cet autel insolite... ?!

Les coûts comparés d'un livre d'heures et d'une livre de beurre dans une perspective paneuropéenne au prisme de la chrono-cholestérolémie croisée à la pollution par orpiment (*hic et nunc*).

Diane Carron

Donc, de source sûre, un livre d'heures coûte un certain prix cependant que, de source non moins sûre, une livre de beurre coûte un prix certain.

Ainsi parvenus à la conclusion éclatante de cet article dont le titre est un mirage censé étancher la soif du Haut Complexe des Études Rares et Supérieures, nous avons tout loisir d'aborder un moment heureux qui fait rarement l'objet de compte rendu circonstancié et académique. J'évoque la troisième mi-temps de la thèse, la récompense remise au récipiendaire le jour J¹.

L'anecdote

Je peux dire qu'à l'issue de ma téméraire soutenance² qui clôturait plusieurs années d'une fréquentation, certes intermittente, mais non moins régulière de l'UMR ARTEHIS, j'ai été comblée. Comblée, *non tantum* par les nombreux dons, *sed etiam* par l'anecdote croustillante qui leur est associée que je narre ici avec moult circonvolutions et autres contrevallations³.

Le choix des cadeaux du récipiendaire est épineux, car il suppose de réunir un conseil de proches acolytes capables de discerner avec clarté les appétences des chrysalides aspirant au doctorat. L'opération de tri de mes appétences se trouvait facilitée par mon goût souvent exprimé pour les enluminures et autres bien belles images peintes à même les peaux extirpées de petits boyons⁴ expirés, en somme on pourrait bien m'offrir un livre d'heures.

Cependant, ce qui était évident pour mes amis médiévistes était occulte pour mes amis non-médiévistes, que j'aime tout autant⁵. Ainsi, à l'évocation de la possibilité de m'offrir un ersatz de livre d'heures, une doctorante en géologie (dont je préfère taire l'identité qui sera désormais nommée La Blonde, ce qui n'a rien de fortuit) demeura bien plus que fort coite car,

¹ En application d'une tradition locale qui, à l'instar du ban ou du quart d'heure bourguignon, ne s'observe pas en tout lieu, ni de manière aussi festive.

² Devant, soit écrit en passant, une salle bondée.

³ Mon chaleureux souvenir aux tifosis d'Alésia et autres anciens habitués de la maison Jouard.

⁴ Dans mon arpitan natal, le petit boyon est un veau.

⁵ C'est le moment de saluer tous ensemble mes poteaux : Mareva, Stefan, Marie-José, Rémi, Sophie, Claire et Brigitte.

La Blonde en salle
des doctorants
vers 2006.
On admirera
à l'arrière-plan
le raffinement
coloré des
huisseries dont le
choix revient à
Jean Rosen,
Cl. Diane Carron.



ne connaissant pas encore l'existence des livres d'heures, elle avait converti ce concept en une livre de beurre.

Un peu de contexte. Pour tout un chacun, une livre de beurre pèse 500 gr. Pour les médiévistes bien informés, elle coûtait à Paris dans les 7-8 gros blancs en 1418. Précisons que les gros blancs ne sont pas du tout des blancs d'œufs – lesquels associés à du beurre et cuits à la bonne température offriraient pourtant la possibilité de délicieux financiers – mais des portions de francs, donc c'est quand même de la finance. Le gros blanc équivaut à dix ou douze deniers, ce qui revient à dire qu'une livre de beurre coûte un gros tiers de livre d'argent.

Nous sommes près d'attraper la queue du mickey, de boire au vase de Vix, de résoudre le mystère de sainte Reine, car il suffirait pour cela de cesser de divaguer avec ces 500 gr de matière grasse, plus ou moins riche en oméga 3, de remettre l'ouvrage sur le métier et le livre d'heures au milieu du bavardage pour que tout le monde fût sur le bon chemin. Mais c'est ici que l'affaire se corse encore et que nous rebondissons, pour ne pas dire « rebondissons ». En effet, pour ladite La Blonde, la livre de beurre est aussi et avant tout un nucléus ou, disons-le comme ceci, un bon gros morceau de silex, de couleur blonde comme par hasard. Et le meilleur gisement de ces livres de beurre-là se trouve au Grand-Pressigny (Indre-et-Loire). Ça fait une trotte, et on n'est vraiment pas rendus à Loches non plus, car les éclats débités à partir de nucléus du Grand-Pressigny et taillés en magnifiques lames de haute technologie, ne sont légalement pas à vendre mais à contempler au musée⁶. Pour La Blonde ce n'est pas pourquoi offrir une livre de beurre végétal mais comment offrir une livre de beurre minéral ?

⁶ Raoul Daniel a montré le chemin « Au pays des livres de beurre » qu'il a publié dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, paru en 1953, dans le tome 50 sous-partie 4, aux pages 235-241. Et notre très fûté et très regretté Claude Sestier avait repoussé les limites dans « Reproduction de nucléus de type 'livre-de-beurre' et du délamage. Éléments pour la reconstitution d'une logique technique », dans *Artisanats, sociétés et civilisations. Hommage à un savant passeur de savoirs Jean-Paul Thevenot*, dirigé par Luc Baray dans ses suppléments à la belle *Revue archéologique de l'Est*, p. 93-216.

Et lorsqu'on lui répéta – en surarticulant – « un li-vre d'heu-res » pour que ses esgourdes engourdis opèrent enfin le résultat audito-cognitif attendu d'elles : sa pensée, affûtée comme une lame du Grand-Pressigny et désormais libérée de toute contrainte rationnelle, conçut visuellement un livre avec des heures à l'intérieur. Une sorte d'horloge avec des pages qui se tourneraient en égrenant le temps. Où trouver pareille merveille, et est-ce que le butin amassé pour la cagnotte suffira ?

Après son zigzag chimérique, La Blonde revint sur le plancher des boyons et apprit, ce jour-là et pour toujours, qu'un livre d'heures est un genre livresque suranné, méconnu et admirable qui me ferait un bien beau cadeau mais en reproduction seulement car les fac-similés sont hors de prix. Ce prodige pictural valait déjà à l'époque un max de thune, par exemple il en coûta en 1467 à Charles le Téméraire – qui ignorait alors qu'il serait le dernier duc de Bourgogne de la maison de Valois – dans les 45 livres 18 sous « pour 51 histoires de plusieurs couleurs », sans compter la reliure et le fermoir⁷. Prix qui n'a vraiment rien à voir avec une livre de beurre, qu'elle soit végétale ou minérale. Et puis, avant tout comme en définitive, le livre d'heures est animal.

Le recul surplombant

Ce détour alambiqué pour croquer sur le vif tout le chic de l'UMR ARTEHIS : un cénacle où cohabitent de savants spécialistes des règnes minéraux, végétaux et animaux et, parmi ce dernier, du règne humain sur le temps long, très long et très interdisciplinaire pour de vrai. Ce cénacle tient depuis 30 ans, et pas sur le tour de passe-passe pseudo-scientifique que le titre de cette contribution pourrait suggérer. L'équilibre fragile repose sur un effort de curiosité réciproque entre gens des textes, gens des images et gens du terrain. L'interconnaissance était à l'œuvre lors de relectures collectives de nos travaux en cours d'écriture – la semaine comme le week-end – sans distinction de rang ni de grade⁸. Nous nous prêtions aussi main-forte pour l'organisation des colloques, sans différenciation de spécialité. Les sorties terrain étaient une excellente façon de souder le groupe et de se découvrir autrement. Cette formation n'avait rien de superficiel⁹.

Par la suite, j'ai souvent regretté de ne pas retrouver ailleurs l'esprit spécifique à ce laboratoire.

Nul besoin de moquer La Blonde outre mesure car lors d'une réunion où Noëlle Provenzano relatait ses recherches empiriques sur les percuteurs tendres et les percuteurs durs, plus d'un médiéviste est resté poliment circonspect, se demandant si tout cela relevait d'une rêverie éveillée, et s'il ne valait pas mieux s'éclipser avant de servir de cobayes aux expérimentations. Il serait préférable de ne pas proposer aux membres du laboratoire une évaluation de leurs connaissances à propos de la filiation non andalouse de l'andalousite, de la peinture moyenne d'une hache à

⁷ Somme rondelette remise à Loyset Lyedet, superstar des enlumineurs, ainsi que le folio 183 du registre de la Chambre des comptes de Lille, numéroté B 2068 et conservé aux Archives départementales du Nord, l'indique.

⁸ Sessions intensives « sur le toit » par tous les temps avec Mareva Gabillot, Jean Rosen, Albane Burens, Laurent Carozza, Yannick Prouin, Émilie Millet, Stefan Wirth, Jimmy Linton et bien sûr Marie-Angélique Rodot.

⁹ Cette touche d'humour est offerte aux géologues Michel Campy et Christophe Petit qui ont dénié des cohortes d'étudiants inscrits au DESS ArchéoSciences.



*La récipiendaire,
1^{er} décembre 2006,
Cl. Frank Faucher.*

talon, des effets de manche ou de chaussures observés chez les squelettes, de la trajectoire du vol matinal des canards boréaux, des gros fruits des prébendés, de la qualité des biscuits de l'Autruche, ni du pédoncule d'une pointe de la Font-Robert¹⁰. Est-ce qu'il est convenable, ou non, de rire deux fois lors d'une solennité de rit double et, si oui, faut-il rire alors trois fois pour une solennité de rit triple¹¹ ?

Selon le bon mot de Christian Sapin, j'avais mis de côté la recherche de squelettes pour me consacrer au squelette de la recherche. Que de belles découvertes en archives et de chouettes rencontres à travers la Bourgogne. Et que de beaux blocages rédactionnels aussi. Monsieur Tabbagh, mon « patron » qui me connaissait primesautière, me réclamait un style pétillant et se lamentait à longueur de marges de la platitude de mon texte. « Encore un passage bien sec » se navrait-il avant d'exulter par un « OUI ! » lorsqu'il trouva enfin sa pépite dont je ne voudrais pas priver mon brave lectorat : « du pèlerin au vagabond, il n'y a qu'un pas ». Monsieur Rauwel me terrassa à la sortie de l'ancienne liane 1 de Divia en me destinant : « une

¹⁰ La bise décrochée de haute lutte lors d'une joute m'opposant à Claude Mordant, arbitrée par Jean-Paul Thevenot, est à jamais gravée dans ma mémoire.

¹¹ Ici est la preuve que la médiévisque tendance histoire religieuse, c'est on ne peut plus balaise, le reste de la science à côté, c'est un peu de la bagatelle. La réponse à cette question est qu'on ne riait pas lors d'une solennité qu'elle fût double ou triple, mineure ou majeure, on priait.

introduction ça sert à dire “Aimez-moi !” »¹². Je tenais à partager avec vous cette explication car, passé le premier effet d’anéantissement des forces vitales qu’elle déclenche, elle s’avère très utile. Bref, grâce à ces bons conseils, le tapuscrit fut livré, il s’intitule *Peuple de saints et pèlerinages dans les diocèses d’Autun et de Nevers, du temps des martyrs au temps des réformes (IV^e-XVIII^e siècles)*¹³. J’ai soutenu ma thèse sur les saints bourguignons à une époque où il était encore de bon ton que les saints fussent soutenus. Et pour cela, j’ai reçu de beaux cadeaux, dont une reproduction des plus belles pages du codex 2549 de Vienne intitulée « Girart de Roussillon ou l’épopée de Bourgogne ». La soutenance eut lieu un vendredi ; le lundi suivant je signais pour un CDI. Tous les jeunes docteurs n’ont pas cette chance, mais celle-ci signifia la fin des huit années de mon épopée bourguignonne et de mon compagnonnage avec ARTEHIS. Je repris alors le bâton de pèlerin et la truelle pour une autre aire culturelle, un peu plus près du pays des livres de beurre.

¹² J’avoue.

¹³ En vrai, ce n’était pas non plus tout le diocèse d’Autun car le sud avait été réservé en prem’s par d’autres chrysalides. À la fin, j’ai tout bien déposé comme il faut dans HAL.

A, R, T, E, H, I et S dans les miniatures de Cîteaux

Alessia Trivellone


En 2008, la Région Bourgogne offrait une bourse postdoctorale pour financer des recherches sur le patrimoine bourguignon, à réaliser dans le laboratoire ARTEHIS. Daniel Russo, alors directeur du laboratoire, avait fait partie du jury de soutenance de ma thèse, en 2005 et connaissait mes recherches en iconographie médiévale : il m'incita alors à présenter un projet de recherche sur les célèbres enluminures de Cîteaux. Le projet fut retenu. Le soir du 1^{er} janvier 2009, je montai à bord du célèbre train de nuit « Palatino », qui reliait Rome à Paris, et, le lendemain, je descendis à Dijon par une froide matinée hivernale. Mon billet était un aller simple : je n'ai jamais effectué le retour correspondant, car à partir de ce moment je me suis installée définitivement en France. Ce contrat postdoctoral à ARTEHIS a donc marqué une étape fondamentale dans ma vie professionnelle et personnelle.

Côté recherche, j'étais maintenant face à ces objets fascinants que sont les centaines de miniatures de Cîteaux réalisées sous l'abbatit d'Étienne Harding (1108-1133/1134). Dans ma thèse, j'avais pu avoir un avant-goût de la complexité des enluminures de la Bible d'Étienne Harding, en analysant l'image d'Arius au début de l'Évangile de Jean¹. En élaborant mon projet, j'avais certes entrevu quelques pistes de recherche, mais ces images, qui comptent parmi les plus célèbres du Moyen Âge, avaient déjà fait l'objet de publications importantes : Jean-Baptiste Auberger, puis Yolanta Załuska avaient publié des études de grande envergure en 1986 et 1989 ; en 1997, Conrad Rudolph avait étudié l'iconographie des miniatures des *Moralia in Iob*, les plus célèbres du corpus. Qu'aurais-je pu y découvrir de nouveau ?

Mais, rapidement, l'intuition de Daniel Russo s'est révélée féconde : encore aujourd'hui, je lui sais gré de m'avoir encouragée à entreprendre ces recherches. Dans le laboratoire ARTEHIS, le cadre était accueillant et stimulant. Eliana Magnani, directrice de l'équipe des médiévistes, supervisait l'organisation de séminaires animés par des échanges fructueux. Au quotidien, je nouais des contacts humains chaleureux, tout aussi

¹ Alessia Trivellone, *L'hérétique imaginé : hétérodoxie et iconographie dans l'Occident médiéval de l'époque carolingienne à l'Inquisition*, Turnhout, Brepols, 2009, p. 174-188.

essentiels à la recherche intellectuelle : j'ai un souvenir plus qu'agréable des repas et expériences partagées avec Brigitte Colas, Marion Foucher, Sophie Desbois, Marie-José Gasse-Grandjean, Ronan Steinmann, et d'autres, que je ne pourrais pas toutes et tous nommer. Mes premiers articles furent publiés dès 2010, mais mes recherches sur Cîteaux m'ont occupée bien au-delà de la fin du contrat postdoctoral, jusqu'à aujourd'hui. Après avoir publié une dizaine d'articles sur ce sujet, j'ai soutenu en décembre 2023 mon dossier d'habilitation à diriger des recherches, dont le mémoire inédit consiste en une étude globale des miniatures de Cîteaux. Il m'aura fallu quatorze ans, certes pas uniquement consacrés à ce sujet de recherche, pour compléter une étude d'ensemble sur la bibliothèque de Cîteaux et pour saisir le(s) sens d'un corpus constitué de près de quatre cents images, contenues dans une vingtaine de manuscrits. Réalisées par des moines et pur produit de leur méditation sur l'Écriture, ces images comblent le silence des sources écrites sur la première communauté cistercienne ; construites selon un procédé exégétique, elles permettent d'avoir accès à la manière dont les moines pensaient le monde.



Les manuscrits de Cîteaux sont conservés à la Bibliothèque Municipale de Dijon. Ils sont numérisés et consultables en ligne à ce lien :
<http://patrimoine.bm-dijon.fr/pleade/subset.html?name=sub-citeaux>



A

Cette miniature est tirée d'un manuscrit contenant les Lettres et Sermons de Jérôme, copié vers 1120 : avec son frontispice en pleine page et ses 142 lettres enluminées, il s'agit sans conteste du manuscrit le plus riche et luxueux du scriptorium.

Deux hampes diagonales dessinent les contours de la lettre A, remplie au centre par un *Agnus Dei* et des rinceaux végétaux, tandis que trois personnages apparaissent dans des médaillons

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 135, fol. 163r.

aux extrémités de la lettre. Celle-ci introduit les mots *Audi filia* (« Écoute, ma fille »), au début d'une lettre de Jérôme à Eustochium. Les mêmes mots apparaissent dans le livre tenu par le Christ, au sommet de la lettre, ainsi que sur les pages qu'écrit le moine en bas à droite, à identifier donc avec Jérôme lui-même en train de rédiger la lettre. Par conséquent, la femme en bas à gauche peut aisément être identifiée comme la destinataire de l'épître, Eustochium, une vierge romaine morte en 420 à Bethléem où elle était à la tête de trois monastères. Dans l'image, Eustochium porte une torche de la main droite, probable allusion à la virginité évoquée par la parabole biblique des vierges sages et vierges folles (Mt 25, 1-13). De sa main gauche, elle tient une branche de palmier, attribut des martyrs : il s'agit peut-être d'une allusion au passage de la lettre où Jérôme rapproche le choix de la virginité du martyre.

Les représentations d'Eustochium et des autres femmes destinataires des lettres de Jérôme sont rares au Moyen Âge : les manuscrits de Cîteaux sont exceptionnels en ce qu'ils en contiennent plusieurs occurrences. Ces images semblent bien pointer l'intérêt particulier qu'Étienne Harding porte au monachisme féminin. À une date indéterminée avant 1125, l'abbé fonde en effet l'abbaye féminine cistercienne de Tart, qu'il dote tout de suite d'une abbesse, en le distinguant en cela des prieurés bénédictins féminins, placés sous l'autorité d'un abbé. L'initiale enluminée, œuvre d'un enlumineur anglais que l'on pourrait identifier à Étienne Harding lui-même, semble donner une clé de lecture pour cette fondation. En fondant Tart, l'abbé anglais pourrait en effet bien avoir conçu l'institution d'une branche cistercienne féminine en s'inspirant de Jérôme, son modèle. Il est tentant de voir, dans les deux hampes de cette initiale A, les deux branches féminine et masculine de l'ordre cistercien descendant directement du Christ. La répétition des mots *Audi filia*, rappelant l'incipit de la règle bénédictine, *Obsculta o fili* (« Écoute, ô fils »), pourrait également souligner et célébrer la naissance de la branche féminine.

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 168, fol. 4v.



R

Cette miniature en pleine page constitue le frontispice du premier tome des *Moralia in Iob*, le manuscrit le plus célèbre du fonds. Les *Moralia in Iob* sont une œuvre incontournable pour les moines : il s'agit de l'ouvrage le plus copié dans les monastères du Moyen Âge. Dans cette œuvre, Grégoire le Grand fait l'exégèse du livre biblique de Job. Sous sa plume, ce vieillard frappé par de lourdes épreuves devient, entre autres, l'allégorie du moine (et de l'homme en général) qui lutte pour sa perfection morale. Il n'est dès lors pas étonnant que les tomes des *Moralia in Iob* de Cîteaux

contiennent de nombreuses scènes de combat entre hommes, animaux et monstres. Dans certains cas, comme dans le frontispice, les images ont recours à l'imagerie militaire. Les personnages maniant des armes et des boucliers figurent la lutte contre les péchés : c'est le niveau moral de l'exégèse.

Les images des *Moralia* de Cîteaux présentent souvent un décalage qui surprend l'observateur. Dans ce frontispice, avec ses habits trop longs et échancrés, ses chaussures pointues et ses manches trop larges, le chevalier n'est pas correctement habillé pour la bataille qui l'oppose aux deux dragons. Fièrement dressé sur les épaules de son serviteur, il semble croire pouvoir vaincre le dragon qu'il menace en brandissant l'épée ; il ne se rend pas compte que c'est en réalité son humble serviteur qui mène efficacement le combat et qui tue d'une flèche le plus grand des deux dragons. Le décalage de la situation et le *qui pro quo* qui s'ensuit ont un potentiel comique. De fait, comme dans d'autres images du même manuscrit, le niveau moral de l'exégèse coïncide avec un « second degré » drôle. Ces miniatures entendaient sans doute susciter le rire chez les moines, afin de les conduire à stigmatiser des comportements négatifs – dans ce cas, certainement l'orgueil.



T

Les miniatures du deuxième volume de la Bible d'Étienne Harding semblent à première vue illustrer le récit biblique ; toutefois, elles ajoutent souvent des détails non cités dans la Bible qui ouvrent la porte à d'autres niveaux de sens, construits par l'enlumineur. Souvent, c'est dans ces éléments ajoutés qu'il faut chercher la clé d'interprétation d'une image.

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 14, fol. 165v.

L'initiale du livre de Tobie est formée par un personnage à la silhouette élancée qui tient un serpent sur ses épaules. Étiré en longueur et présentant un nœud au niveau de sa queue, le reptile forme la barre horizontale de la lettre. Cette image est bien différente des enluminures qu'on trouve au début du livre de Tobie dans les autres bibles enluminées. Certaines d'entre elles, comme celle de la Bible de Stavelot, réalisée entre 1093 et 1097, ont une structure similaire, mais montrent un homme en train de transporter un cadavre : elles mettent en image l'épisode où Tobit, le père de Tobie, ensevelit les morts de sa tribu, un épisode décrit dans le premier livre de Tobie. L'image de Cîteaux, particulière, ne semble à première vue figurer aucune scène du texte biblique. On remarquera toutefois que le serpent sur les épaules du jeune homme crache une grenouille. Bien que l'enlumineur n'ait dessiné qu'un seul amphibien, l'image pourrait renvoyer au verset de l'Apocalypse :

« Et je vis sortir de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète, trois esprits impurs, semblables à des grenouilles » (Ap 16, 13).

« Dragon » et « serpent » désignent en effet le même animal au Moyen Âge. Quant au jeune personnage élancé, il pourrait bien s'agir d'un ange : en effet, dans l'enluminure présente sur la même page, figurant des scènes relatives au voyage de Tobie, l'archange Gabriel n'est pas doté d'ailes et a un aspect complètement humain ; le seul élément qui le distingue de Tobie et des autres personnages est justement sa grande taille élancée. Cette initiale T pourrait donc renvoyer au combat victorieux de l'archange Michel contre le dragon-serpent, évoqué lui aussi dans les premiers versets de l'Apocalypse, qui a lieu à la fin des temps :

« Puis je vis descendre du ciel un ange (...). Il saisit le dragon, le serpent ancien, qui est le diable et Satan, et il le lia pour mille ans. Il le jeta dans l'abîme. » (Ap 20, 1-2).

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 135, fol. 114v.



E

Le chapitre 6 de la règle bénédictine invite les moines à respecter le silence et à s'abstenir de toute parole mauvaise ou vaine. Dans certaines enluminures de Cîteaux, ces paroles vaines semblent être matérialisées par des rinceaux végétaux, souvent crachés par des animaux, qui vont s'entrelacer aux structures des lettres. C'est ce que l'on observe dans cette lettrine, au début de l'une des Épîtres de Jérôme. Une lettre « e » minuscule formée d'une structure ajourée abrite

un canidé qui crache un long rinceau. Ce rinceau n'a rien de nécessaire : étranger à l'initiale, il s'imbrique et se superpose à celle-ci, en compliquant et brouillant la lecture. La lecture monastique se faisait à voix haute : le rinceau « craché » semble ainsi matérialiser des sons émis par l'animal qui viennent interférer avec le son de la lettre « e », destinée à être lue et prononcée par les moines.

Le cou de l'animal est écrasé dans la barre horizontale de l'initiale, au point que son volume en semble nié, tous comme l'épaisseur des tiges et des feuilles qui s'imbriquent à la lettre ajourée. Ces rinceaux végétaux, étrangers à la lettre, ont un caractère illusionniste : l'enlumineur suggère qu'il ne faut pas se fier à leur apparence et que le lecteur doit en faire abstraction pour pouvoir saisir le sens authentique de la lettre. Celle-ci devient ici une métonymie de la Lettre, de l'Écriture sacrée.



H

Cette image au début du livre 24 des *Moralia* met en scène des jongleurs. La hampe droite de la lettre H(*elium*) est formée par un personnage qui se tourne vers la gauche et tend les avant-bras vers le haut. Grand et élancé, il a les cheveux mi-longs et quelques traits de barbe sous le menton : tout semble indiquer qu'il est relativement jeune. La hampe gauche est formée au contraire par un personnage âgé, arborant

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 173, fol. 66r.

barbe, moustaches et une longue chevelure blanche, nettement moins grand que le personnage de droite ; sur sa tête, un petit singe debout se tourne en arrière pour regarder le jeune homme de la hampe de droite et lève les pattes avant comme pour l'imiter. La barre horizontale est enfin formée d'un petit animal, un lapin ou plus probablement un lièvre, qui s'élanche de droite à gauche ; le personnage âgé serre les pattes avant de l'animal avec sa main gauche et, de la main droite, prend son museau entre l'index et le pouce.

Certains éléments indiquent que le personnage de droite pourrait être un homme luxurieux. En effet, Grégoire le Grand affirme dans les *Moralia* que les hommes qui succombent aux passions charnelles, « adressent le regard de l'esprit vers les choses les plus basses » et regardent « les pires exemples » (*Moralia* 24, VIII, 21). Le lapin ou lièvre qui s'échappe de gauche à droite, à la hauteur de ses parties génitales, pourrait venir confirmer cette lecture. Le mot latin *cuniculus*, désignant le lapin, était associé dans des jeux de mots attestés dès l'Antiquité au « con », l'attribut sexuel féminin. Animal polysémique, le lièvre est lui aussi souvent associé, dans les textes médiévaux, à la luxure, notamment sous la forme du désir homosexuel : selon plusieurs auteurs médiévaux, se nourrir du lièvre rendrait les hommes efféminés. Enfin, que des jongleurs soient associés à la luxure ne saurait étonner : nombre de textes médiévaux condamnent en effet les jongleurs, coupables d'exhiber leurs corps de manière « lascive » ou « obscène ».

Les allusions à ce péché de chair sont toutefois loin d'épuiser le sens de cette image. L'homme de droite s'adapte particulièrement bien à figurer Élihu, le plus jeune des quatre compagnons de Job. Dans la Bible, Élihu prend la parole et adresse quatre discours successifs au vieillard ; Grégoire le Grand commente ces discours dans les livres 23-27 de ses *Moralia* (donc également dans le livre 24, introduit par cette image). Dans son commentaire, Grégoire affirme qu'Élihu est la figure de l'arrogant qui dit des choses justes. Tout au long des livres 23-27, il revient à plusieurs reprises sur ces caractéristiques, en soulignant la justesse de ces discours proférés par un « orgueilleux », un « arrogant », un « superbe ». On remarquera que l'initiale H qui introduit le livre 24 est précisément l'initiale du prénom *Heliu* (Élihu) ; qui plus est, c'est un jeune homme grand et droit qui forme la hampe droite. Sa haute stature peut renvoyer à la superbe d'Élihu : Grégoire observe en effet que, comme tous les

arrogants, il se considère comme « plus élevé » que les autres et déverse sur eux ses paroles méprisantes avec condescendance. Il est donc fort possible que l'homme de la miniature soit bien Élihu en train de proférer son discours, d'autant plus que le quadrupède au centre de l'image pourrait acquérir un sens complémentaire : dans des œuvres médiévales (comme dans les *Allégories sur la Sainte Écriture* de Raban Maur), le lièvre est la figure des hommes injustes et mauvais, mais doctes et instruits – comme l'est Élihu selon Grégoire le Grand. Le mammifère devient ainsi un *alter ego* du jeune ami de Job. En serrant entre ses doigts le museau du lapin/lièvre, l'homme âgé semble ainsi ostensiblement « fermer la gueule » de cet animal et réduire au silence le jeune orgueilleux. Ce faisant, il rétablit le juste ordre des choses, car, comme Grégoire le remarque dans les *Moralia* à propos d'Héliu, « il est d'un orgueil sans bornes que d'exiger révérence d'un homme plus âgé et d'imposer le silence à quelqu'un qui est meilleur » (*Moralia* 24, XIII, 37).



I

L'exégèse médiévale est une lecture de la Bible qui vise à dégager plusieurs niveaux de sens du texte biblique. Derrière les mots et les personnages de la Bible, les commentateurs médiévaux recherchent d'abord un sens allégorique : ils dénichent alors les allégories cachées derrière la Parole divine et établissent volontiers des correspondances entre celle-ci et des éléments du monde présent, qui leur permettent de décrypter leur environnement à la lumière des Écritures. Le sens moral est aussi particulièrement recherché : la Bible est en effet censée indiquer comment il faut agir pour mériter le salut. Enfin, les exégètes construisent également une interprétation anagogique qui leur permet de scruter l'avenir

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 173, fol. 41r.

et de discerner la fin des temps ; l'anagogie est le sens de l'élévation, car elle permet de se projeter dans l'au-delà et d'apercevoir les réalités célestes. Pour les exégètes médiévaux, un même passage biblique peut être lu selon tous ces niveaux de sens, qui restent tous valables en même temps. Réalisées par des moines, les miniatures de Cîteaux sont construites selon les mêmes principes : les plus complexes d'entre elles réussissent l'exploit de mobiliser tous les sens de l'exégèse. C'est le cas de cette image, introduisant le livre 21 des *Moralia in Iob*, qui montre un moine et un laïc coupant et élaguant un arbre.

L'arbre constitue la hampe de la lettre initiale I (*Intellectus*). Les deux personnages travaillent ainsi à la fois sur l'arbre et sur la lettre : par cette superposition, selon le procédé de l'exégèse allégorique, l'enlumineur établit une équivalence entre le travail champêtre et le travail sur l'écriture/Écriture. Ce n'est pas, à vrai dire, un rapprochement complètement original : connu dès l'Antiquité, encore aujourd'hui on affirme que celles et ceux qui s'adonnent au travail intellectuel « se cultivent ».

Dans les *Moralia in Iob*, en commentant le verset du Deutéronome qui évoque deux compagnons qui vont travailler ensemble dans la forêt (19, 5), Grégoire le Grand affirme que couper un arbre signifie s'appliquer à détruire ses propres péchés (*Moralia* 10, VII, 12). En figurant la coupe de l'arbre, l'image semble se situer donc également sur le niveau moral de l'exégèse : plus particulièrement, par le moine qui tente de couper un arbre, l'enlumineur semble vouloir mettre en image la nécessité de couper « près de la racine » les tentations.

Est-ce que le religieux arrivera à accomplir correctement sa tâche ? Rien n'est moins sûr. On remarque en effet que le tronc de l'arbre ne présente pas l'entaille directionnelle diagonale qui détermine le côté où l'on souhaite voir l'arbre tomber : cette coupe diagonale, nécessaire, est en général bien visible dans les images médiévales d'abattage des arbres. En l'absence d'entaille directionnelle, il n'est pas possible de deviner si l'arbre va tomber et, le cas échéant, dans quelle direction. Il est bien possible que cette indétermination ait été recherchée par l'enlumineur :

l'orientation de la chute peut en fait se révéler d'une grande importance car, selon Grégoire, « l'arbre est l'homme juste ou injuste selon la direction vers laquelle il tombe : le jour de sa mort l'homme juste tombe au sud et le pécheur au nord » (*Moralia* 12, IV, 5). Le commentaire de Grégoire le Grand et l'image se placent, de ce point de vue, sur le niveau anagogique. Aucune issue de l'enluminure n'est toutefois envisageable avec certitude ; la suite se charge de mystère, car il n'est pas donné à l'homme de deviner son sort et de lire dans les plans de Dieu. Dans son indétermination, cette image rejoint beaucoup d'autres miniatures du même manuscrit...



S

Une des caractéristiques les plus déroutantes de l'exégèse médiévale est sans doute son caractère ouvert, indéterminé. Pour un même élément biblique (personnage, épisode), les exégètes proposent le plus souvent deux ou plusieurs interprétations divergentes, voire opposées et contradictoires, toutes valables en même temps. Dans le livre 18 des *Moralia*, Grégoire le Grand affirme ainsi que « dans la Sainte Écriture, les pierres ont tantôt un sens négatif, tantôt un sens positif », pouvant signifier des cœurs endurcis ou des esprits forts (*Moralia* 18, XXXIII, 52). Dans le livre 33, à propos des « montagnes », Grégoire met en garde :

« Lorsque dans la Sainte Écriture on trouve 'montagne' au singulier, on désigne tantôt le Seigneur incarné, tantôt la Sainte Église, tantôt le testament de Dieu, tantôt l'ange apostat, tantôt tout hérétique. Lorsqu'on mentionne les montagnes au pluriel, celles-ci indiquent tantôt la hauteur des apôtres et des prophètes, tantôt l'orgueil des puissants du siècle » (*Moralia* 33, I, 2).

De manière similaire, certaines miniatures des *Moralia* de Cîteaux cultivent l'ambiguïté. L'initiale S du livre 32, formée par la silhouette courbée et vrillée d'un personnage qui saisit de ses deux mains un fléau, illustre parfaitement ce fonctionnement. L'initiale introduit les mots *Sancti viri*, « les hommes saints », mais son image est bien loin de l'iconographie traditionnelle des saints. Le livre 32 s'ouvre en fait sur le constat d'un paradoxe à propos de la beauté : Grégoire affirme que la découverte de la vertu et de la beauté intérieure révèle la laideur de l'aspect extérieur. Ainsi, paradoxalement, les saints se trouvent « d'autant plus déformés (*deformes*) dans leur aspect extérieur, qu'ils se trouvent beaux à l'intérieur ». Un peu plus loin, ce paradoxe est étendu à la rectitude. Plus nous devenons dignes, plus nous nous trouvons indignes, dit Grégoire, et nous nous sentons d'autant plus éloignés de la rectitude que nous nous approchons de celle-ci. L'idée de *rectitudo* morale, que nous pouvons rapprocher de la « droiture » ou de la « justice » est ensuite opposée à la *tortitudo* (« torsion », « sinuosité », « tortuosité ») : ceux qui sont investis par les rayons de la sagesse découvrent plus clairement leur propre courbure (*tortitudo*).

« Déformé » et « torsionné » sont deux adjectifs qui décrivent parfaitement le personnage qui forme la lettre S. Incarnant la première lettre des mots *Sancti viri*, s'agirait-il d'un de ces « hommes saints » dont parle Grégoire, déformés à l'extérieur et d'autant plus beaux à l'intérieur ? Ou s'agit-il alors de ceux qui ne cherchent pas la sagesse et « qui ignorent même la règle de la rectitude » (*rectitudinis regulam ignorant*) que Grégoire stigmatise ? L'homme serait-il donc un homme « droit », juste, déforme

Dijon,
Bibliothèque
municipale,
ms. 173, fol. 148r.

seulement en apparence, ou alors quelqu'un qui ne recherche pas la « rectitude » morale ? L'image pourrait se prêter aux deux lectures.

L'homme saisit un fléau (*flagellum*) pour battre le blé et sa contorsion formidable laisse présager un coup de bâton imminent et puissant. Mais l'action de battre le blé, chez Grégoire, est aussi interprétée de deux manières opposées. Au livre 3, Grégoire commente la vision de l'ange par Gédéon (Juges 6, 11-24), alors qu'il était en train de battre le blé : dans ce cas, pour Grégoire, battre le blé est une action positive, qui veut dire opérer un juste choix entre les vices et les vertus. Mais, au livre 26, Grégoire lit le même geste de façon opposée : ici, il compare le battage du blé à l'action des mauvais qui, par leur iniquité, frappent et purifient la vie des élus comme, lorsqu'en battant le blé, on le sépare de la paille. À nouveau, l'exégèse offre deux voies opposées pour considérer le même geste. La miniature reste donc ambiguë, le commentaire de Grégoire pouvant être convoqué pour appuyer une interprétation positive et négative de la même image.

Pour un moine médiéval, la contradiction n'est pas gênante : dans le livre 30 de ses *Moralia*, après avoir proposé deux interprétations diverses et contradictoires à propos de l'onagre (l'âne sauvage), Grégoire affirme :

« Je laisse au jugement du lecteur de choisir l'interprétation qu'il préfère. Si d'ailleurs aucune des deux explications que je propose ne le satisfait, s'il arrive à en trouver une autre plus adéquate au texte et plus profonde, je le suivrai bien volontiers, comme un disciple suit son maître, puisque je considère comme un don pour moi ce qu'il comprend mieux que moi-même » (*Moralia* 30, XXVII, 81).

Le caractère ouvert de l'exégèse apparaît clairement. Il existe un grand écart entre, d'une part, l'analyse iconographique moderne qui vise à comprendre, à définir et à délimiter une image par un procédé logique, et, d'autre part, des miniatures construites selon les procédés de l'exégèse, qui deviennent à leur tour le support d'une multitude d'interprétations différentes et divergentes. Le plus grand défi que les miniatures de Cîteaux lancent aux chercheurs et aux observateurs du XXI^e siècle réside dans cet éloignement d'avec la pensée moderne : ces images extraordinaires nous obligent à abandonner nos logiques de compréhension habituelles et à nous ouvrir à une autre manière, radicalement différente, de voir le monde.



30 ans

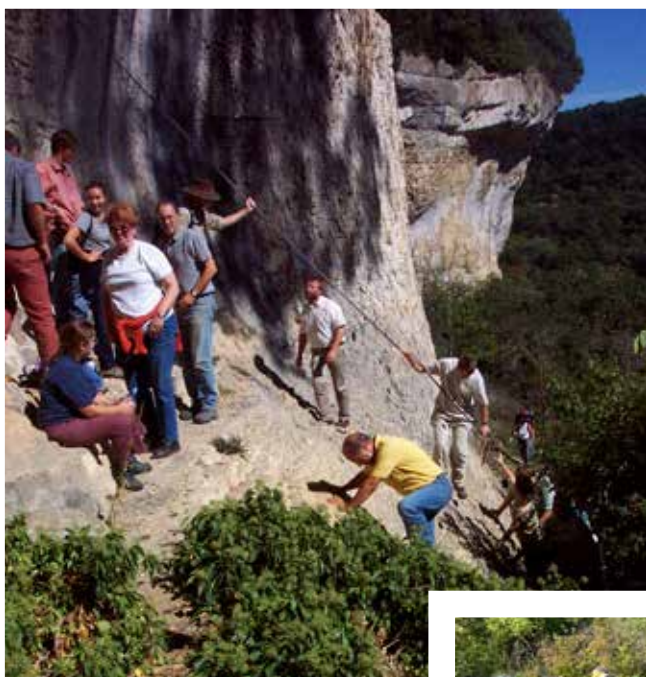
**ARTEHIS par monts et
par vaux**

Ensemble de stèles ornées situé à Ulaan Uushig, Mongolie, cl. Fabrice Monna.



Les sorties de l'UMR ARTEHIS : florilège

Les membres d'ARTEHIS



Le cirque du Bout de Monde... au bout du monde (enfin presque) (Nolay 2004).

Quand l'UMR ARTEHIS et l'UFR SVTE faisaient des sorties de rentrée ensemble ! (Autun 2006).



Le temple de Janus... avec le ciel bleu (Autun 2006).



*Sortie pluvieuse
à Vix...
sortie heureuse
(Vix 2007).*



*L'art de faire
de la lecture
des paysages
de Solutré
avec les mains
(« sortie de
rentrée »,
Solutré 2008).*

*Le directeur-adjoint
aux antennes
(Baume-lès-
Messieurs 2016).*



*Oui, c'est bien à
vous que je parle
des hypogées
des marais de
Saint-Gond
(Saint-Gond 2017).*

*Pause méridienne
joyeuse au
grand air
(Saint-Gond 2017).*





*De belles pièces
sorties des
réserves
du musée
d'Alise-Sainte-
Reine
(Alésia 2018).*



*Regards
admiratifs et
concentrés sur
la scénographie
de l'&ccllesia
de Luxeuil
(Luxeuil 2021).*

ALESIA in ARTEHIS

Retour subjectif sur 30 ans d'histoire commune

Fabienne Creuzenet

Haut lieu du patrimoine national, lieu de mémoire, lieu mythique suscitant passions et controverses, connu de toutes les générations d'écoliers, le site d'Alésia reçoit tous les qualificatifs qui soulignent son importance historique et sa place dans la mémoire et la mythologie nationale. Ce site incontournable de l'archéologie bourguignonne se devait de trouver sa place au sein de l'UMR dès sa création.

Mais pour commencer, il nous faut rappeler le contexte particulier du site il y a 30 ans, où une société savante et des membres de l'université de Dijon (uB) collaborent étroitement pour l'organisation des fouilles, la conservation et l'exposition des collections ainsi que pour la gestion de ce site. Sans rentrer dans les détails, la recherche archéologique et l'ouverture du site au public doivent tout, à partir de 1905, à la Société des Sciences historiques et naturelles de Semur en Auxois (SSS). À partir de 1958, elle reçoit l'appui de l'université de Bourgogne via Joël Le Gall, professeur d'histoire romaine et ses étudiants. Le professeur Le Gall directeur de la commission des fouilles, conservateur du musée Alésia, sera titulaire jusque dans les années 80, de toutes les autorisations de fouilles. Plusieurs collaboratrices techniques se sont succédé pour l'assister dans sa tâche. Les équipes de fouille se diversifient et explorent le centre de la ville gallo-romaine, les quartiers d'habitat. Les travaux universitaires se multiplient sur le site.

1994, la grande année

En 1994, Hubert Benoist d'Anthenay est un grand président de la SSS, totalement investi dans la gestion et la sauvegarde du site. Elisabeth Rabeisen, ingénieure d'études en archéologie à l'uB, gère, à Dijon et à Alise, les collections du musée Alésia, l'accueil des publics sur l'ensemble du site et fait sa thèse sur les bronziers d'Alésia. Albéric Olivier, architecte au CNRS, directeur du bureau d'architecture antique dans la faculté rue Chabot-Charny, inséparable de son épouse Anne, connaît mieux que personne l'architecture d'Alésia qu'il étudie via ses monuments et leur restitution. Michel Reddé et ses équipes mènent un programme pluriannuel (1991-1997) de reprise des fouilles sur les fortifications du siège de 52 av.-J.C.

Statue de
Vercingetorix,
entreprise
Ballaide Photo -
Thierry Clarté.



Je dirige la fouille au lieu-dit En Curiot à l'entrée sud-ouest de l'oppidum et de la ville gallo-romaine, qui a révélé, deux ans plus tôt, la présence d'un habitat gaulois bien conservé sous une voie périphérique. Les relations sont excellentes avec la commune d'Alise, propriétaire du site, et son maire Jacques Barozet.

Trois événements marquent pour moi l'année 1994 d'une pierre blanche. Tout d'abord la découverte d'un rempart de type *murus gallicus* inédit sur le site d'En Curiot, magnifique trouvaille après celle du quartier gaulois. Tout un secteur de l'Alésia mandubienne et de sa fortification, si mal connue, sort de terre.

Cette même année je mets en place le chantier école de l'université de Bourgogne, soutenu par le conservateur régional du SRA, Claude Mordant et par le Département d'Histoire de l'Art/Archéologie. Une convention bipartite entre la DRAC de Bourgogne et l'Université apporte le financement nécessaire à une fouille de 3 mois pendant laquelle une initiation aux méthodes de l'archéologie est dispensée pendant 4 semaines aux étudiants inscrits en 2^e année. Cette formation pratique est intégrée dans le cursus et notée. C'est exceptionnel dans le monde universitaire à cette époque

Enfin, l'imposante Maison Jouard face à la statue de Jeanne d'Arc, l'ancienne cure d'Alise, tout juste rénovée, devient la base archéologique, permettant l'hébergement confortable des équipes de fouille et offrant des espaces de travail. La commune d'Alise met à notre disposition la maison gratuitement.

30 ans de recherches

En rejoignant l'UMR nouvellement créée, j'ai intégré la fouille en cours et son chantier-école dans les programmes de l'UMR et Alésia a pris sa

place parmi les grands sites de l'UMR. Au fil des ans, les opérations et les programmes se sont succédé. Après le quartier gaulois d'En Curiot et son rempart, le chantier-école s'est déplacé le long de l'actuel cimetière au lieu-dit Les Champs de l'Église pour l'exploration d'un quartier artisanal recouvert par un cimetière mérovingien.

Temps fort de la recherche ces dernières années, le programme « Sanctuaires d'Alésia » dirigé par Olivier de Cazanove, alors professeur d'archéologie à l'université de Bourgogne et responsable d'équipe à l'UMR, a pris son essor en 2008. Onze campagnes de fouille ont permis la reprise des fouilles et l'exploration en aire ouverte du sanctuaire d'Apollon Moritasgus et la fouille d'un temple inédit au lieu-dit En surelot.

Depuis 2020, Mathieu Ribolet et moi-même dirigeons l'exploration du centre monumental et de ses marges. Une première opération de 2020 à 2022 dans le quartier au nord du Monument d'Ucuetis a permis de clore le dossier de l'insertion de ce monument emblématique d'Alésia, dans la ville. Une grande tranchée sur la place publique en 2023 a initié la première étape d'un programme pluriannuel consacré à la chronologie de la place publique, des monuments qui la définissent et des voies qui la parcourent.

Partenariats et valorisation scientifique

Au fil des années et de l'évolution du contexte, notamment dans le cadre de l'aménagement du site et de la création du MuséoParc, de nouveaux partenaires ont pris leur place. Le Département de la Côte-d'Or est devenu propriétaire des collections et des vestiges. Il a confié la gestion et la médiation du site à la société d'exploitation du MuséoParc en 2008. Le Conseil Départemental est devenu le principal financeur des fouilles en cours. L'équipe de la conservation du musée est aujourd'hui un interlocuteur quasi quotidien. Le dialogue est fréquent avec les équipes du MuséoParc Alésia pour la valorisation du site et de nos recherches, la validation scientifique des supports de médiation. Dans ce cadre, notre mission de valorisation de la recherche s'est pleinement développée ces dernières années avec la participation scientifique à un comité de pilotage pour la création de la maquette 3D du centre monumental et son utilisation dans l'application sur tablette pour les visiteurs. Plus encore, le renouvellement de la scénographie du centre d'interprétation du MuséoParc en 2021 a été l'occasion d'une collaboration intense et du partage avec le public des dernières découvertes scientifiques du site.

La commune d'Alise-Sainte-Reine continue à nous apporter son soutien. Une convention signée en 2019, qui sera prochainement renouvelée, définit les échanges et programmes de coopération entre l'UMR et les partenaires que je viens de citer.

Ce retour bref et subjectif sur la vie commune d'Alésia et de l'UMR pendant 30 ans s'inscrit dans la longue histoire de 160 années de recherche archéologique sur le site. Impossible de raconter dans ce cadre le détail des grands tournants de la vie d'Alésia vécus ces dernières années ou de donner la longue liste de tous ceux qui ont pris part aux fouilles dans le cadre du chantier école. Le bilan est riche, avec de grandes avancées dans

la recherche, des partenariats qui nourrissent une synergie au service du développement et de la valorisation d'Alésia.

À ARTEHIS l'histoire commune avec Alésia continue à s'écrire au fil des intérêts scientifiques de ses chercheurs et chercheuses et de l'envie de collaboration de ses partenaires. Et en 2024 tout va bien.

Quand l'archéologie s'invitait au bord de l'autoroute A6 : un souvenir de Jean-Paul Thevenot

L'équipe éditoriale de l'infolettre d'ARTEHIS *Sur le Toit*

L'équipe de l'infolettre *Sur le Toit*

L'expérimentation est une chose à laquelle vous tenez.

Jean-Paul Thevenot

Oui. Il faut voir les sottises que disent les gens sur l'archéologie. C'est de là que vient l'idée de l'archéodrome. À l'époque de la construction des autoroutes, Bernard Devosges et moi-même avons rencontré le préfet qui dirigeait ces aménagements. Il nous a dit que des gisements archéologiques étaient fichus en l'air. Ainsi, nous avons participé à la réalisation de fouilles archéologiques pour sauvegarder ce patrimoine. On voyait donc de temps en temps les responsables de la Société des Autoroutes Paris-Rhin-Rhône. Lors de l'une de ces réunions, je leur ai dit : « il y aurait une politique à mettre en place afin d'humaniser les autoroutes ». Ils étaient d'accord. Mais comment faire ? Avec B. Devosges, on a pensé tout de suite que ce serait intéressant de développer un volet « archéologie » puisque l'autoroute détruisait les gisements archéologiques. D'où l'idée de créer un « point » où on montrerait les vestiges mis au jour sur le tracé des autoroutes. Au départ, c'était un projet modeste. Les responsables du chantier ont médité et ont dit : « on veut faire quelque chose sur le bord de nos autoroutes ». Et nous, on a leur a répondu : « La Bourgogne, c'est pas mal ». Pourquoi ? Parce que c'est le point de rencontre du nord, du sud, de l'ouest et de l'est. Ces gens-là, qui avaient à l'époque déjà des ordinateurs dans la tête, se sont dit que le meilleur endroit, c'était la région de Beaune. Parce que les gens qui arrivent du nord changent de soleil à Beaune. Ils ne voient pas le ciel de la même façon. Et puis, c'est le point où on vend le plus d'essence en Europe.

B. Devosges et moi avons été sollicités pour imaginer un projet. Un « archéo je-ne-sais-quoi ». Pourquoi pas « drome » ? Un archéodrome. Le nom était trouvé. B. Devosges et moi mettons tout ce qu'on peut dans le projet, et on demande aux collègues du coin (Combiér, l'abbé Joly...) ce qu'il serait intéressant de présenter. Les responsables des autoroutes demandent un plan à un architecte. Ils souhaitent mettre aussi des reconstitutions extérieures, sur une surface de plusieurs hectares. Tout de suite, ils pensent à Alésia. En 1978, l'inauguration a lieu en grande pompe.

L'archéodrome était donc nouvellement né, mais il fallait maintenant le faire vivre. La conservatrice du musée de Dijon, Marie-Chantal Frère-Sautot,

a été nommée. Comme il y avait des crédits, elle a eu l'idée géniale, sur nos conseils, de faire de l'archéologie expérimentale : travail du fer, du silex, tissage, etc. À partir des reconstitutions des archéologues, il a notamment été demandé à des charpentiers compagnons de construire une maison néolithique, sur le modèle des maisons danubiennes découvertes dans le nord de la France. Le premier qui a regardé le plan a dit : « moi, je vous reconstruis pas une maison aussi conne que ça, parce qu'elle va s'effondrer tout de suite ». Les archéologues qui ont imaginé l'architecture des maisons néolithiques, n'avaient pas conscience des impératifs de résistance. Je me souviens également que les responsables avaient évoqué la question : « et si elle prenait feu ? ». Cela aurait été une chance pour l'archéologie expérimentale ! D'autres reconstitutions archéologiques ont été réalisées : un tumulus, une ferme gauloise, un fanum, un atelier de potier...

L'archéodrome a vécu de façon assez remarquable pendant une vingtaine d'années. Et puis, les gens ont changé d'esprit. La société à laquelle les responsables de l'autoroute avaient donné la gestion a dit qu'il n'était plus suffisamment rentable. L'archéodrome a fermé en 2005 après vingt-sept ans d'existence. Mais il n'est pas totalement mort. En effet, les responsables de l'autoroute ont eu l'intelligence de distribuer à tous les musées qui en avaient besoin, les reconstitutions (dont celui d'un char du Hallstatt), les moulages, etc. Tout était de luxe.

On peut dire que les responsables des autoroutes ont été précurseurs. En Belgique, il y a actuellement deux archéodromes dans lesquels il y a des démonstrations, des reconstitutions immédiates devant les gens.

Nouvelles de l'archéologie icaunaise : découverte fortuite d'un couvre-chef énigmatique

Jean Rosen

Circonstances et description de la découverte¹

Dans le petit village de Dannemoine (Yonne, fig. 1)², le décapage des niveaux superficiels, en préalable à la construction d'une maison de retraite, a permis la découverte fortuite, il y a déjà quelque temps, de ce qui pourrait être un casque antique dont jusqu'à présent encore trop peu d'éléments permettaient d'évaluer l'importance archéologique, mais qui pourrait constituer une référence majeure pour l'étude des mœurs de certaines populations locales assez mal connues jusqu'ici. Ce modeste article nous permet de livrer enfin à la communauté archéologique les résultats préliminaires d'une étude exemplaire.

Au stade initial de la découverte, l'état de l'objet laissait beaucoup à désirer et sa conservation très lacunaire ne permettait guère une identification immédiate très précise (fig. 2). Il est fait d'un matériau organique indéfinissable dont le nom pourrait être d'origine indo-européenne ou pré-celtique, à l'aspect peu solide mais pourtant assez résistant pour avoir survécu à un aussi long temps d'enfouissement. Tout au plus peut-on s'apercevoir qu'il s'agit probablement d'un couvre-chef, en raison de sa taille et de sa forme bombée visiblement destinée à épouser celle d'un crâne. Il est muni de deux éléments protubérants, excroissances plates se poursuivant de part et d'autre de la calotte, sans qu'il soit possible de savoir si elles étaient situées sur les côtés, ou bien en avant et en arrière. De part et d'autre, deux bandes repliées sont rassemblées sur le dessus du crâne à l'aide d'un système d'attache non identifié et aujourd'hui disparu.

Visiblement, il a été beaucoup porté, dans les circonstances les plus diverses, et les traces minérales et organiques encore décelables à sa surface donnent à penser qu'il a longtemps séjourné dans des sables comme on en trouve en Seine-et-Marne dans les gravières éventuellement gorgées d'eau, envahies d'une dense population de roseaux de toute espèce (fig. 2). Il présente à sa surface un réseau décoratif *a priori* assez difficilement

¹ Avec tous mes remerciements à Jean-Paul Guillaumet pour ses renseignements et la documentation aimablement mise à ma disposition.

² C. L. : Ax. 663 458 x Ay. 24237 671.



Fig. 1 : on voit à quel point la situation centrale de Dannemoine en fait un site stratégique à la période antique.

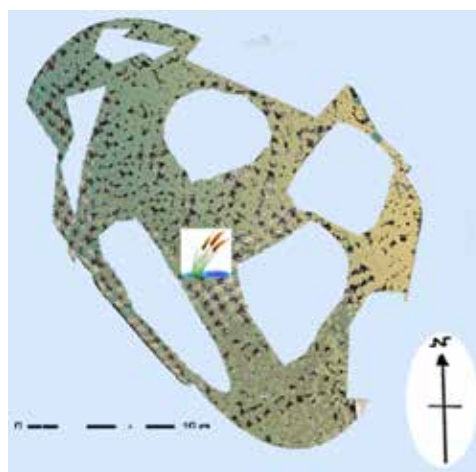


Fig. 2 : le « casque » de Dannemoine : état initial lors de la découverte.

reconstituable, composé de ce qui peut être interprété comme des ensembles de perforations ou de lignes espacées régulièrement.

Hypothèses interprétatives

Les plus éminents spécialistes européens ont été aussitôt convoqués afin de poursuivre l'étude de ce « casque » d'une manière plus approfondie. En fonction des données brutes de la fouille, ils ont successivement proposé diverses hypothèses qui seront brièvement présentées ici (fig. 3).

Le réseau « à ensembles de perforations », l'option latérale pour les deux protubérances plates ici ajourées, et un choix résolument hardi quant au matériau et à la couleur ont conduit le professeur L. Lindenschmit, de l'université de Fröhgen (Lindenschmit 1881), à proposer deux hypothèses de reconstitution (fig. 3, Lindenschmit 1 et 2). Malgré leur apparence séduisante, on lui a fait observer que les rabats sont mal placés, et que la couleur de ces casques semble assez peu conforme aux réalités psychologiques de la guerre antique.

Le professeur A. Alföldi, du département Limeskongress de l'université du Schleswig-Holstein (Alföldi 1934), a opté pour la linéarité du réseau et a voulu interpréter les excroissances plates comme une seule et unique mentonnière, pour reconstituer un casque offrant finalement une protection un peu trop légère (fig. 3, hypothèse 3, Alföldi 1). Devant les fortes réserves émises par ses collègues, il a alors proposé une solution complètement différente, mais offrant une protection renforcée, avec les excroissances plates ajourées situées en avant et en arrière, un réseau de perforations joliment disposé en étoile, et a ajouté une troisième bande – sans doute disparue à la suite d'un combat – placée plus haut sur le crâne, comme un cimier dérisoire (fig. 3, hypothèse 4, Alföldi 2).

Le doctorant J. C. N. Coulston, anthropologue américain en stage à l'université de Ouagadougou (Burkina Fasso), et qui passait à l'époque de l'étude ses vacances au camping de Bassou qu'il avait pris pour une colonie burkinabée (Coulston 1990), a tout d'abord proposé un modèle de



Hypothèse 1 (Lindenschmit 1)



Hypothèse 2 (Lindenschmit 2)



Hypothèse 3 (Alföldi 1)



Hypothèse 4 (Alföldi 2)



Hypothèse 5 (Coulston 1)



Hypothèse 6 (Coulston 2)

Fig. 3 :
le « casque » de
Dannemoine :
hypothèses non
retenues

pointe qui reflète une conception quelque peu anachronique des cultures européennes antiques (fig. 3, hypothèse 5, Coulston 1), avant d'opter pour une interprétation assez différente, et qui ne manque pas de profondeur (fig. 3, hypothèse 6, Coulston 2).

Investigations complémentaires

Délaissant ces hypothèses dont quelques-unes apparaissaient pourtant assez séduisantes, nous n'avons pas hésité à employer les techniques



Fig. 4 : le « casque » de Dannemoine après restauration (document « Casques d'hier et d'aujourd'hui », chantier de réinsertion professionnelle, Guédelon).



Fig. 5 : carte de répartition des découvertes apparentées au « casque » de Dannemoine.

d'investigation les plus modernes et les plus sophistiquées afin de proposer une interprétation plus satisfaisante de l'objet, en vue d'une reconstitution et d'une restauration destinée à offrir aux yeux du public un objet de musée à la fois plus scientifiquement satisfaisant et aussi plus présentable.

Le relevé minutieux de la forme des divers éléments, effectué au cyclotron de Saclay en laboratoire sous vide à l'aide d'une caméra laser à plasma ICP-MS couplée à un pantographe du type Scheiner 1630, a permis de reconstituer l'aspect morphologique correct du casque, qui se présente sous la forme d'un timbre à carène hémisphérique sous laquelle se développe un bandeau dont la moulure intérieure protège le front, prolongé par une visière à renfort frontal, alors que la partie postérieure se développe en couvre-nuque. Les paragnathides, dépourvues de tout ornement spécifique, peuvent perdre leur rôle de couvre-joues pour se replier sur le sommet occipital, réunies par une lanière qui fait office de bouton sommital. Grâce à l'analyse spatiale des quelques éléments subsistants du réseau décoratif, effectuée à l'aide d'un SIG (Système d'information géographique) par Estelle Gauthier de 2002 à 2007, on a pu mettre en évidence l'existence d'une trame orthogonale régulière du plus bel effet.

Ces nouvelles données ont permis d'entreprendre la restauration de ce qu'il convient aujourd'hui d'appeler le « casque » de Dannemoine (fig. 4), brillamment réalisée par l'atelier d'insertion professionnelle « Casques d'hier et d'aujourd'hui » de Guédelon (Yonne), dans le plus pur respect des méthodes artisanales d'autrefois.

Comparaisons et interprétation

Cet étrange « objet couvrant non identifié » peut être mis en relation avec trois, voire quatre autres découvertes déjà anciennes dont l'étude du contexte pourrait apporter un éclairage précieux (fig. 5). Il s'agit tout d'abord



Fig. 6 : séries
auxquelles le
« casque » de
Dannemoine
ne peut être
rattaché
(documentation
J.-P. Guillaumet).

d'un modèle comparable, mais de beaucoup plus petite taille, il est vrai, trouvé dans les années 1960 à Pont-sur-Seine (Aube, région Champagne-Ardenne, alt. 71 m, 939 habitants). Un élément à peu près comparable, mais légèrement plus grand, a également été mis au jour lors du dragage de tourbières dans la région de la Bassée – vallée de la Seine comprise entre Montereau-Fault-Yonne en Seine-et-Marne et Romilly-sur-Seine dans l'Aube. D'autre part, un « casque-couvre-chef » assez comparable a été exhumé à la fin des années 1990 au 39-41 rue Vannerie, à Dijon (Côte-d'Or) lors de travaux consécutifs à un changement de propriétaire. On signale enfin une dernière occurrence beaucoup plus au Nord-Ouest, sans plus de précisions (fig. 5).

La morpho-typologie particulière de cette très petite série de « casques » ne permet pourtant pas de la rattacher à des groupes connus (fig. 6), pas plus qu'à ceux de Siemiechow, au Sud-Ouest de Varsovie, ni qu'au Kurgan 1 de Sereginski, à Cerysev (Ossétie du Nord). Les dépôts de Trier-Olewig (Rheinland-Pfalz) et les découvertes de Förk (comté de Nötsch, en Carinthie) n'en contiennent pas davantage. Le souci de vérité scientifique

nous oblige en outre à signaler qu'aucun type comparable ne figurait dans l'exposition « Antike helme » qui s'est tenue au Bodendenkmalpflege für ältereisenzeitlichen Helme und Kunst Museum de Berlin en 1988. Autre incertitude qui demeure, malgré des recherches actives et non encore abouties, son apparition reste mal datée, dans une fourchette large qui se situe entre le Bronze final 2B 3C 5Z 36 15, la Tène moyenne 4 D 2^e DB et Mai 68.

Analyse anthropo-sociologique

Ce casque tout aussi prestigieux que fonctionnel, qui apporte une protection efficace pour un coût relativement modeste, se révèle en outre être un bon indicateur de la mise au point d'un type de comportement mieux adapté à une période de conquêtes, qui n'est pas toutefois sans comporter d'éventuels épisodes moins prestigieux. En effet, les particularités techniques de ce casque de combat à double visière constituent un mode d'adaptation fort habile à la diversité des circonstances : en situation d'attaque et de conquête, la visière frontale abaissée et le casque solidement arrimé sur l'occiput grâce aux lanières attachées sous le menton permettent de se propulser vaillamment à l'assaut de l'ennemi vers l'avant et la victoire, alors que, dans des circonstances moins favorables, et sans changer la position du casque sur la tête, le couvre-nuque projeté vers l'arrière et les lanières négligemment attachées au-dessus de l'occiput permettent d'effectuer avec désinvolture et aisance une retraite prudente sans toutefois perdre la face.

Quoi qu'il en soit, un tel artefact guerrier, adaptation des fleurons techniques venus de l'étranger, ne saurait avoir été produit par les populations locales, pour des raisons techniques tout autant que culturelles. La fabrication de tels casques était sans doute confiée à des ateliers indépendants, mais néanmoins spécialisés, qui pourraient éventuellement être identifiés grâce à la découverte déjà ancienne de Saint-Jean-Trolimon (Finistère) d'un fragment de harnachement comparable, portant une inscription dont les cinq lettres *C A M I F* en partie conservées ne permettent cependant pas de savoir s'il s'agit du nom du guerrier, de celui du fabricant, ou d'un groupe ethnique spécialisé dans la fourniture d'équipements militaires.

En l'absence de trace de violence apparente, il apparaît enfin que ce casque n'a pas été perdu au cours d'un combat. Il est même possible que cette trouvaille résulte de la perte accidentelle par un combattant d'un élément d'équipement déposé pour un moment au cours d'une halte propice et oublié ensuite par mégarde. En dernière analyse, il n'est pas non plus impensable de voir dans le port de ce type de casque d'origine étrangère la manifestation de l'adoption par certains indigènes de pièces d'équipement considérées comme un signe de statut social privilégié. En effet, un notable indigène considérerait sans doute un tel casque comme un signe supplémentaire d'intégration, et donc de pouvoir. Or, on sait qu'en certaines occasions, les indigènes offraient les pièces de leur équipement les plus précieuses à des divinités fluviales ou terrestres chargées de veiller sur leur sécurité. Peut-être le « casque » de Dannemoine apporte-t-il un témoignage bouleversant de ces pratiques votives obscures ? Geste bien



Fig. 7 : proposition de reconstitution des circonstances préalables au dépôt votif du « casque » de Dannemoine.

émouvant, en tout cas, que ce dernier don d'un vieux guerrier à la terre nourricière qui l'a vu naître et prospérer (fig. 7).

Bibliographie sommaire

- (Alföldi 1932). Alföldi A., *The helmet of Eddie Constantine with pornographic Monogram*, JRS 22, 1932, 9.
- (Carelman 1969). Carelman J., *Catalogue des objets introuvables*, 1969.
- (Corrosive 1998). Corrosive C., *Heaume, sweet heaume*, EUD, Dijon, 1998.
- (Coulston 1990). Coulston J. C. N., *Later Roman armour and other bullshit, 3rd-6th centuries AD*, JRMES 1, 1990.
- (Egg 1988). Egg M., *Oberitalische Kegelhelme und Tessiner Helme. Lokale Erzeugnisse der Eisenzeit, in Antike Helme. Handbuch mit Katalog und amuseante Imagen*, Mainz, 1988.
- (Feugère 1994). Feugère M., *Casques antiques*, Paris, Errance, 1994.
- (Heu... 1950). Formosinho J., da Veiga Ferreira O., *O capacete céltico [en fait, de type Buggenum] do Museu Regional de Lagos (Algarve)*, in XIII Congresso Luso-Espagnol para o progresso das Ciências, Lisboa, 1950.
- (Hôtel-de-Ville 1965). *Catalogue illustré, tome 12 : quincaillerie*, Paris, Bazar de l'Hôtel-de-Ville, 1965.
- (Lindenschmit 1884). Lindenschmit L., *Tracht und Bewaffnung des Römischen Heeres während der Kaiserzeit and other funny stories*, Nürnberg, 1882.
- (Müller-Karpe 1951). Müller-Karpe H., *Ein Helm der Negauer Forma aus Oberkrain und velleicht nicht*, Germania 29, 1951.

- (Oups ! 1950). Louis M., *Le casque gaulois [en fait, étrusco-italique] de Montpellier*, in Actes du 1^{er} Congrès International d'Études Ligures, 1950, Bordighera, 1952.
- (Protase et Petculescu 1975). Protase D., Petculescu L., *Coiful roman din Bezovia*, Banatica 3, 1975.
- (Schauer 1899). Schauer P., *Die Kegel-und glockenförmigen Helme mit gegossenem Scheitelknäuf der jüngeren Bronzezeit Alteuropas mit Kartoffeln*, Les Saintes-Maries-de-la-Mer, 1899.
- (Ypey 1982). Ypey Padmin., *Een Romeinse, ijzeren helm uit het begin van onze jaartelling, gevonden bij Hedel (Gld.)*, Westerheem 31, 1982.

Retour sur la « fabrique d'un patrimoine » : le Musée de l'Abbaye de Saint-Claude et l'Église de Luxeuil

Sébastien Bully

Deux dossiers en archéologie médiévale menés à ARTEHIS ces vingt dernières années illustrent la combinaison possible entre une recherche programmatique au long cours et la « fabrique d'un patrimoine » archéologique, architectural et historique.

Le premier dossier que j'évoquerai dans cette « retro-introspection artheisienne » est celui des fouilles programmées de l'ancien palais abbatial de Saint-Claude (Jura), qui ont abouti en 2008 à la création du Musée de l'Abbaye-fondation Guy Bardone René Genis.

Les recherches trouvent leur origine 15 années auparavant, en décembre 1993, avec la découverte de peintures murales gothiques lors d'une prospection archéologique urbaine menée dans le cadre de la carte archéologique de la ville, à la demande du SRA. Les peintures apparaissaient sous l'enduit décrépi d'une obscure cave voûtée d'un immeuble appartenant à l'évêché et servant de remise d'hiver pour des géraniums... Dès l'année suivante, j'obtenais d'Élise Boucharlat, conservatrice régionale de l'archéologie (CRA) au SRA de Besançon, une autorisation de sondages (gratitude !), agrémentée d'un budget de 3000 francs de l'époque (une somme pour un étudiant en maîtrise !). Cette première intervention nous avait permis de dresser un plan-masse des sous-sols, d'élaborer une documentation photographique exhaustive (grâce à la disponibilité, alors, de Robert Le Pennec de l'Association des Amis du vieux Saint-Claude), d'ouvrir des sondages dans les sols et dans les élévations, prémices d'une étude d'archéologie du bâti de grande ampleur, méthode d'investigation alors encore largement balbutiante en Franche-Comté. Après un travail de sensibilisation des propriétaires, les sous-sols et jardins des trois immeubles qui constituaient le palais abbatial puis épiscopal furent inscrits à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en juillet 1995 - première confrontation pour moi à une commission régionale du patrimoine et des sites (CRPS) (ancêtre de la commission régionale du patrimoine et de l'architecture - CRPA - actuelle).

La campagne de sondages de l'été 1994 avait permis d'évaluer le fort potentiel du site, notamment en élévation, en révélant, outre la chapelle peinte, une longue galerie médiévale - dont on savait par des

*Saint-Claude,
fouille de la
galerie de
l'an Mil, dite du
grand cloître,
en 2002
(cl. R. Le Pennec).*



plans d'archives qu'elle desservait les églises du monastère encore au XVIII^e siècle –, une chapelle romane, un cimetière, des reconstructions gothiques, etc. C'est à partir de ces premiers résultats aux allures de promesses que j'ai souhaité engager une fouille programmée. En préalable, Bruno Bréart, nouveau CRA de la région, était venu sur site accompagné de l'expert de la Commission Interrégionale de la Recherche Archéologique (CIRA) pour le Moyen Âge, un certain Christian Sapin... Après la création en 1997 d'une association support pour les recherches (Association pour la Promotion de l'Archéologie dans le Haut-Jura – APAHJ), la fouille a débuté en novembre 1998 et s'est poursuivie jusqu'en 2003. Il s'est avéré rapidement que la richesse des vestiges, leur intérêt et leur nouveauté constitueraient l'axe essentiel de mon travail de thèse de doctorat sur l'abbaye de Saint-Claude. Lors de cette recherche de terrain, j'ai cherché à comprendre l'évolution du site du palais abbatial et sa place dans la connaissance de la topographie monastique sanclaudienne depuis ses origines au V^e siècle jusqu'à sa sécularisation au XVIII^e siècle. La finalité de ces investigations a été une mise en perspective de l'organisation du monastère jurassien dans le cadre plus global des grands établissements bénédictins, avec leurs singularités ou leurs aspects communs.

Parallèlement, et après l'obtention par l'APAHJ d'une délégation de la maîtrise d'ouvrage – consentie par le propriétaire et la Conservation Régionale des Monuments Historiques (CRMH) à l'issue de la visite de l'architecte en chef des Monuments historiques (ACMH), Pascal Prunet, que je retrouverai quelques années plus tard, à Luxeuil – et d'un financement du Conseil régional de Franche-Comté, l'association a engagé en 1999 et 2000 des mesures conservatoires sur les peintures murales gothiques de la chapelle, révélant un ensemble peint exceptionnel pour la région.

La fouille programmée s'est déroulée sur cinq campagnes, dont la dernière a duré 10 mois entre 2002 et 2003. En effet, entre-temps, l'immeuble sur lequel nous intervenions annuellement avait été acheté en



Galerie du grand cloître dans le sous-sol archéologique du Musée de l'Abbaye en 2008 (cl. R. Le Pennec).

2001 par la Ville de Saint-Claude afin d'y installer un musée. La création d'un musée à Saint-Claude à l'horizon 2005 était la condition *sine qua non* d'une importante donation de deux artistes contemporains, René Genis et Guy Bardone. La volonté de la Collectivité était d'installer le musée dans l'immeuble dit de « l'ancien palais abbatial », en raison des qualités de la résidence, de son histoire, de sa localisation en centre-ville, mais surtout de l'intérêt muséal que laissait déjà entrevoir son sous-sol archéologique, et notamment la découverte de la chapelle peinte. L'organisation régulière de visites du chantier à l'intention de la population comme des élus et des décideurs avait grandement nourri cette synergie.

Compte tenu de cette nouvelle donne, la programmation pluriannuelle initiale n'était plus tenable et une montée en puissance du chantier et de l'équipe était devenue nécessaire pour fouiller l'ensemble du sous-sol de l'immeuble, soit près de 240 m², mais surtout d'en étudier exhaustivement les 1200 m² d'élévations sur trois niveaux. De premières discussions furent alors engagées avec Christian Sapin, directeur de l'UMR Archéologie Culture et Sociétés (qui deviendra ARTEHIS), sous la tutelle du SRA - et notamment avec Jean-Jacques Schwien, en charge du dossier. Dès lors, je devins chercheur associé à ARTEHIS en 2002 et je fus recruté en CDD au CNRS pour plusieurs mois sur le budget de la fouille programmée. Les affaires administratives complexes et consommatrices de temps (comme les conventions, les contrats de travail, les avenants ...) se réglaient directement avec les agents de la DR6. Brigitte Colas n'étant pas encore là, certaines tâches furent confiées à Claire Touzel ; la gestion financière était cependant assurée par Laetitia Bassereau, personne ressource ô combien précieuse pour le chercheur encore peu familier du laboratoire et de son fonctionnement que j'étais...

Dans la perspective du futur musée, il convenait donc de prendre en compte de façon significative les vestiges en les intégrant pleinement au projet scientifique et culturel. Toutefois, il a fallu auparavant redéfinir une

stratégie d'intervention qui préservait les problématiques scientifiques, tout en répondant aux nécessités muséographiques. Il s'agissait également de récolter une documentation suffisamment riche et précise pour alimenter, dans un premier temps, la réflexion du programmiste, puis, dans un second temps, celle des architectes et des scénographes. Le concours pour la maîtrise d'œuvre lancé en 2004 a été remporté par le cabinet Scaranello pour la partie Beaux-Arts. Mais le caractère remarquable des vestiges, révélés par l'étude archéologique, a entraîné un classement de l'immeuble au titre des Monuments historiques au mois d'août 2004 après une présentation du dossier en commission supérieure au ministère de la Culture à Paris le 12 janvier 2004 ; dès lors, la maîtrise d'œuvre pour l'aménagement du sous-sol archéologique a été confiée à Paul Barnoud, ACMH en charge du département du Jura. Avec ce dernier, nous avons ensuite élaboré et proposé un canevas général de mise en valeur et d'aménagement d'un parcours de visite donnant à découvrir une petite parcelle du monastère médiéval en quelque sorte « fossilisée » dans le sous-sol archéologique. C'est ensemble également que nous avons établi le programme de restaurations, parfois assez lourd (baies à reconstituer, ouvertures à supprimer, murs de refend à démonter, etc.). Ces grandes orientations ont été approuvées par un collège de spécialistes lors d'une présentation à la DRAC de Franche-Comté en juillet 2004, avant d'être également validées par la maîtrise d'ouvrage. Durant toute la durée du chantier, dans un respect mutuel pour les compétences et les prérogatives de chacun, nous avons accompagné les travaux et opéré les adaptations nécessaires par rapport au programme initial. Avec Aurélia Bully, qui rédigeait une thèse en histoire médiévale sur l'abbaye de Saint-Claude à la fin du Moyen Âge, nous avons proposé qu'à l'issue de sa restauration la chapelle romane Notre-Dame-des-Morts accueille une présentation de l'histoire de l'abbaye sanclaudienne. Nous avons alors défini des thématiques à développer, conçu la muséographie, proposé des outils de médiation, rassemblé l'ensemble de la documentation et rédigé les supports de médiation. C'est à partir de ces réflexions et de la documentation élaborée qu'a été établie une scénographie réalisée par un prestataire lié à la maîtrise d'œuvre. Parmi les outils de médiation, David Vuillermoz (APAHJ) réalisa une animation en 3D de l'évolution du site qui suscite toujours l'intérêt des visiteurs, 15 ans plus tard ! Les recherches archéologiques et historiques sur le palais abbatial ont donc pleinement contribué au projet muséographique, tant pour son contenu qu'en ce qui concerne son cadre et ses aménagements. Après un chantier engagé au printemps 2006, le musée, labellisé Musée de France, a été inauguré le 25 octobre 2008.

Cette même année, après mon recrutement au CNRS et ma nomination à ARTEHIS, nous engageons avec Morana Čaušević-Bully la première campagne de fouille programmée sur le site de l'ancienne église Saint-Martin à Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône). Le 10 juillet 2021, treize ans plus tard, quasiment jour pour jour, nous inaugurons le centre d'interprétation archéologique de l'Ecclesia.

Fondée à la fin du VI^e siècle par l'abbé irlandais Colomban, Luxeuil fait partie de ces quelques monastères comtois dont l'importance historique se mesure à l'échelle européenne. Et Saint-Martin, basilique funéraire du monastère connue par des sources historiques, était reliée à l'église abbatiale Saint-Pierre par une longue galerie, à l'instar de celle que nous venions alors d'étudier à Saint-Claude. Dès l'automne 2005, à la demande du SRA,

nous menions une campagne de sondages sur la place de la République, à l'emplacement de l'église Saint-Martin détruite en 1797. Ceux-ci révélaient alors des sarcophages particulièrement bien conservés, associés à des maçonneries. Le projet initial d'aménagement de la place fut rapidement abandonné par la Ville : le parking resterait un parking, un marché s'y tenait le samedi matin. Mais les premiers vestiges entrevus laissaient supposer que le site était susceptible de renouveler en profondeur nos connaissances sur Luxeuil et plus largement sur ce mouvement monastique majeur du haut Moyen Âge occidental. Une problématique de recherche, débordant largement les problématiques de la seule place de la République, a alors été définie autour de la question des modalités de la fondation du monastère dans une ancienne agglomération antique, de sa topographie haut médiévale et de sa genèse, de l'évolution architecturale et liturgique de la basilique Saint-Martin, en lien notamment avec la présence d'une crypte qui aurait accueilli la tombe sainte de l'abbé mérovingien Walbert.

Dès le départ, la Ville de Luxeuil-les-Bains était favorable à une fouille programmée, qu'elle financera en partie et pour laquelle elle mettra à disposition ses services municipaux ; cet engagement remarquable, qui plus est pour une collectivité de 7000 habitants, qui en outre a accepté de supprimer un parking du centre-ville, mérite d'être rappelé et souligné. Pour le SRA, Bruno Bréart puis Marie-Agnès Gaidon-Bunuel étaient favorables à la fouille programmée ; Nathalie Bonvalot en assura le suivi pour le service. En revanche, dans les premiers temps, ce fut moins évident pour certains services du ministère de la Culture, qui, par expérience, s'inquiétaient du devenir des vestiges après la fouille, sinon même des conditions de son exécution : « Et à quelle profondeur elle va être cette p... de crypte ! », s'était exclamé un agent du ministère, sur le chemin du retour après une réunion décisive en mairie... avant de donner sa bénédiction et de suivre les recherches avec intérêt.

Au final, le chantier, d'une surface totale de plus de 700 m², aura nécessité quatre campagnes de fouilles programmées entre 2008 et 2015, représentant une durée cumulée de 14 mois de terrain ; en 2015, et en prévision du projet de mise en valeur, le chantier a débordé dans un immeuble adjacent de la place en poursuivant la fouille de l'église et de l'habitat antique antérieur, mais également avec une étude d'archéologie du bâti d'une maison bourgeoise du XV^e siècle qui succéda à l'église.

Dès l'hiver 2009, le site a été inscrit à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques avant d'être classé par la commission supérieure à l'issue d'une présentation à deux voix, avec Pascal Mignerey, CRMH de Franche-Comté, lors de la session du 14 juin 2010. Un mois plus tôt, le Conseil municipal de Luxeuil-les-Bains, sous l'égide de son député-maire Michel Raison, en concertation avec les services de la DRAC, avait voté à l'unanimité le lancement des études préalables à la conservation et à la valorisation du site archéologique. Cette décision était à la fois l'aboutissement d'un important travail de sensibilisation et de communication, mais faisait preuve également d'un choix politique fort, résultant de la prise en compte de la qualité patrimoniale des vestiges, de leur valeur scientifique et d'un très fort intérêt auprès de la population et des visiteurs, intérêt qui pouvait se transformer en atout touristique et donc économique. Cet intérêt de la population locale et extérieure (comme les curistes), nous l'avons ressenti dès les premières semaines de la fouille, où

Luxeuil-les-Bains,
sarcophages
monastiques
mérovingiens au
chevet de l'église
Saint-Martin en
cours de fouille
en 2009
(cl. Sébastien Bully).



se pressaient parfois jusqu'à 200 personnes le long des barrières grillagées, mais volontairement non occultantes, afin que le chantier soit en interaction avec la ville ; la consigne aux fouilleurs était de toujours répondre aux questions (en un temps raisonnable !). Sensibilisation toujours : dès avril 2008, nous avons organisé avec Christian Sapin des journées d'études à Luxeuil même sur le thème - prémonitoire à dessein - de la « Présentation et mise en valeur des sites archéologiques religieux en milieu urbain ». Et de fait, durant la fouille de l'été 2009, alors que montait une petite musique sur le « devenir des fouilles (sic) », une virée de 3 jours avec Michel Raison et ses proches collaborateurs fut organisée pour visiter les sites aménagés d'Auxerre, Saint-Claude bien sûr, Grenoble, d'Aoste en Italie, mais aussi de Genève sous la conduite avisée de notre collègue et ami Jean Terrier, archéologue cantonal. Osons le dire, nous bénéficions alors d'un alignement de planètes particulièrement favorable, et au nombre de ces planètes figurait une association des plus actives, les amis de saint Coloman, dirigé par Jean Coste puis par son toujours dynamique président Jacques Prudhon.

À l'issue des deux ans de travail de programmation, un concours d'architecte a été organisé en 2014, remporté par un consortium formé de Pascal Prunet (ACMH, mandataire), en charge de la restauration des vestiges archéologiques classés et non classés (élévations de l'immeuble) et de Michel Malcotti (architecte diplômé par le gouvernement - DPLG), en charge de la réhabilitation de l'immeuble en office de tourisme et de la construction de l'abri archéologique adjacent ; la maîtrise d'œuvre associait également une équipe de muséographie-scénographie au sein de laquelle on retiendra Éric Verrier, scénographe, dont la sensibilité au projet et à nos aspirations fut déterminante. Les quatre années passées entre le concours et le démarrage des travaux en novembre 2018 ont été consacrées à la constitution de la documentation, à l'examen des différentes études - préprogrammation ; Avant-projet sommaire, APS ; Avant-projet définitif, APD ; Dossier de consultation des entreprises, DCE -, au montage



Vue des mêmes sarcophages à l'issue de l'aménagement de l'&cclesia en 2021 (cl. Ikona).

des appels d'offres, à l'examen des réponses aux entreprises et prestataires, etc. Comme à Saint-Claude, une étroite collaboration a été nouée avec les architectes Michel Malcotti et Pascal Prunet pour élaborer le programme de restauration et de mise en valeur des vestiges. Dans un second temps, au moment du chantier, il a été du ressort de l'archéologue d'assurer un suivi archéologique des lourds travaux de construction de l'abri et de réaménagement de l'immeuble adjacent à la fouille (à destination d'un accueil pour le site et d'un office de tourisme), avant d'accompagner sur toute la durée du chantier les travaux de restauration des vestiges (principalement les sarcophages et les maçonneries). En parallèle du chantier, nous avons (ré)élaboré les contenus de la muséographie et des outils de médiation en les enrichissant par de nouvelles propositions (comme des illustrations graphiques, maquette, animation en 3D, vitrines de mobiliers archéologiques, etc.). Du point de vue opérationnel, un des apports majeurs de ce dossier est indéniablement le constat de la nécessité d'un suivi archéologique sur l'ensemble de la durée du projet et du chantier dans un rôle, au demeurant informel, mais pouvant être assimilé à une « assistance scientifique et technique à la maîtrise d'ouvrage » (Ville de Luxeuil-les-Bains), qui a peu à peu évolué en maîtrise d'œuvre scientifique, aux côtés des architectes et du scénographe. La confiance sans faille accordée durant tout le dossier par la maîtrise d'ouvrage, représentée par le nouveau maire, Frédéric Burghard, a été probablement un des facteurs essentiels à la bonne exécution du projet. Accompagner en continu ce dossier de valorisation a permis de ramener en permanence le projet à l'objectif de la mise en valeur et du respect des vestiges archéologiques, avec par exemple le choix des passerelles, de leur tracé et emprise, des matériaux mis en œuvre, du choix de la mise en scène des vestiges et de leur hiérarchisation par l'éclairage, par les outils de médiation etc. Aujourd'hui, l'abri de l'&cclesia apparaît pour bon nombre de visiteurs comme une sorte de capsule temporelle architecturée, où le regard porte sur les sarcophages des premiers moines de Luxeuil figés dans leur éternité de pierre alors que bruissent les sons de la ville moderne.

Tout au long de ce projet, est-il besoin de le préciser, j'ai pu me reposer sur ARTEHIS et ses directrices successives, Annie Dumont et Sabine Lefebvre qui m'ont accordé toute latitude pour mener à bien le dossier. Cette activité peut parfois sembler en marge d'une recherche « conventionnelle », alors qu'elle en constitue, par l'élaboration des contenus des outils de médiation et les choix de présentation des vestiges, une des terminaisons par une réflexion scientifique nourrie dans la longue durée. En outre, tout en se conjuguant avec une recherche fondamentale, elle s'inscrit désormais dans les grandes missions définies par le CNRS à travers les entrées « diffuser les connaissances » et « valoriser les résultats de la recherche ». Pour Saint-Claude comme pour Luxeuil, ARTEHIS et le CNRS ont porté une fouille programmée qui, à un moment donné, s'est adaptée en précédant et en participant à l'élaboration d'un projet d'aménagement du site selon une procédure – que l'on ne peut qu'appeler de nos vœux pour qu'elle se généralise –, et que d'aucuns définissent comme une « archéologie du 3^e type ». Dans la capitale haut-jurassienne, l'acquisition récente par la Collectivité des deux immeubles adjacents au Musée de l'Abbaye laisse augurer la possibilité de relancer des recherches archéologiques et peut-être de poursuivre la patrimonialisation des vestiges qui seront découverts. Un autre aspect serait aussi la poursuite de la formation. J'ignore le nombre exact d'étudiants passés sur les chantiers de Saint-Claude et de Luxeuil, mais ils ont été plus d'une centaine assurément ; aujourd'hui, certains d'entre eux, en France ou à l'étranger, occupent des postes à l'université, dans les services du ministère de la Culture, dans des collectivités, chez des opérateurs publics et privés, et forts de ces expériences portent sans doute un regard particulièrement attentif sur le bâti ou les sarcophages...

Pour conclure rapidement, aménager un site archéologique revient donc à engager un pari sur le temps, en cherchant, paradoxalement, à s'en affranchir. La présentation des vestiges doit perpétuellement faire renaître l'émotion de leur découverte, par plusieurs artifices scénographiques, tout en assurant leur préservation, non pour la seule durée d'un chantier, mais sur le temps long, voire très long. Là réside la principale difficulté de ce type d'entreprise, qui consiste à se projeter au-delà du jour de l'inauguration et des premiers temps d'enthousiasme et de fierté que provoque généralement le nouvel outil de médiation archéologique ; il s'agit alors de se projeter dans le futur, et non plus dans le passé, un exercice dont l'archéologue, par nature, est moins familier...

Un projet ethnoarchéologique sur l'île de Sumba (Indonésie), 2015-2023

Anthony Denaire

L'île de Sumba est située dans le sud-est de l'archipel indonésien. Sans ressources importantes, elle a longtemps échappé à la convoitise des colonisateurs portugais, anglais et néerlandais, et n'a finalement été véritablement intégrée à l'administration coloniale néerlandaise qu'au début du XX^e siècle. Du fait de ce désintérêt, qui a perduré jusque dans les années 1980, on y trouve une bonne préservation des modes de vie, des structures sociales et des pratiques religieuses traditionnelles. Sumba est, par exemple, le dernier endroit au monde où l'on construit encore massivement des tombes mégalithiques dans un contexte socio-politique tribal et sur un fond religieux animiste.

Cinq missions ethnoarchéologiques ont été menées entre 2015 et 2019 à l'initiative de l'UMR 7044 Archimède à laquelle s'est ajoutée, à partir de 2018, l'UMR 6298 ARTEHIS. Les moyens financiers ont été fournis par l'Université de Strasbourg (projets IDEX), l'Institut Universitaire de France et la Région Bourgogne-Franche-Comté (projet Ethnoter).

C'est l'existence d'un mégalithisme vivant qui nous a incités à choisir ce terrain d'étude. La richesse documentaire a permis d'élargir nos thématiques de recherche qui, aujourd'hui, s'intéressent :

- aux techniques de construction des sépultures collectives mégalithiques,
- au fonctionnement de la tombe collective,
- au contexte social du mégalithisme,
- à l'économie du rituel,
- à l'organisation des habitats et genèse des micro-régions.

Les restrictions liées au Covid ont suspendu les travaux de terrain entre 2019 et 2023, et ce n'est que cet automne qu'une nouvelle mission conjointe ARTEHIS/Archimède sera menée. Son objectif est avant tout de prolonger les travaux initiés en 2019 sur la question du peuplement et l'organisation des habitats (projet Ethnoter) en cartographiant un réseau hiérarchisé de villages d'un groupe ethnique du sud de l'île (Lamboya) et en étudiant sa genèse et son fonctionnement. Un plan des villages sera dressé grâce à l'utilisation d'un drone et des enquêtes menées auprès des habitants des villages afin de reconstituer la généalogie des implantations et leurs liens.



Sumba,
mission 2019,
Fabrice Monna
dresse le plan du
village de Dekke
grâce à un drone
(cl. Anthony Denaire,
projet Ethnoter).

Liste des participants aux différents projets

Rose-Marie Arbogast, *archéozoologue, DR CNRS, Université de Strasbourg, UMR 7044 Archimède*

Noisette Bec Drelon, *archéologue, post-doctorante, Lyon 2, UMR 5133 Archéorient*

Bruno Boulestin, *anthropologue, Université de Bordeaux, UMR 5199 Pacea*

Anthony Denaire, *archéologue, MCF, Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS*

Christian Jeunesse, *archéologue, PR, Université de Strasbourg, UMR 7044 Archimède*

Anne-Claire Monna, *photographe & vidéaste, Agence de communication scientifique eScientielle*

Fabrice Monna, *archéo-environnementaliste, PR, Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS*

Tanguy Rolland, *chercheur associé, Université de Bourgogne, UMR 6298 ARTEHIS*

Laura Waldvogel, *archéologue, doctorante, Université de Strasbourg, UMR 7044 Archimède*

ARTEHIS à l'étranger

Anthony Dumontet



*Localisation
des travaux
de recherche
des membres
d'ARTEHIS.
Infographie
Anthony Dumontet*



30 ans

**Des collaborations
fructueuses**

Campagne de fouilles menée en 2014, à Autun, à l'est de la cella du temple dit de Janus, Cl. Antoine Maillier, Bibracte EPCC.



En Bourgogne, Bibracte, Centre archéologique européen, un outil au service de la recherche et de la formation en archéologie protohistorique

Jean-Paul Guillaumet et Éloïse Vial

La ville antique de Bibracte fait partie d'un vaste réseau européen d'oppida ; cette réalité des II^e et I^{er} siècles avant notre ère trouve une analogie dans le projet porté par l'institution aujourd'hui. Depuis l'origine, les fouilles sont menées par des équipes venues de différentes universités de France et d'Europe. Ce réseau ainsi constitué depuis plus de trois décennies joue un rôle essentiel pour l'étude de l'âge du Fer en Europe.

De façon concrète, Bibracte assure le soutien logistique, l'intendance et la coordination scientifique des recherches. Le Centre archéologique européen est d'ailleurs doté d'équipements qui accompagnent toutes les étapes de la recherche : matériel de chantier, laboratoires, centre de documentation, photothèque, espaces de conservation, chaîne éditoriale...

Il est aussi le siège de rencontres scientifiques, un lieu de formation pour les étudiants et chercheurs, un laboratoire d'expérimentation au service de la communauté archéologique au sens large et des professionnels du patrimoine. Depuis 2012, il héberge aussi le Centre de conservation et d'études du Service régional de l'archéologie Bourgogne-Franche-Comté, ainsi que les antennes de plusieurs opérateurs en archéologie préventive.

Le centre de documentation est riche de plus de 20 000 volumes et de plus d'une dizaine de fonds d'archives et de documentation thématique, le tout consultable uniquement sur place. Cette bibliothèque est une des

*Le centre de
recherche à Glux-
en-Glenne,
cl. Bibracte,
Antoine Maillier
2023 / n° 139 728
et n°66 362.*



*La Bibliothèque
du centre de
recherche à
Glux-en-Glenne,
cl. Bibracte,
Antoine Maillier
2013/ n° 94 235.*



plus complètes de France pour cette période. Elle s'enrichit d'environ 1000 ouvrages par an. Son fichier bibliographique est intégralement consultable à distance, par l'intermédiaire du catalogue collectif Frantiqu. Bibracte propose des mini-bourses aux étudiants pour venir travailler à la bibliothèque.

Un partenariat entre Bibracte et l'UMR ARTEHIS pour accompagner les chercheurs en herbe

À la veille des 40 ans de la reprise de fouilles au mont Beuvray et des 30 ans de l'UMR, il faut souligner l'ancienneté du compagnonnage qui unit les deux structures. Un bon nombre de chercheurs et d'étudiants œuvrant à Bibracte rejoint le laboratoire de l'unité mixte dès sa création ; ce fut le début d'une aventure collective et d'une coopération fructueuse. En effet, pour les étudiants, Bibracte est un terrain d'application où les enseignements universitaires prennent corps. L'esprit d'échange et de transmission qui anime le projet dès son origine demeure. Cette pédagogie de l'archéologie prend de nouvelles formes au cours du temps.

Les sources sur lesquelles nous nous appuyons pour reconstituer un pan ou un aspect de l'histoire du partenariat entre l'UMR et Bibracte sont principalement issues des rapports d'activité de Bibracte mais aussi de la photothèque. En effet, certaines expériences non consignées par écrit sont gardées en mémoire par le biais de l'image. Depuis 1984, Antoine Maillier enregistre de son œil photographique toutes les activités scientifiques de Bibracte. Ces archives sont une source précieuse et complémentaire. Par exemple, une série de clichés prise en 1998 montre les expérimentations sur l'artisanat du fer que Lionel Orengo a réalisé dans le cadre de sa thèse sous la direction de Claude Mordant. La légende qui accompagne l'image stipule déjà un partenariat entre l'UMR et Bibracte.

Dans les années 1990, les rapports d'activités scientifiques sont centrés sur les activités directement associées aux fouilles de Bibracte. En 2000, le projet de Bibracte est suffisamment ancré pour qu'il commence à construire sa propre mémoire, les rapports d'activités scientifiques sont désormais intitulés : rapports annuels d'activités. Ils ont pour objectifs de recenser toutes les activités de Bibracte, en matière de recherche mais aussi de valorisation, de pédagogie et d'accueil du public. Les sources écrites sont partielles et résultent d'une construction, leur compilation est le plus

souvent le produit d'un regard orienté. Ces lignes ne prétendent pas faire œuvre d'exhaustivité ni d'objectivité mais plus simplement de relater des faits vécus par les auteurs. Une forme de témoignage de la manière dont les petits ruisseaux peuvent faire de grandes rivières pour peu que les uns aient à cœur de transmettre et les autres de recevoir, conditions *sine qua non* qui ne vont pas nécessairement de soi car l'engagement que l'on met dans la rencontre et l'échange est un vrai choix éthique qui dépasse largement la posture maître-élève.

Mise en commun des compétences et moyens des chercheurs de l'équipe 3 de l'UMR 5594 « Archéologie, Cultures et Société en Bourgogne et en France orientale » et du Centre archéologique européen

De novembre 1999, date de la signature de la convention de partenariat avec l'UMR 5594, CNRS-ministère de la Culture-Université de Bourgogne et Bibracte, centre archéologique européen du Mont-Beuvray, jusqu'à aujourd'hui, une somme d'expériences cumulatives a fondé l'École européenne de protohistoire de Bibracte.

Pour qu'une convention se formalise, il faut nécessairement des précédents qui fondent le partenariat. Les stages pratiques ouverts aux étudiants de la maîtrise au doctorat sont à l'origine d'une dynamique de recherche et d'un esprit collaboratif et curieux. Citons un projet parmi tant d'autres : le classement du mobilier et des archives des fouilles anciennes de Bibracte conservés au musée Rolin (Autun) du 8 au 9 février 1999 sous la responsabilité de Jean-Paul Guillaumet assisté de Gilles Ruet, gestionnaire du mobilier à Bibracte (Guichard 2000). Les étudiants des universités de Dijon, Paris 1, Besançon, Strasbourg, Leipzig (Allemagne), Lausanne (Suisse) ont acquis une connaissance physique des mobiliers, des techniques de classement, de collecte d'informations pouvant intéresser directement la communauté de chercheurs. Ce projet mis en place avec plusieurs acteurs (le musée Rolin, dépositaire des objets, l'UMR 5594 en tant que maître d'œuvre, Bibracte comme outil adapté à cette entreprise) sera réitéré lors de plusieurs campagnes. L'étude des collections anciennes du musée Rolin d'Autun, où cinq grandes collections ont été mises en fiches, représente plus de 10 000 objets ! D'autres collections comme celles du Puy du Tour, du Musée d'archéologie nationale ou encore celle de Stradonice (République tchèque), feront également l'objet de stages largement ouverts aux étudiants et toujours encadrés par Jean-Paul Guillaumet.

Cette dynamique de travail en équipe coïncide avec le constat selon lequel les ressources humaines et logistiques du centre archéologique européen semblent sous-utilisées en matière de formation. Toutes les conditions sont alors réunies pour que le partenariat entre l'UMR et Bibracte soit officialisé et efficient.

Dès l'année 2000, l'activité suscitée par la nouvelle collaboration avec l'UMR 5594 se matérialise par l'ouverture d'un nouveau chantier de fouilles entre le Champlain et la Côme Chaudron dirigé par Jean-Paul Guillaumet.

Dans le cadre de la convention de coopération, l'UMR bénéficie de locaux dédiés au centre de recherche permettant d'accueillir les étudiants de la maîtrise à la thèse. Des bourses post-doctorales de la région Bourgogne sont affectées à l'UMR en particulier à l'équipe 3 « la société gauloise ». Martin Schönfelder accueilli en 2000, Tomasz Bochnak en

À gauche :
Patrice Méniel
dans la salle de
travail du Centre
de recherche à
Glux-en-Glenne,
cl. Bibracte,
Antoine Maillier
2008 / n° 74 801.



À droite :
Après les
séminaires, les
discussions face
aux mobiliers.



De gauche
à droite :
Jean-Paul Guillaumet,
Céline Berthelin,
Jean-Paul Thevenot
et Luca Tori
(Bologne, Italie),
cl. Bibracte,
Antoine Maillier
2002 / n° 76 239.

2006 et Raphaël Golosetti en 2013, sont attachés à l'UMR. Par ailleurs, le laboratoire collabore activement à la politique d'acquisition des ouvrages du centre de documentation : il a par exemple complété la collection des *Prähistorische Bronzefunde*.

La coopération des deux institutions a généré une activité importante pour le centre de recherche. Elle se traduit concrètement en nombre de jours ouverts soit 2285 jours de 2001 à 2005. Par ailleurs, un ingénieur de l'UMR, Gilles Hamm (†), a été affecté au Centre de recherche de 2006 à mars 2023 pour apporter une aide aux étudiants et aussi pour participer aux projets conjoints de terrain et d'étude de mobilier. Il renforçait également les projets pédagogiques portés par l'équipe de médiation de Bibracte en apportant son concours au chantier d'initiation à l'archéologie de terrain (gestes de fouille et étude du mobilier).

Ce rapide et factuel survol des débuts de la convention de partenariat ne rend pas compte de l'esprit et de la vivacité qui animaient les rencontres entre les chercheurs accomplis et les archéologues en devenir. En effet, une forme d'école parallèle, mi-institutionnelle, mi-buissonnière s'est développée autour de la personne de Jean-Paul Guillaumet et de ses collègues de l'UMR, en particulier Patrice Méniel. De fait, l'équipe avait pris l'habitude de se réunir une fois par trimestre au centre de recherche pour débattre de ses activités et de ses projets. Mais surtout, elle organisait un séminaire mensuel auquel participaient les membres de l'équipe et les étudiants d'autres universités travaillant dans la même spécialité. Ces réunions avaient pour objectif de suivre et soutenir les étudiants dans leur travail de mémoire. À chaque séance, chacun pouvait présenter l'avancée de ses travaux et ensuite s'ouvraient les discussions auxquelles tous prenaient part. Apprendre à recevoir et à formuler une critique parfois vive mais toujours constructive fut très formateur pour un bon nombre de participants. Les encadrants de mémoires universitaires présents ponctuellement à ces réunions dispensaient bien sûr des conseils méthodologiques, mais ils pouvaient également prendre connaissance des sujets de recherche développés par les étudiants de leurs collègues. Avec le recul, et pour ceux qui choisirent de jouer le jeu, ce séminaire fut un espace d'échanges et d'émulation. L'apprentissage d'une autonomie dans le montage et le suivi de projets scientifiques s'est accompagné d'une dimension amicale, un esprit de compagnonnage qui forme une communauté européenne d'archéologues composée de plusieurs générations qui se seraient en quelque sorte choisis.



L'École européenne de protohistoire de Bibracte (EPPB) : la genèse

Cette dynamique partagée entre des chercheurs et des étudiants est aussi impulsée par la particularité de Bibracte de ne pas disposer d'équipe de recherche permanente, encourageant de fait une collaboration entre les acteurs. Si la formation est une des missions prioritaires du centre de recherche, la transmission des scientifiques aguerris aux plus jeunes assure une pérennité de la recherche. La continuité dans le travail engagé n'est pas synonyme de pensée unique, au contraire, les questionnements se nourrissent de regards différents et d'expériences singulières. C'est dans cet état d'esprit que dès 2004, un groupe de doctorants et post-doctorants de l'UMR 5594 imaginent un événement scientifique à l'occasion de la 25^e année universitaire de la reprise des fouilles à Bibracte. Les 1^{ers} et 2 septembre 2005, un colloque international, intitulé « *Nouvelles perspectives de recherche sur les âges du Fer en Europe* », a réuni à Bibracte quelque 80 jeunes chercheurs européens étudiant l'âge du Fer.

L'objectif était de réunir des étudiants, chercheurs en archéologie de toute l'Europe pour qu'ils présentent leurs travaux. Le centre archéologique était donc le lieu privilégié pour accueillir cette manifestation et la convention entre Bibracte et l'UMR en a largement facilité l'organisation et la faisabilité. Cette rencontre a réuni trois générations de protohistoriens, une centaine de personnes venant de Hongrie, d'Allemagne, d'Italie, de République tchèque, de Slovaquie, de Pologne et de France. Les séances étaient présidées par une grande partie des pionniers de Bibracte et de la génération suivante.

Le succès stimulant de la manifestation de 2005 a mis en lumière la nécessité d'un espace de rencontre international scientifique et formateur destiné aux doctorants et post-doctorants. Jean-Paul Guillaumet et Stéphane Verger ont alors cherché un moyen de réaliser une mise en réseau des enseignements spécialisés en protohistoire et ils ont imaginé dès 2006 l'École européenne de protohistoire de Bibracte (EPPB), sous forme d'un partenariat entre la 4^e section de l'École Pratique des Hautes Études, l'université de Bourgogne, l'université Eötvös Lorand de Budapest et Bibracte.

Ensuite, des étudiants d'une vingtaine d'universités européennes ont souhaité reprendre le flambeau. L'idée fut donc de construire une entité fédératrice basée à Bibracte et de développer un réseau européen dans l'esprit du colloque Jeunes chercheurs de 2005. Dès lors, l'École européenne de protohistoire de Bibracte propose des rencontres annuelles à Bibracte.

À gauche :
Aparté entre
Jean-Paul Guillaumet
et Claude Mordant
pendant le
colloque « Jeunes
chercheurs »,
cl. Bibracte,
Antoine Maillier
2005 (n° 57 069/
Repérages 059).

À droite :
Eloïse Vial et
Jean-Paul Guillaumet
en visite sur le
terrain,
Domus PC2 -
Chantier école-
fin de fouille le
26/08/2020,
cl. Antoine Maillier
2020 / n° 125 627.

Celles-ci sont organisées chaque année par un collectif de jeunes chercheurs. Les programmes des sessions passées et futures sont consultables sur le site internet de l'EEPB tandis que les actes des rencontres sont publiés numériquement et consultables sur le portail web de publications scientifiques HAL.

En cette année 2024, l'UMR ARTEHIS fête ses 30 ans et Bibracte ses 40 ans d'existence. Souhaitons à ces deux établissements et aux chercheurs, enseignants et étudiants un long parcours commun européen de recherche et de formation.

ARTEHIS et le partenariat avec l'Inrap

Sabine Lefebvre

ARTEHIS est une Unité mixte de recherche où la place de l'archéologie est prépondérante ; il était donc normal que l'Inrap devienne l'un de ses partenaires privilégiés.

Le nombre de membres de l'Inrap de la base de Dijon et autres sites rattachés à ARTEHIS est conséquent : ils sont 41 titulaires et un associé. C'est donc tout naturellement que nos statuts prévoient qu'ils participent au conseil de laboratoire où deux places leur sont réservées. Dès mon arrivée à la direction en 2017, j'ai aussi souhaité qu'un archéologue de l'Inrap soit l'un de mes directeurs adjoints : Régis Labeaune a bien voulu accepter cette responsabilité, assumant ainsi la fluidité des relations entre collègues. Cette fluidité est avant tout celle des hommes et des femmes, car sur le plan institutionnel, elle est moins marquée.

C'est en effet la bonne volonté, l'envie de partager des expériences, le désir de travailler de concert qui caractérisent les rapports. Nombre d'archéologues de l'Inrap participent aux projets du laboratoire et à ceux dans lequel le laboratoire est partie prenante comme le projet d'exposition prévu au musée de Sens sur *Agendicum* romaine. Il reste que leur investissement est lié au nombre de jours passés, qui pour certains très investis, ne sont pas assez nombreux.

Mais le projet commun le plus important de mon mandat a été celui de la reprise des fouilles du tumulus de Vix initié en 2018. L'Inrap avait besoin d'ARTEHIS pour la gestion des fonds octroyés par le ministère de la Culture, ce qui a été l'opportunité de proposer un vrai partenariat scientifique, avec un projet réfléchi dans lequel a pu être intégré de la géoarchéologie (travail sur les paléo-méandres de la Seine). Chacun des partenaires a dû s'adapter aux pratiques de l'autre : l'UMR aux modalités logistiques de l'Inrap et au cadre imposé pour les dépenses, l'Inrap aux modalités des fouilles programmées autour d'un projet de recherche. Grâce à Bastien Dubuis, archéologue de l'Inrap et membre d'ARTEHIS chargé de gérer le chantier, le partenariat a bien fonctionné. Il a même donné naissance à une thèse en géoarchéologie dans le cadre d'un contrat financé.

Cette collaboration avec notre principal partenaire s'étend à d'autres dossiers, comme l'accueil de membres de l'Inrap inscrits en thèse avec un membre du laboratoire, comme Bastien Dubuis qui peut ainsi valoriser ses découvertes faites à Lavau et à Vix, ou encore l'accueil d'archéologues de l'Inrap pendant quelques semaines pour finaliser une publication. Le laboratoire leur propose l'accès à une bibliothèque et un cadre permettant les échanges avec d'autres scientifiques : les archéolunchs alors proposés sont bien appréciés !

ARTEHIS et musée archéologique de Dijon, un partenariat heureux

Christian Vernou

À l'occasion des 30 ans d'existence de notre UMR, il m'a paru utile et salutaire de rendre compte de longues années de partage et de collaboration entre étudiants, chercheurs, professeurs et professionnels du Patrimoine, prenant appui sur les collections riches du musée archéologique de Dijon. Comme j'ai eu la charge de cet établissement de 2002 à 2016, je prends comme un devoir d'écrire cette page heureuse de ma carrière de conservateur. Ma tâche a sûrement été facilitée par le fait d'avoir un pied de chaque côté de la « barrière » ; chercheur associé dès 2003, puis chercheur à part entière depuis 2016 ; voilà 20 ans que j'accompagne la vie de l'Unité.

Accueillir les étudiants, les faire participer à l'étude des collections

Parmi les tâches les plus gratifiantes, accueillir les étudiants dans nos locaux et leur donner le goût de l'étude du mobilier issu des opérations de terrain, ont été pour moi une fierté et un devoir. Par le truchement d'obligations universitaires, cette collaboration souvent efficace et constructive, a participé d'un rapport gagnant-gagnant entre musée et université/UMR. Les apprentis chercheurs se formaient ou amélioraient leurs connaissances et l'institution-musée enrichissait la documentation scientifique de ses collections. Parmi les écueils que nous avons tenté de dépasser, citons ceux des inventaires à peaufiner, des origines mal déterminées et les positionnements stratigraphiques souvent aléatoires. De plus, coïncidant avec les débuts de notre UMR, intervenaient les premiers pas de l'informatisation. Numérisation bredouillante des collections des musées de Bourgogne (grandement aidée par les financements de la DRAC et de la Région), dotation en matériel informatique chaotique, difficultés de compatibilité entre matériels professionnels et équipements privés, ont été des étapes souvent crispantes, parfois source de ralentissements fâcheux des travaux universitaires.

Les enquêtes de ces premiers temps de l'UMR étaient souvent fonction des centres d'intérêt des professeurs ; quoi de plus naturel ? Les débuts des années 2000 ont été marqués par la prééminence des efforts faits dans le domaine des études de mobiliers protohistoriques. Comme le musée archéologique de Dijon a rassemblé principalement des collections issues

*Denier de
Julia Domna
(203 PC), monté
en épingle à
cravate, don
Bonniaux de
2010, ancienne
collection
d'Ernest Bertrand,
musée
archéologique
de Dijon,
cl. F. Perrodin.*



de contextes funéraires, c'est suivant cette thématique que se sont portées les recherches des étudiants dans le cadre de mémoires de maîtrise et de thèses de doctorat, dont certaines ont abouti à des publications ou à des expositions dont nous reparlerons.

Recevoir au musée et passer à l'action ; les activités de terrain au sein de l'UMR

Au sein de l'équipe « Sociétés gauloises et impériales » de l'UMR 5594, coordonnée par Jean-Paul Guillaumet, j'ai souvent convié ses membres à des réunions au cœur même du musée. Au hasard des documents retrouvés, signalons des séminaires annuels et journées d'études.

Les activités de terrain ont été menées à l'occasion de recherches initiées par des étudiants de l'université : relevé pierre à pierre ainsi qu'un sondage profond de l'ancienne salle capitulaire de l'abbaye Saint-Bénigne de Dijon (Érica Gaugé).

Parallèlement, des interrogations demeuraient quant à la datation des niveaux archéologiques du sanctuaire des sources de la Seine ou encore, sur la nature du contexte de découverte des ex-voto en bois. Avec la complicité de Jean-Pierre Garcia, une interprétation actualisée du contexte a pu être faite. En 2012, nous avons tenté de vérifier sur le terrain l'existence de la « couche noire » dans laquelle étaient conservées les sculptures votives en bois, grâce à des sondages géologiques à la tarière (Delphine Bonnet).

L'année suivante nous avons lancé des observations de terrain par une prospection géophysique de différents secteurs du sanctuaire. Les résultats de la prospection de type radar-sol ont été très concluants, montrant que des vestiges importants sont encore conservés.



Vue de l'exposition « Le château royal de Dijon » (2007), dans l'ancien dortoir de l'abbaye Saint-Bénigne. Au premier plan, maquette du château par L. Gaitet (1887), cl. F. Perrodin.

Par la suite, en 2014, toujours avec la complicité de Jean-Pierre Garcia et d'Amélie Quiquerez, nous avons complété les recherches par une campagne aéroportée de relevés LiDAR. Grâce aux dalles numériques de cette prospection, il a été possible d'organiser une campagne de vérification de terrain, mobilisant une douzaine d'étudiants du master ArchéoGéoScience.

Montrer, exposer, commenter - le musée au service des chercheurs

Au cours de ces années fructueuses, nombre d'expositions ont démontré le dynamisme des chercheurs bourguignons. Le musée archéologique de Dijon a su être le porte-voix des travaux souvent pionniers des membres de l'UMR ARTEHIS. Au cours de l'hiver 2003-2004, ce fut d'abord le sanctuaire de Mirebeau-sur-Bèze qui a été à l'honneur avec Martine Joly et Philippe Barral. « Les mystères du sanctuaire gaulois de Mirebeau » nous étaient révélés. L'été 2004 a donné la parole aux chercheurs du Moyen Âge sous la coordination scientifique de Daniel Russo et la compétence particulière de Marie-Gabrielle Caffin : l'exposition « Couleurs de temps-Fragments d'histoire » présentait les nouvelles découvertes de monuments portant les peintures murales du Moyen Âge et de l'époque moderne, de l'ancienne région de Bourgogne.

L'hiver 2004-2005 est à marquer d'une croix : l'exposition « Regards sur l'archéologie en Bourgogne » permet de faire participer le grand public, tentant de dresser un panorama assez complet des recherches menées dans toutes les disciplines de l'archéologie. En ce sens, la collaboration avec les collègues du SRA a été précieuse. De très nombreux chercheurs de l'UMR ont trouvé là le moyen de faire connaître leurs travaux les plus récents, notamment par la production de reportages audiovisuels des fouilles de terrain de l'été 2004, archives assez uniques. 2004 était aussi l'année de l'adoption d'une convention qui faisait entrer quelques responsables

Montage de l'exposition « Pax Romana – La vie quotidienne en Gaule romaine » (2015), conçue à l'occasion du XIV^e congrès international sur l'Art romain provincial, cl. C. Vernou.



d'opération de l'Inrap au sein de notre UMR ; plusieurs d'entre eux ont exposé leurs découvertes les plus spectaculaires.

L'été 2007 donnait l'occasion de s'intéresser à l'un des monuments disparus les plus imposants du Dijon médiéval : le château royal de Dijon (Estelle Jeangrand). Le musée archéologique a pu présenter un vaste panorama de cette forteresse achevée sous le règne de Louis XII, déjà influencée par la poliorcétique de l'époque moderne. En 2009, avec le concours de Laurent Popovich et d'Héloïse Schomas, le personnel scientifique du musée conçut l'exposition « Pile et Face - Une collection d'images monétaires ».

En 2012, le musée a cherché à sensibiliser son public au cadre architectural dans lequel il déambule, celui d'une abbaye dont le niveau inférieur date du début du XI^e siècle. L'exposition « Seigneurs de l'An mil », prit appui sur le travail universitaire d'Alain Rauwel et a bénéficié de la base de données exceptionnelle conçue par Hervé Mouillebouche « Inventaire des châteaux forts et sites médiévaux fortifiés de Bourgogne ».

En 2013, la focale fut mise sur les contextes funéraires d'époque gallo-romaine de Dijon. L'exposition « *Necropolis* – Les morts de l'antique *Divio* » tentait de faire le point de nos connaissances sur les nécropoles antiques de la ville. De nombreuses collaborations avec les chercheurs de l'UMR furent sollicitées : Sabine Lefebvre pour les inscriptions funéraires, Laurent Popovich pour l'identification et interprétation des « oboles à Charron », Germaine Depierre pour ce qui était des vestiges anthropologiques, dont ceux du parking Sainte-Anne.

En 2014, l'accent a été mis sur la collection assez unique du musée dans le domaine des pierres tombales médiévales et modernes. Guillaume Grillon



Jeune visiteuse consultant une borne interactive conçue par M. Fèvre et C. Vernou à l'occasion de l'exposition « Sauvés des eaux-Sauvés du temps » (2011), cl. C. Vernou.

a apporté l'expertise scientifique qui s'imposait dans sa thèse de 2011 : « L'ultime message : étude des monuments funéraires de la Bourgogne ducale (XII^e-XVI^e siècles) ».

Préparé depuis 2013, avec le soutien de Jean-Paul Guillaume (alors directeur de l'UMR), où nous avons défendu avec Sabine Lefebvre et Michel Reddé la candidature de Dijon à Bucarest, il allait se tenir en Bourgogne, en 2015, le XIV^e congrès international sur l'Art romain provincial. Accompagnés d'un comité scientifique, nous avons conçu l'exposition « *Pax romana* - La vie quotidienne en Gaule romaine ».

Organiser, faciliter la diffusion et publier

Le rôle d'un musée archéologique est de faciliter les échanges et de donner à voir des collections qui souvent demeurent dans les réserves. Le prétexte des expositions temporaires est souvent l'occasion rêvée de mettre en exergue des lots méconnus, des collections restées dans l'oubli.

Au cours de ma carrière, j'ai toujours souhaité aider les jeunes chercheurs à faire connaître leurs travaux, et notamment les engager à participer à des publications scientifiques ou de vulgarisation. Toutefois, une carrière n'est pas faite que de succès ; parfois, il faut reconnaître des échecs. Citons l'exemple d'une exposition préparée en 2010, qui aurait eu un large écho régional et un succès assuré. Il était question de présenter « Les toits polychromes de Bourgogne » (Catherine Baradel-Vallet). Plusieurs réunions de travail avaient eu lieu et le synopsis était bouclé. Hélas, la manifestation a été annulée en 2010 et reportée « en attente d'un soutien financier de la Région afin d'avoir un rayonnement plus important ». Au bilan : aucune présentation publique n'a eu lieu !

Poursuivre mon engagement après mes responsabilités au musée

Après mon départ du musée archéologique de Dijon, j'ai poursuivi études et mises en valeur du patrimoine bourguignon. C'est ainsi qu'en 2018, j'ai fait partie du jury de thèse de Anne-Laure Edme sur « Les différents modes d'évocation des défunts chez Les Éduens, les Lingons et les Séquanes au Haut-Empire (I^{er} - III^{ème} siècle) : de l'épigraphie à la représentation figurée ». Plus récemment, j'ai accueilli au sein de l'atelier ARC-Nucléart, Layane Benzemmouri, une étudiante en master (direction Stefan Wirth). Elle a travaillé à mieux définir quels avaient été les *ex-voto* des sources de la Seine ayant bénéficié d'une prestation de l'atelier grenoblois et quel type de traitement chacune de ces pièces avait subi. Les contributions s'enchaînent avec l'UMR : participations à l'axe 2 sur la « Fabrique du paysage » (présentation de mars 2018 dressant un bilan des prospections effectuées sur le sanctuaire des sources de la Seine, avec Jean-Pierre Garcia et Amélie Quiquerez) ou avec l'axe 4, « Dynamiques de productions matérielles », comme pour les journées d'étude autour des « Antiquaires » (direction Arianna Esposito) qui devraient déboucher sur une publication des actes.

Plusieurs projets d'études et publications d'objets du musée sont en cours (siège pliant mérovingien, proue d'une pirogue monoxyle de Haute-Marne) ; voilà une retraite qui s'annonce bien remplie !

ARTEHIS et OpenEdition, 20 ans de collaboration

Marie-José Gasse-Grandjean

Fin 2004, les médiévistes d'ARTEHIS réfléchissent à transformer le Bulletin d'information du Centre d'études médiévales d'Auxerre (CEM) en véritable revue. Ils se mettent au travail pour établir un comité éditorial, un comité scientifique, un circuit du manuscrit, un choix de thématiques etc., avec un fil rouge, celui de l'accessibilité. Le bulletin est alors distribué gratuitement aux seuls adhérents de l'association. L'idée de la gratuité tient à cœur, mais comment accroître l'accessibilité aux contenus du Bulletin ? Un concours de circonstances oriente l'attention vers Revues.org (aujourd'hui OpenEdition), qui commençait à mettre en ligne des revues. Nous leur demandons s'ils acceptent d'accueillir le *Bulletin du CEM* sur leur portail ; la réponse fut négative et cinglante : Revues.org n'accepte pas les bulletins d'information, uniquement les revues constituées. Nous avons alors « fait le siège » du bureau parisien de la plateforme pour leur expliquer notre projet de revue déjà bien avancé. Revues.org nous a fait confiance, et nous avons mis toute notre confiance dans leur plateforme numérique naissante.

Cette confiance réciproque fut un atout extraordinaire et instaura des conditions de travail très efficaces. ARTEHIS s'est approprié successivement les outils d'OpenEdition (Lodel, Orphan Notes, Métopes...) pour mettre en ligne le *BUCEMA* (depuis 2006), puis la *Revue archéologique de l'Est* (2008), les Suppléments à la *Revue archéologique de l'Est* (2020) et une collection de monographies et d'actes de colloques (2021). Cette variété des supports a suscité des questionnements et de nombreux ajustements. OpenEdition et son équipe de correspondants ont répondu vite et proposé des solutions. Cette collaboration simple et robuste, évolutive et pérenne, se poursuit avec un grand professionnalisme. Elle permet à ARTEHIS de diffuser ses résultats rapidement et gratuitement, sous forme d'articles et d'ouvrages, en France comme à l'international.

Pour en savoir plus :

ARTEHIS Éditions - <https://books.openedition.org/artehis/>

BUCEMA - <https://journals.openedition.org/cem/>

Revue archéologique de l'Est - <https://journals.openedition.org/rae/>



Les revues d'ARTEHIS

Rémi Martineau, Christian Sapin et Jean-Pierre Garcia

La Revue archéologique de l'Est

La *Revue archéologique de l'Est* (R.A.E.) est l'une des huit revues interrégionales du territoire national. C'est aussi l'une des plus anciennes, créée en 1950 par Paul Lebel, alors conservateur au Musée archéologique de Dijon. Ce support d'édition de l'archéologie régionale concerne les actuelles régions Grand Est, Bourgogne Franche-Comté et pour partie celle d'Auvergne Rhône-Alpes (départements de l'Ain et du Rhône).

Cette revue interrégionale publie des articles de fond et des notes, d'ampleurs variables. Elle couvre tous les champs chronologiques, de la préhistoire à l'époque contemporaine. Elle permet de publier des données de terrain, des études thématiques ou de mobiliers, ou encore des synthèses régionales.



La Revue dispose depuis 1954 d'un comité de rédaction et d'un comité de lecture. Les conservateurs régionaux de l'archéologie des trois services régionaux concernés sont membres du comité de rédaction.

L'ambition a toujours été de disposer d'un outil performant au service de la diffusion scientifique des découvertes archéologiques. À partir de 1975, la revue est publiée avec le concours du CNRS et du Service des Fouilles et Antiquités du ministère de la Culture, puis publiée par les éditions du CNRS de 1982 à 1997. Le secrétariat d'édition est financé par le CNRS depuis 1994. Aujourd'hui adossée à l'UMR ARTEHIS, la RAE est soutenue financièrement par le ministère de la Culture.

Parallèlement à son numéro annuel, la Société archéologique de l'Est, association loi 1901 qui accompagne la Revue depuis 1974, a édité 56 Suppléments à la Revue (<https://books.openedition.org/artehis/302>). Ce sont principalement des monographies de sites, des études thématiques ou chronologiques, ou encore des actes de colloques.

Les journées des 19 et 20 octobre 2021, organisées à la Maison des Sciences de l'Homme de Dijon pour fêter les 70 ans de la R.A.E., ont été l'occasion d'explorer le rôle joué par la Revue dans le paysage archéologique de l'Est de la France, et de revisiter cette production éditoriale selon des axes chronologiques, thématiques et régionaux.

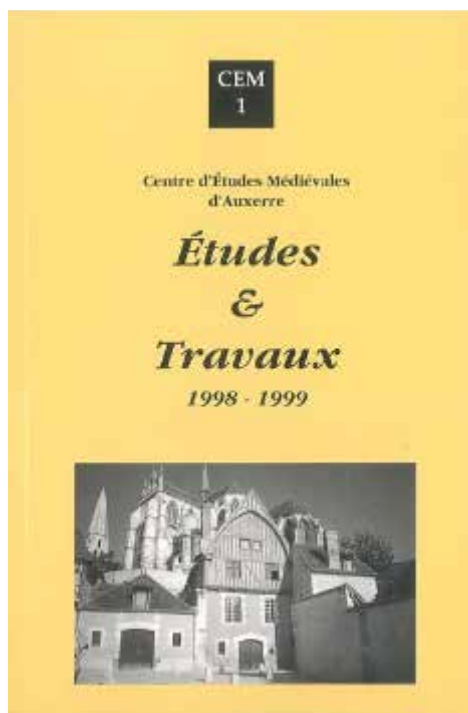
Il faut rappeler que la Revue est consultable en ligne sur OpenEdition depuis 2006 (<https://journals.openedition.org/rae/>). Depuis 2022 il n'y a plus de barrière mobile, la mise en ligne est réalisée en même temps que l'impression du volume papier, ce qui répond aux attentes récentes de la science ouverte. C'est d'ailleurs pour l'accompagner dans la mise en place de cette politique éditoriale que la Revue a obtenu un soutien financier pour 2024 et 2025.

Le processus de mise en ligne de tous les anciens numéros de la Revue sur le portail Persée (www.persee.fr) est en cours et devrait aboutir en 2024.

Au-delà de ces questions éditoriales, il faut surtout se féliciter du grand nombre de manuscrits qui sont régulièrement proposés à la R.A.E.. Ce nombre est en augmentation depuis deux ans et toutes les périodes sont concernées. Il faut également noter la publication d'un plus grand nombre d'articles concernant les périodes préhistoriques, mais aussi les périodes modernes et contemporaines qui étaient encore il y a peu sous-représentées par rapport aux périodes plus classiques et habituelles pour la Revue.

Tout ceci atteste une réelle volonté de communiquer de la part de la communauté archéologique de l'Est de la France, ce qui donne toute sa raison d'être à ce support éditorial. L'enjeu pour l'avenir est d'attirer encore davantage de manuscrits émanant des recherches les plus récentes et les plus pointues dans les différents domaines concernés, afin de transformer une partie de notre littérature grise en publications validées par les pairs et accessibles au plus grand nombre.

Rémi Martineau



BUCEMA

Le *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre* ou *BUCEMA* est une revue scientifique interdisciplinaire et bisannuelle, consacrée aux études sur le Moyen Âge. Créé en 1999, ce bulletin annuel de liaison des membres du Centre d'études médiévales d'Auxerre est vite devenu une revue à comité de lecture. Accueilli en 2006 sur la plateforme d'édition électronique *Revue.org* puis *Open Edition*, le *BUCEMA* est publié exclusivement sous format électronique depuis 2012.

Sur *Open Edition Journals*, le site éditeur <https://journals.openedition.org/cem/> donne accès aux numéros anciens, à des hors-séries et à plusieurs collections. Il y reçoit 11 000 à 13 500 visites par mois.

Christian Sapin



***Crescentis* - Histoire de la Vigne et du Vin**

L'histoire de la vigne et du vin depuis le Néolithique a impliqué des interactions constantes entre une plante domestiquée, des milieux de culture transformés par l'Homme, des pratiques et savoirs variés, au sein de sociétés qui en ont toujours régulé et valorisé les productions.

Bien qu'à ce titre elle soit ainsi un objet interdisciplinaire et une entrée privilégiée pour comprendre les sociétés passées et des territoires sur leurs aspects culturels, économiques, politiques, il a été fait le constat qu'il n'existait pas de publication scientifique régulière sur l'histoire et l'archéologie de la vigne et du vin, en dehors d'actes de colloques thématiques ou de revues de sociétés savantes régionales. Ce besoin a été à l'origine de la création de la revue *Crescentis* en 2018 par Jean-Pierre Garcia, qui s'est voulue d'emblée ouverte en accueillant des contributions (articles, dossiers, notes, recensions) spontanées, libre d'accès et en ligne au format électronique. D'abord hébergée à la MSH-Dijon avec le bouquet de revues électroniques en open-access sur PREO et avec le soutien de la chaire UNESCO Culture et Traditions du Vin, elle a naturellement rejoint le laboratoire ARTEHIS où œuvrent plusieurs des membres du comité de rédaction en bénéficiant des compétences d'éditrice électronique de Sophie Desbois depuis 2020.

Avec la sortie du numéro 6 fin 2023, 66 articles et 3 dossiers thématiques ont été publiés, depuis la période antique, le Moyen Âge et jusqu'aux périodes modernes et contemporaines.

La revue est disponible à cette adresse : <https://preo.u-bourgogne.fr/crescentis/>

Jean-Pierre Garcia

Du stage de 3^{ème} à la thèse de doctorat

Léonard Dumont

En février 2009, alors en classe de 3^e au collège de Nuits-Saint-Georges et déjà bien décidé à devenir archéologue, j'ai eu l'opportunité de venir en stage à l'UMR ARTEHIS durant une semaine. Brigitte Colas m'avait concocté un programme me permettant de rencontrer différents membres du laboratoire et d'obtenir un aperçu des différents travaux qui y étaient menés. J'ai ainsi pu me confronter pour la première fois (sans beaucoup de succès) au dessin archéologique avec Claire Touzel, ainsi qu'à différentes périodes telles que le Néolithique avec Olivier Lemerancier ou l'âge du Bronze avec Mafalda Roscio. J'ai ensuite côtoyé à nouveau plusieurs des intervenants rencontrés en 3^e lorsque j'ai débuté mes études d'archéologie à Dijon en 2012. Finalement, certains sont même devenus des collègues. Mon diplôme de master en poche en 2017, j'ai en effet commencé une thèse de doctorat, achevée en 2022. J'ai ainsi réintégré les locaux de l'UMR ARTEHIS, pour une durée plus conséquente, et ai même fait découvrir l'âge du Bronze à des stagiaires de classe de 3^e. La boucle est ainsi bouclée.



Depuis plus de 20 ans : chercheur associé à Dijon

Martin Schönfelder



Autrefois, la région Bourgogne attribuait des bourses post-doctorales auxquelles les archéologues pouvaient également postuler. Ce moyen a été jugé particulièrement avantageux au laboratoire ARTEHIS de Dijon et au Centre archéologique Européen de Bibracte, et c'est ainsi qu'il y a eu toute une série de chercheurs qui sont tombés sous le charme de l'archéologie française. Parmi eux, Barbara Armbruster (maintenant directrice de recherches au CNRS à Toulouse), Julian Wiethold (maintenant archéobotaniste à l'Inrap à Metz), Zoltán Czajlik (maintenant professeur à Budapest/Hongrie), Tomasz Bochnak (maintenant professeur à Rzeszów/Pologne) et Călin Tămaș (maintenant Maître de Conférences à Cluj/Roumanie). Lors de l'édition 2000-2001, Stefan Wirth et moi (collaborateur du Römisch-Germanisches Zentralmuseum-RGZM à Mayence en tant que doctorant) avons posé notre candidature et nous avons tous les deux été retenus. Stefan est resté à Dijon, a ensuite postulé au CNRS et à l'université, le reste est connu. Je suis parti pour un an dans les montagnes du Morvan et j'ai vécu à Glux-en-Glenne, été comme hiver. C'est Jean-Paul Guillaumet qui a encouragé ma candidature et qui l'a ensuite fortement soutenue. Ma timide connaissance du français s'est améliorée, mes articles ont été retravaillés linguistiquement par des amis sur place et dans les années qui ont suivi, j'ai davantage publié en français qu'en allemand. Mon projet post-doctoral a donné lieu à un livre qui a été publié en 2003.

L'archéologie française est désormais très en avance sur l'allemande : on fouille beaucoup plus, il y a beaucoup plus de postes ; le lien dans les UMR entre les universités, le CNRS, le ministère de la Culture et l'archéologie préventive fonctionne. L'Allemagne commence maintenant à reprendre des idées venues de France. À Bibracte et à l'UMR de Dijon, j'ai appris à connaître et à admirer l'archéologie française et à tisser un réseau. Beaucoup d'étudiants en master et de doctorants de l'époque ont terminé



leurs études et travaillent maintenant. Peut-être ont-ils aussi appris de moi qu'outre-Rhin, tout continue, qu'il y a toujours plus de livres.

Après mon année post-doctorale en Bourgogne, je suis retourné à Mayence et j'ai commencé à y travailler de manière permanente – sur l'âge du Fer –, comme employé de la maison d'édition du Römisch-Germanisches Zentralmuseum. Le RGZM n'est pas un musée ordinaire, c'est un institut de recherche d'importance nationale ; il était membre de la Leibniz-Gemeinschaft, l'équivalent en sciences humaines des instituts Max Planck.

Les liens entre le laboratoire de Dijon et le Centre archéologique Européen de Bibracte étaient et sont toujours étroits ; de nombreux doctorants sont venus à Mayence pour des séjours dans notre célèbre bibliothèque, la plupart dans le domaine de la protohistoire.

Le RGZM a déménagé en octobre 2022 dans un nouveau bâtiment à l'intérieur de Mayence, le nom a également été changé. Après 170 ans, le RGZM est devenu LEIZA, le « Leibniz-Zentrum für Archäologie ».

Le statut de chercheur associé est toujours cher pour moi. Il représente mon lien avec l'archéologie en Bourgogne ; mes recherches s'inscrivent également dans les axes de recherche de l'UMR de Dijon, notamment « Ritualiser, croire et le montrer ». Et je lis donc toujours avec attention les newsletters et autres correspondances de Dijon.

L'ouverture de l'UMR aux jeunes chercheurs étrangers

Sabine Lefebvre

Alors que nombre de projets de recherche au sein de notre UMR portent sur l'espace régional bourguignon et le Grand Est de la France, les liens des uns et des autres ont permis au laboratoire d'accueillir des doctorants du monde entier (Allemagne, Algérie, Italie, Costa-Rica, Mongolie, République tchèque, Roumanie, Tunisie, Suisse...) dès les débuts d'ARTEHIS.

Leur présence dans nos murs a été l'occasion d'échanges, de découvertes, et de dégustation de pâtisseries fort appréciées. J'espère que nous leur avons laissé de bons souvenirs : j'en veux pour preuve le souhait d'Oussama Rehbi que plusieurs collègues viennent découvrir sa ville, Kairouan (Tunisie) !

Mais les aspects positifs de ces échanges sont souvent atténués par les lourdeurs administratives...

Souvent inscrits dans le cadre de codirections, ces doctorants ressortent de deux systèmes universitaires : il faut composer avec les dates, les modalités d'inscription, la multiplicité des formulaires... même quand les doctorants sont européens.

Se pose aussi le problème du règlement de la première année d'inscription à l'université de Bourgogne : on ne peut payer par carte, par virement ou en liquide, mais seulement par chèque, chéquier que les doctorants étrangers n'ont pas car ils ne peuvent ouvrir un compte sans avoir... leur carte d'étudiant ! Ce n'est pas faute, tous les ans, de rappeler cela au service des relations internationales de l'uB.

Ces aspects financiers ne sont pas à négliger : partagé entre deux pays, le doctorant doit assurer sa subsistance, souvent en travaillant, s'il ne bénéficie pas de bourses ou d'un contrat doctoral, ce qui n'est pas facile dans un pays étranger avec une législation très contraignante pour les étrangers, y compris les étudiants. Des petits boulots mal payés, fatigants sont souvent le lot de ces jeunes chercheurs.

Il faut ensuite gérer la codirection, pas toujours facile car chaque directeur a son idée sur la façon d'envisager le sujet, en fonction de la documentation accessible... pour lui dans son pays ! Il faut aussi réfléchir à la langue dans laquelle sera écrit le mémoire : en Tunisie, le français est imposé mais pas toujours bien dominé, et même si les bonnes idées sont là, la relecture et les corrections sont souvent nécessaires.



Sabine Lefebvre et Giovanni Naccarato à Dougga (Tunisie) !

Enfin vient le moment de la composition du jury ! Outre l'équilibre hommes/femmes, on doit veiller à l'égalité de représentation des deux pays, selon des modalités de sélection des membres qui diffèrent selon les lieux : à la grande liberté du directeur de thèse français, répond une commission universitaire tunisienne qui désigne ceux qui siégeront...

La convention doit aussi préciser où sera soutenue la thèse : dans le pays du doctorant, ce qui permet à sa famille d'être présent ? en France ? Il n'est pas toujours simple de trouver la meilleure solution ...

La dernière étape est le rapport, obligatoire en France sous une forme détaillée, mais inexistant sous cette forme en Italie.

Tout ce cheminement est difficile, tant pour le doctorant que pour ses directeurs. Mais quelle satisfaction quand le trio arrive au terme de l'aventure ! On peut penser que nos jeunes collègues tireront le plus grand profit de cette expérience humaine et scientifique internationale. Et leur fidélité fait plaisir à voir !

ARTEHIS au prisme de la Méditerranée antique. Retour sur les collaborations internationales

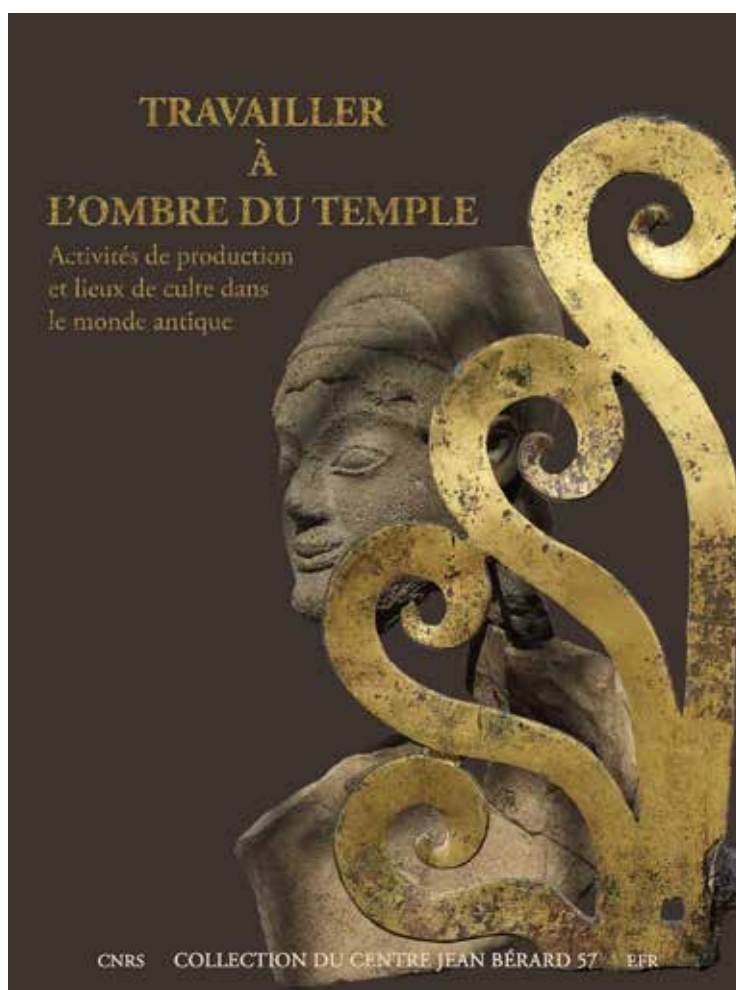
Arianna Esposito

À l'occasion de cet anniversaire, je propose un retour sur les principaux projets que j'ai pu diriger ou codiriger et qui ont toujours bénéficié du soutien d'ARTEHIS et de ses différentes équipes de direction. Ces projets ont été le moteur pour susciter ou parfaire des partenariats existants, au niveau national et international, mais également pour jouer un rôle de levier pour des collaborations nouvelles pour notre laboratoire.

Poléogénèse, mobilité et systèmes territoriaux : les collaborations avec le Centre Jean Bérard et l'École française d'Athènes (EfA)

La thématique de la colonisation grecque, déjà au cœur de mes recherches doctorales, a pu davantage être développée dans une démarche transdisciplinaire, à l'interface entre l'histoire et l'archéologie, grâce à la participation, à la création et à la codirection de différents projets de recherche, nationaux ou internationaux. En particulier, à partir de 2012, une étroite collaboration scientifique avec A. Pollini et l'équipe Archimède (UMR 7044) a abouti à la coorganisation de plusieurs journées d'études internationales sur les territoires coloniaux, l'urbanisme antique, les nouvelles fondations et leurs marges. Les publications en relation avec ces opérations sont soit publiées, soit sous presse. Les questions de spatialité et de territorialité ont pris une place croissante au sein de ces travaux, notamment dans le cadre d'un projet en partenariat avec le Centre Jean Bérard-UAR 3133 CNRS-École française de Rome (CJB) sur la question de l'artisanat. Un ouvrage, *Travailler à l'ombre du temple. Activités de production et lieux de culte dans le monde antique* (<https://books.openedition.org/pcjb/8683>), est paru en 2023 dans la collection « Archéologie de l'artisanat antique, 11 » du CJB (fig. 1).

Nombre d'étudiants dijonnais de licence 2 et 3, ou de master en archéologie, participent régulièrement au chantier-école de Cumes (J.-P. Brun P. Munzi, M. Leone), établissement situé à 25 km à l'ouest de Naples, sur la côte de la mer Tyrrhénienne, en face de l'île d'Ischia, considéré par les historiens antiques comme la plus ancienne colonie grecque en Occident. Un documentaire a été par ailleurs réalisé en 2016 par un étudiant dijonnais, T. Leylavergne, lauréat « Parcours Jeunes Talents »



à Entrevues - Festival International du Film - Belfort, qui a ensuite rédigé son mémoire de master recherche sur « La vision de l'antiquité grecque et romaine dans le documentaire dit archéologique » (dir. A. Esposito, I. Marinone, Dijon, 2018).

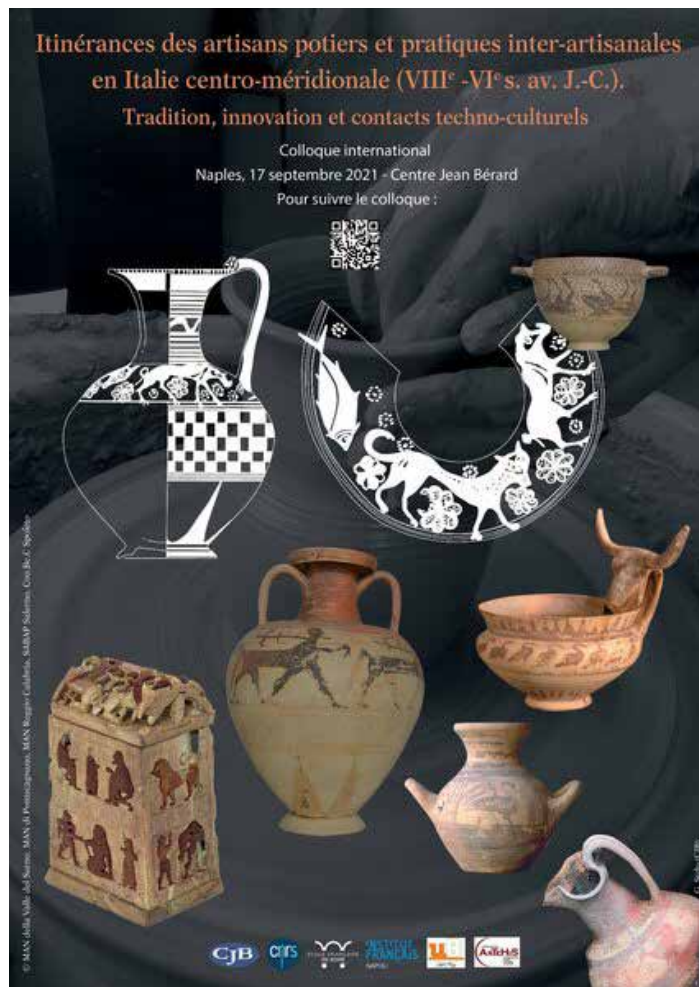
C'est dans le prolongement de cette collaboration avec A. Pollini et le CJB et à l'issue de mon accueil comme chercheuse résidente à l'École française de Rome (2020) puis au CJB à Naples (2021), que le projet *TeMAES Territoires Multiples : Agentivité et Environnements Socio-économiques* a pris forme (dir. S. De Vido, università Ca' Foscari, Venise, A. Esposito, université de Bourgogne - ARTEHIS, A. Pollini, université de Haute-Alsace - Archimède, C. Weber-Pallez, université Toulouse II Jean Jaurès - PLH-CRATA). En utilisant la focale de l'*agency*, concept développé dans les sciences sociales au cours des années 2010, nous nous proposons de retrouver la pluralité des formes territoriales du monde grec, jusqu'à leur matérialisation concrète dans le paysage, et à réintroduire le rôle actif des groupes sociaux, y compris dans les modes de façonner les territoires antiques. La recherche part d'une perspective historico-archéologique et envisage la contribution d'analyses géomorphologiques et l'utilisation des technologies numériques pour le catalogage et la gestion des données et pour la structuration de SIG (on se réfère ici au prototype de *Deep Mapping MAS*). Cette enquête multidisciplinaire, qui interroge les sources et les outils permettant de restituer la multiscalarité des territoires, combine une

étude de la mobilité et des interactions à travers l'espace géographique avec une analyse de leurs effets et de leur développement dans l'espace social. Pour jauger de la multitude des acteurs à l'origine de ces territoires, comprendre leurs intérêts immédiats et appréhender, dans une perspective comparative, l'évolution des pratiques, nous nous intéressons à l'ensemble du bassin méditerranéen sur le temps long de l'Antiquité (de l'époque géométrique à l'époque impériale). Ce projet, inscrit dans le quinquennal de l'EfA 2022-2026 (programme 31 = Territoires des Grecs), est lauréat du prix du Réseau National des MSH (RnMSH) 2023 ayant pour objectif de soutenir des projets émergents développant la production de connaissances pluri- et interdisciplinaires.

L'artisanat potier et la mobilité des artisans : de l'École française de Rome à la Villa Vigoni

À l'heure où la mobilité est une notion incontournable dans notre société, elle s'impose aussi comme un sujet majeur dans les travaux scientifiques sur les mondes anciens et plus particulièrement sur l'artisanat antique. Dans ce domaine, l'étude des traditions potières archaïques de l'Italie centro-méridionale permet d'ébaucher un cadre comparatif très intéressant. L'Italie est en effet un observatoire privilégié permettant d'appréhender les mouvements d'artisans grecs vers la Péninsule et les phénomènes d'émulation entre traditions potières grecques, étrusques et italiennes. S'inscrivant dans l'axe « Arts et savoirs » de l'École française de Rome, mon projet personnel « Itinérance des artisans potiers grecs en Italie tyrrhénienne (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.) : gestes, savoir-faire et transmissions », axé sur les mobilités artisanales (peintres et potiers), a été au cœur de mon séjour en tant que chercheuse résidente à l'EFR au printemps 2020 et a débouché sur un projet de recherche collectif, sous ma direction, qui a intégré les programmes de l'École puis du Centre Jean Bérard, dans le cadre d'un accueil en délégation (2021). À l'issue de cet accueil, j'ai organisé un colloque international en septembre 2021 « Itinérances des artisans potiers et pratiques inter-artisanales en Italie centro-méridionale (VIII^e-VI^e s. av. J.-C.). Tradition, innovation et contacts techno-culturels » (fig. 2). Il a réuni une centaine de personnes autour d'une vingtaine d'orateurs, spécialistes confirmés et jeunes chercheurs, de cinq nationalités. La portée du programme de ce colloque s'étendait de l'étude des pratiques potières et des traditions artisanales aux implications économiques et sociétales. L'artisan n'est pas seulement un des acteurs, mais un protagoniste essentiel du développement technique et économique grâce à sa créativité, à son savoir-faire et à sa capacité d'innovation (voir A. Esposito (2021), « Nuovi spunti sulla mobilità artigianale fra Greci e Etruschi. In margine ad alcune pubblicazioni recenti », *Mediterranea. Studi e ricerche sul Mediterraneo Antico XVII*, 2020 (2021), p. 147-156).

À la suite de ce colloque, et grâce à un financement BQR « Recherche en réseau » de l'université de Bourgogne, ce thème est désormais élargi à une plus vaste aire géographique. Lauréat des Projets d'excellence européens (Conférences trilatérales Villa Vigoni/FMSH/DFG), le projet « TECHNITES. Mobilité des artisans, spécialisation et échanges culturels entre l'Italie et l'Europe centrale (VIII^e-V^e siècles av. J.-C.) », co-porté avec V. Bellelli (CNR-ISMA, Directeur du Parc archéologique de Cerveteri et Tarquinia) et R.P. Krämer (Universität Rostock), développe désormais ce



programme de recherche dans le cadre d'une collaboration internationale triennale, jusqu'en 2025.

**La réception de l'Antiquité et l'histoire matérielle des collections.
Un projet en réseau avec les musées régionaux et l'EfA**

En collaboration avec S. Montel (université de Franche-Comté - ISTA), j'ai entrepris en 2018 un projet intitulé « Fragments d'un discours pédagogique : moulages et enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie en Bourgogne - Franche-Comté », associant conservateurs et universitaires. Plusieurs mémoires de master, rédigés ou en cours, sont liés à ce projet, tandis que des étudiants ont été intégrés de façon temporaire ou prolongée dans le cadre de leur stage de licence ou de master, contribuant ainsi à créer une dynamique intéressante entre recherche, pédagogie et valorisation au sein de ce projet. L'étude des tirages en plâtre s'accompagne d'une réflexion sur leurs usages, tant dans l'enseignement de l'histoire de l'art et de l'archéologie que dans l'enseignement et la pratique du dessin et de la sculpture. Nous avons organisé deux journées d'études, respectivement à Dijon (2021) et à Besançon (2022), dont les actes sont en préparation, et plusieurs articles sont issus des premières recherches. Une exposition a été proposée en 2020 et en 2023, lors des Journées européennes du Patrimoine au Musée Buffon, partenaire du projet dès ses

débuts. La XIX^e journée du « Réseau des gypsothèques » (musée du Louvre, musée Rodin, musée Guimet, Cité de l'Architecture et du Patrimoine, château de Versailles, atelier de moulage de la Réunion des Musées Nationaux - RNM, etc.) a été organisée à Montbard le 10 juin 2022 : le site de Montbard a été choisi car c'est le lieu de conservation de la collection de l'école d'art de Dijon, inscrite au titre des Monuments historiques depuis juin 2021, à la suite d'une étude menée par une étudiante de l'université de Bourgogne, A. Sonveau, aujourd'hui apprentie régisseuse des œuvres au département des Sculptures du Musée du Louvre, dans le cadre de son mémoire de master (Histoire de l'art, Archéologie, Images, Patrimoine), « Une collection redécouverte. La collection de moulages de Dijon au musée Buffon de Montbard. Inventaire, histoire et perspectives de valorisation » (dir. A. Esposito, Dijon, 2020).

Dans un souci constant de rapprochement entre le milieu de la recherche et celui des musées, nous sommes en train de monter un partenariat à l'échelle régionale entre ARTEHIS et les musées de Bourgogne - Franche-Comté conservant des tirages en plâtre dans leurs collections.

Compte tenu de l'apport de ce programme sur les moulages de Bourgogne et de Franche-Comté, et grâce à l'intérêt qu'il a pu susciter eu égard aux autres collections numériquement plus nombreuses et mieux publiées, il a intégré en 2022 le projet « Patrimoines universitaires en réseaux - Gypsothèques d'art antique et collections d'archéologie en France », porté par H. Wurmser (USR 3155, IRAA Lyon-2) dans le cadre du quinquennal 2022-2026 de l'École française d'Athènes.



*L'équipe de
l'infolettre Sur le
Toit... sur le toit,
16 janvier 2024.*



Un laboratoire de recherche a une histoire...
L'UMR ARTEHIS fête cette année ses 30 ans !

30 ans de recherche et de publications, mais aussi de pages de vie, de complicité, de bonheurs et de moments plus difficiles... Ce volume n'a pas vocation à présenter de façon institutionnelle notre UMR, nous avons au contraire voulu y rassembler des témoignages du travail mené dans le cadre d'un laboratoire pluridisciplinaire, très ancré dans sa région tout en étant ouvert sur le monde. Autant de regards d'anciens et de plus jeunes qui, nous l'espérons, montreront que l'on peut faire de la recherche dans une ambiance studieuse et conviviale !

ISBN : 978-2-9591675-0-8

